

Scotland.

HISTOIRE
DES
REVOLUTIONS
D'ECOSSE
ET
D'IRLANDE
OU

RECUEIL de PIÈCES ORIGINALES qui n'ont
jamais été publiées, & où l'on décou-
vre les intrigues les plus secrètes du
Chevalier de Saint George & de ses
principaux Partisans, durant les
années 1707. 1708. & 1709.



A DUBLIN;
CHEZ THOM. OPEN;
M. D. C C L X L

THE
REVOLUTIONS
OF
THE
FRENCH



BY
JAMES
MILN
M.D.C.C.C.



F
L

R

M
In
M



T A B L E

*Des PIECES contenues dans ce
Volume.*

P rojet des operations militaires <i>Page</i> sur l'entreprise de l'Ecosse. . .	I
Lettre du Colonel <i>Hooke</i> à Mr. <i>de Chamillart</i>	16
Relation de l'exécution des ordres du Roi confiés au Sr. <i>Hooke</i> , dans son second voyage d'Ecos- se, donnée par lui-même à Mr. <i>de Chamillart</i> , Ministre de la Guerre & Secretaire d'Etat, le 29. Juillet 1707.	21
Mémoire du Seigneur de <i>Kersland</i> . . .	71
Instruction particulière.	73
Mémoire des Seigneurs Ecossois adressé au Roi.	131

T A B L E.

LETTRES des Seigneurs Ecoſſois au Roi d'Angleterre (le Che- valier de St. George) tra- duites de l'Anglois 1707.

Lettre de Milord <i>Storwont.</i> . . .	147
— du Marquis de <i>Drumond.</i>	150
— du Comte de <i>Panmure.</i> . .	152
— du Duc de <i>Gordon.</i> . . .	154
— du Comte d' <i>Erroll</i> Grand Connétable d'Ecoſſe. . . .	157
— du Duc d' <i>Hamilton</i> écrite en Chiffres.	159
Extrait de la Lettre de Madame d' <i>Erroll</i> à la Reine d'Angleter- re (l'Epouſe du Chevalier de St. George) du 29. Mai 1707.	165

EXTRAIT des Lettres d'Ecoſſe à Mr. de *Chamillart* Miniſtre & Secrétaire d'Etat.

Lettre de Milord *Hall* écrite par
ordre

T A B L E.

ordre du Duc d' <i>Hamilton</i> du	
2. Août 1707.	169
— du Duc de <i>Gordon</i> du 9.	
Août 1707.	171
— du Seigneur de <i>Kersland</i>	
Chef des Presbyteriens dans les	
cinq Provinces du Sud Ouest	
du 16. & du 20. Août 1707. .	172
— de Madame de <i>Gordon</i> du	
20. & du 23. Août 1707. . .	174
Traduction du Mémoire présenté	
à la Reine d'Angleterre (l'E-	
pouse du Chevalier de St. Geor-	
ge) par le Père <i>Ambroise Oco-</i>	
<i>nov</i> Provincial des Dominicains	
Irlandois.	179
Mémoire de Mr. <i>Hoacke</i> des cho-	
ses nécessaires pour son Voya-	
ge en Ecosse.	192
Lettre de Mr. de <i>Chamillart</i> à Mr.	
le Comte d' <i>Estrades</i>	199
Etat des Officiers Generaux, Bri-	
gadiers & autres que le Roi de	

T A B L E.

France a fait rendre à Dunker-	
ke pour executer les Ordres du	
Roi d'Angleterre (le Chevalier	
de St. George) & de Mr. le	
Comte de Gaffé.	200
Liste des Troupes qui doivent	
s'embarquer avec le Roi d'An-	
gleterre (le Chevalier de St.	
George)	202
Lettre de Mr. de Chamillart à Mr.	
de St. Pierre.	203
Mémoire sur l'affaire proposée	
pour l'Ecosse.	204
Etat des Officiers & des Troupes	
embarquées pour l'Ecosse, qui	
font arrivés depuis l'embarque-	
ment, & du nombre des Re-	
crues qui sont arrivées aux	
Troupes.	212
Lettre de Mr. de Bernieres à Mr.	
***. de Dunkerque le 29. Mars	
1708.	215
— du même au même du 30.	

Mars.

Ma
Lettre
Ma
—
Av
—
le 4
—
Av
Copie
de
17
Lettre
**
Etat
to
qu
de
gi
—
ba
&
i

T A B L E.

	Mars 1708.	217
	Lettre du même au même du 31.	
	Mars 1708.	221
	— du même au même du 1.	
203	Avril 1708.	227
	— du même au même d'Ypres	
	le 4. Avril 1708.	230
	— du même au même du 5.	
202	Avril 1708.	233
203	Copie d'une Lettre écrite à Mr.	
	de Bernières de Gand le 3. Avril	
	1708.	234
204	Lettre de Mr. de Bernières à Mr.	
	***. d'Ypres le 5. Avril 1708.	236
	Etat des Armes & des Ballots d'E-	
	toffe & d'autres Marchandises	
	qui sont arrivées à Dunkerque	
	depuis l'embarquement des Ré-	
12	gimens ci-après pour l'Ecosse.	238
	— des Troupes qui ont été de-	
	barquées de la prise du Zephir	
15	& du Protée les 29. & 31. Mars	
	1708.	239
ars.	* 4	Etat

T A B L E.

Etat du Jour de l'arrivée & du nombre des Officiers & des Recrues qui se sont rendues à Dunkerque après l'embarquement de leur Regiment pour l'Ecosse.	241
— des Officiers des Brigades Irlandoises débarquées le 29. & le 31 Mars 1708.	246
Officiers de la Cour du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George.)	248
Lettre de Mr. de Bernières à Mr. * * *. d'Ypres le 17. Octobre 1708.	249
Recit de Mr. d'Andrezel de ce qui s'est passé dans la Navigation du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) depuis son départ de Dunkerque du 17. Mars	254
Lettre de Mr. d'Andrezel à Mr. de Chamillart : de la Rade de Dun-	

T A B L E.

	Dunkerque du 17. Avril 1708.	262
	Lettre de Mr. de <i>Bernières</i> à Mr. de <i>Chamillart</i> de Dunkerque le	
	3. Avril 1708.	267
	— du Maréchal de <i>Matignon</i>	
241	en forme de Journal sur l'em- barquement de Dunkerque le	
	7. Avril 1708.	268
246	— de Mr. d' <i>Andrezel</i> à Mr. de <i>Chamillart</i> . de la Rade de	
	Dunkerque le 7. Avril 1708.	275
248	Etat des Officiers Généraux & particuliers & du nombre de	
	Soldats qui étoient sur les qua- tre Vaisseaux qui ne sont point	
249	revenus.	293
	Lettre du Maréchal de <i>Matignon</i>	
	au Roi.	294
	— de Mr. de <i>Bernières</i> à Mr. de <i>Chamillart</i> . d'Ypres le 30.	
254	Avril 1708.	296
	— anonyme d'un Ecoissois d'- Edimbourg le 26. Octobre 1708.	297
un.	* 5	Mé-

T A B L E.

Mémoire sur les affaires d'Ecosse.	300
——— présenté par Mr. de Fleming à Mr. de Chamillart Ministre & Secrétaire d'Etat du Roi très-chrétien.	307
Relation du voyage du Sieur Flemingue en Ecosse & de l'état présent de ce Royaume. . . .	323
Mémoire touchant les Ecossois.	337
——— sur l'Ecosse 1708. . . .	342
Passage en Ecosse.	344
Mémoire Secret envoyé d'Angleterre par un bien intentionné pour le Roi sur les affaires d'Irlande. 1708.	346
Nouveau-projet sur l'Ecosse donné au Roi le 1. Janvier 1709.	363
Explication de l'entreprise de Mr. de Marleanne par manière d'objections & de réponses. . . .	391

MEMOIRE

MEMOIRE

Concernant les Avantages

DE LA FRANCE,

En appuyant

LA REVOLTE

D'ECOSSE

PRESENTE' A LA COUR

PAR LE

COLONEL HOOCKE.

1707.

MEMOIRE

Concernant les Antilles

DE LA FRANCE

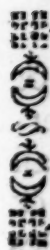
LA REVOLTE

D'EGOSSE

PRESENTÉE A LA COUR

PAR LE
COLONEL HOCKEY

1703



LES
JUR

LES
JUR

M
DE

DE
DE

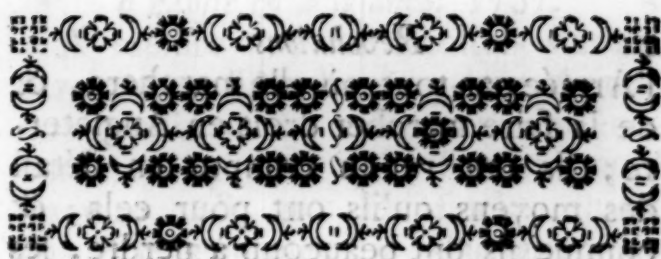
DE
DE

DE
DE


val
rer

hon
Ch

don
fou
les



PROJET DES OPERATIONS MILITAIRES SUR L'ENTREPRISE DE L'ECOSSE.

 LES Seigneurs Ecoffois s'obligent de faire prendre les armes à toute la Nation pour rétablir leur Roi (le Chevalier de St. George), & d'en tirer une Armée de vingt-cinq mille hommes de Pied, & de cinq mille Chevaux & Dragons de gens choisis dont ils feront des Régiments, de leur fournir les habillemens, les vivres & les voitures pour tous les besoins de

l'Armée par-tout où elle marchera, & de la faire marcher droit en Angleterre; ils ont rendu compte en détail des moyens qu'ils ont pour cela, & comme ils ont beaucoup à perdre, les premiers Seigneurs & les plus riches de la Nation s'y étant engagés on peut s'en fier à eux.

Ils assûrent qu'ils seront joints en Angleterre par un parti très-considérable d'Anglois avec lesquels ils ont correspondance, & que comme l'Angleterre est présentement dénuée de Troupes, sans une seule Place, & abondante en Vivres, ils en tireront des Contributions au-delà de tous leurs besoins, à l'exemple de leurs Peres qui en 1639. (outre les Vivres pour la subsistance de leur Armée,) tirent douze mille livres par jour des trois Provinces du Nord de l'Angleterre, qui sont les moins riches de ce Royaume.

Rien ne peut les empêcher de se rendre Maitres de la ville de Newcastle, & de ses mines de Charbon de pierre, lequel est si nécessaire pour le chauffage de la ville de Londres qu'on ne peut s'en passer pendant six semaines sans la réduire à de grandes extrémités.

A mesure que les Ecossois s'avanceront dans l'Angleterre, leur Armée fera grossie par les mécontents du Gouvernement présent qui y sont en grand nombre, & par les fideles sujets du Roi legitime (le Chevalier de St. George), de sorte qu'ils esperent de se rendre Maitres de la plus grande partie de ce Royaume, (& même de la ville de Londres qui décidera de la Couronne,) avant que la Princesse Anne eût pû faire passer la Mer aux Troupes qui sont en Flandres, & quand même elle les aura fait revenir, comme il y en a plus de la moitié d'Ecossois & d'Irlandois, on ne doute pas qu'ils se joignent à l'Armée d'Ecosse si elle est commandée par leur Roi legitime (le Chevalier de St. George).

L'Histoire d'Angleterre nous apprend qu'il n'y a point eû presque de Prétendant qui n'y ait été reconnu Roi lorsqu'il y a passé avec des Troupes, temoin entre tant d'autres exemples Henry VI. & Edouart IV. qui dans l'espace de trois mois furent deux fois chassés, & deux fois reconnûs Rois dans la ville de Londres.

Les Ecossois sont assurés que l'Ir-

lande n'attend que leur exemple pour prendre les armes, & les seuls habitants du Nord d'Irlande qui sont Ecofois fourniront d'abord vingt mille hommes tous armés sous un Chef accrédité qui les conduit, & qui s'y est engagé; mais avant que de se déclarer, les Seigneurs d'Ecosse veulent absolument que leur Roi (le Chevalier de St. George) aille se mettre à leur tête, & disent que sa présence est nécessaire pour assurer le succès de leur entreprise, & mettre la Princesse Anne hors d'état de se maintenir sur le Trone contre leur Roi légitime, parceque la plus saine partie des Sujets des trois Royaumes régardera alors son rétablissement comme le seul moyen d'éviter les Guerres civiles, dont ils sont menacés par le grand nombre de Princes qui ont droit à la Couronne avec la Maison d'Hanovre, & qu'ainsi cette Entreprise ne sera pas regardée comme une Conquête, mais comme un Acte de Justice qui rétablira la tranquillité publique, & quand même la Princesse Anne seroit en état de balancer ses forces avec celles du Roi son Frere, ce qui n'est nullement

ap-

d'Ecosse & d'Irlande. 1707. ?

apparent , qu'elle réussiroit même à repousser l'Armée des Ecossois jusques dans leur Pays, comme il est inaccessible, elle se trouvera forcée à garder le même nombre de Troupes pour observer les Ecossois, ce qui la mettra hors d'état d'en renvoyer en Flandres & ailleurs.

Comme les Ecossois sont tous réunis présentement , ils seroient assez forts pour rétablir leur Roi (le Chevalier de St. George) en Ecosse, & puis en Angleterre, sans le besoin qu'ils ont d'un Corps de Troupes pour mettre sa personne en sûreté à son arrivée, jusqu'à ce que la Nation soit assemblée en Corps d'Armée, après quoi ils consentent de renvoyer les Troupes, si le Roi le désire, ou même nombre de leur Nation.

Ils demandent qu'il plaise à Sa Majesté de faire accompagner leur Roi (le Chevalier de St. George) par cinq mille Hommes ; ils préfèrent leurs Troupes Irlandoises qui servent en France , comme plus accoutumées à leur manière de vivre & parlant les deux langues du Pays.

Il y a dans l'Armée du Roi en Flandres deux Bataillons Irlandois, on y

peut joindre six autres Bataillons Allemands, Wallons, ou François, & un Regiment de Dragons à pied, que les Ecoissois monteront en arrivant.

Ils demandent un Général titré auquel les premiers Pairs de la Nation n'ayent point de peine à obéir, ils souhaitent le Maréchal Duc de Berwick, ou tel autre qu'il plaira à Sa Majesté, ils demandent aussi quelques Officiers Généraux, & le plus grand nombre d'Officiers Réformés qu'on pourra leur envoyer.

Plus six cent mille livres pour se mettre en état de commencer la Guerre.

Ils ont demandé des Armes pour armer trente mille Hommes, mais ils se contenteront de quinze mille pour l'Infanterie, & de cinq mille pour la Cavalerie ou Dragons, avec promesse des autres dix mille armes peu de tems après.

La poudre nécessaire pour trente mille Hommes, parcequ'il n'y en a presque point en Ecoffe; des balles, mais en moindre quantité, parcequ'il y a assez de plomb dans le Pays.

Un train d'Artillerie de Campagne, avec six pièces de Batterie, & quatre Mortiers, des Bombes, Boulets, & Grenades.

Ils

Ils demandent encore un Subside sur lequel ils se remettront à la volonté du Roi , mais comme cette Expédition fera très-prompte , on ne doit pas s'arrêter à cette difficulté.

Le Moyen le plus sûr & le plus secret de faire passer ce secours en Ecosse, c'est d'armer vingt Frégattes, depuis vingt jusqu'à quarante Canons, à Brest, à Rochefort, au Port Louis, au Havre & à Dunkérque, & sous prétexte d'un Voyage d'un long Cours, de leur faire prendre à chacun pour six mois de vivres, qui suffiront pour la subsistance des Troupes pendant leur passage en Ecosse, de faire embarquer les Armes & Munitions dans les differents Ports, en les distribuant également sur chaque Frégatte selon sa portée.

Que cet Armement soit prêt dans le Mois de Septembre & qu'alors les Frégattes, qui auront été armées hors de Dunkerque s'y rendent séparément.

Pendant qu'on armera les Frégattes, on enverra ordre aux Garnisons des Places les plus proches de Dunkerque, comme Bergues, Gravelines,

Calais & St. Omer, de se tenir prêtes à marcher pour l'Armée ou pour d'autres places qui seront marquées dans l'ordre, comme si on vouloit changer les Garnisons, afin de se servir de ce prétexte pour faire marcher ensuite par différentes routes les huit Bataillons & le Regiment de Dragons, destinés pour l'Embarquement vers ces mêmes places, & lorsqu'ils seront à une journée de Dunkerque, ils recevront un ordre de s'y rendre, & on mesurera si bien leur marche qu'ils arrivent si-tôt après l'arrivée des Frégattes à Dunkerque où se doit faire l'Embarquement.

Chacune de ces vingt Frégattes peut porter deux cent cinquante hommes l'une portant l'autre, & cet Embarquement se peut faire en deux jours, ce que l'on offre de démontrer.

Cette maniere de transporter des Troupes étant nouvelle, ne sera pas soupçonnée jusqu'au moment de l'Embarquement.

On aura soin que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) y arrive en poste dans le même tems, mais avec peu de suite & sans équi-

équipages, parce qu'on aura auparavant préparé secrettement à Dunkerque ou dans quelque Ville voisine tout ce qui lui sera nécessaire.

Il n'y a presque jamais d'Escadres ennemies sur la route de Dunkerque en Ecosse, sur-tout dans cette saison-là, & les Frégattes peuvent aller de Dunkerque dans la Riviere d'Edimbourg en deux jours si le vent est favorable.

Le débarquement à Leith à un quart de lieuë d'Edimbourg est sûr & facile, & les Frégattes du Roi y seront en pleine sûreté.

C'est le lieu que les Seigneurs Ecofois ont préféré aux autres pour faire le débarquement, pour les raisons marquées dans le Mémoire.

Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) sera reçu & proclamé sans opposition dans la Ville d'Edimbourg Capitale du Royaume, qui fera suivie de tout le reste.

Les Seigneurs Ecofois ont résolûs alors de faire arrêter les principaux de ceux qui sont dévoués à la Cour d'Angleterre, ou de les envoyer en France.

Si l'on se bornoit à n'envoyer que des armes & de la poudre aux Presby-

teriens d'Ecosse pour les faire soulever comme ils l'ont offert ; on perdrait la conjoncture la plus favorable qui se puisse offrir , car les Presbyteriens seuls , n'attaqueront pas l'Angleterre & ne se rendront pas maitres de l'Ecosse , & les Seigneurs Ecossois ne se mettront pas à leur tête , courant risque d'être arrêtés dans leurs maisons par l'ordre de la Cour d'Angleterre sur le premier mouvement ; au lieu que faisant le soulèvement general , les Anglois feront hors d'état d'en empêcher les suites.

Pour peu qu'on y veuille faire des Réflexions , on verra clairement que c'est l'entreprise la plus glorieuse , la plus utile , & même la plus nécessaire que Sa Majesté puisse faire dans la conjoncture où elle se trouve.

Cette seule diversion renversera infailliblement tous les projets des Ennemis. Elle forcera l'Angleterre à rappeler incessamment les Troupes & les Vaisseaux qu'elle employe en divers Païs contre Sa Majesté , elle remettra ce Royaume dans l'impuissance de fournir les grandes sommes qu'il distribue à ses Alliés pour soutenir la Guerre. Elle détruira entièrement le
cré-

crédit des billets de l'Echiquier & du Commerce de la Ville de Londres, sur lequel roulent toutes les avances des sommes employées contre Sa Majesté; & comme la principale force de ses Ennemis réside dans le crédit de la Ville de Londres, dès que l'Angleterre sera attaquée au-dedans, elle sera hors d'état de soutenir ses Alliés au-dehors, ce qui forcera aussitôt les Hollandois, sur qui seuls tombera le poids de la Guerre, à demander la Paix à Sa Majesté.

Il seroit inutile de s'étendre davantage pour prouver des interêts si grands, si sensibles; mais comme la difficulté de fournir ce Secours est le seul obstacle qu'on y puisse opposer à cause des autres grandes dépenses auxquelles Sa Majesté se trouve engagée, il n'y a pour en bien juger qu'à balancer d'un côté le préjudice que Sa Majesté peut souffrir en se privant d'un petit nombre de Troupes & de la somme nécessaire pour l'Entreprise, avec les Armes & les Munitions que les Ecossois demandent, contre les grands avantages qu'elle en retirera de les leur accorder, & considérer que dès

que les Ecoſſois auront pris les Armes, ils feront cesser la néceſſité où est Sa Majesté de faire de si grandes dépenses en Flandres & ailleurs, & qu'elle deviendra par ce seul moyen supérieure par-tout.

Il y a encore une Reflexion très-importante à faire sur la néceſſité de cette entreprise, c'est que l'on ſçait à n'en pas douter que tant que l'Angleterre ne sera pas attaquée dans son propre Païs, elle est dans une ferme résolution de continuer la Guerre jusqu'à ce qu'elle ait établi l'Archiduc sur le Trone d'Eſpagne & des Indes, ce qui est le véritable sujet de la présente Guerre, que les Hollandois sont dans la même résolution, parce que les principales forces de ces deux Puiffances Maritimes, résident dans le Commerce qu'elles font aux Indes, où les Eſpagnols portent leurs Manufactures & leurs denrées, & leurs en rapportent de l'Or & de l'Argent, ce qu'ils croient ne pouvoir faire tant que le Roi d'Eſpagne sera sur le Trone.

Ainsi leur dessein est, ou de forcer les Eſpagnols à recevoir l'Archiduc,
ou

ou d'obliger Sa Majesté à rappeler le Roi d'Espagne en attaquant la France & par Terre & par Mer, pour tâcher à pénétrer dans le Royaume, comme ils font présentement en Provence, & de mettre Sa Majesté hors d'état de soutenir la Guerre par un épuisement d'hommes & d'argent, parce qu'ils croyent avoir plus de moyens de la continuer.

D'où l'on conclud que, quand l'Entreprise d'Ecoffe seroit beaucoup plus à charge pour la dépense qu'on ne la propose, elle doit être regardée comme nécessaire, & comme un moyen sûr de sortir d'embarras, de conserver le Roi d'Espagne sur le Trone, & de mettre Sa Majesté en état de faire cet hyver une Paix glorieuse.



L E T T R E

*Du Colonel HOOCKE à Mr. DE
CHAMILLART.*

MONSEIGNEUR,

Pour obéir à vos ordres, je prends la liberté de vous présenter l'état dans lequel j'ai laissé les affaires d'Ecosse.

En arrivant dans ce Pais-là, j'ai trouvé toute la Nation extrêmement animée contre les Anglois, même à un point que je ne sçauois l'exprimer, tous les differents interêts des partis étoient assoupis, & l'on n'y songeoit uniquement qu'à secouer le joug d'Angleterre.

La plus grande partie de l'Ecosse a toujours été affectonnée au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George); les Presbyteriens ses anciens Ennemis le demandent présentement, parce qu'ils regardent ce Prince comme leur unique ressource, ceux-ci offrent de mettre treize mille hommes sous les armes, & de commencer la Guerre au premier ordre qui leur fera don-

donné, ils ne demandent qu'un Navire chargé de Poudre, & une assurance que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ira dans la suite se mettre à la tête de ses amis en Ecoffe.

J'ai vû un grand nombre des principaux Seigneurs, qui sont tous d'un même sentiment, ils sont assurés que l'Ecoffe se soulevra universellement, ils ont fait un Mémoire adressé au Roi, dans lequel ils exposent l'état de la Nation : ils ont pris les instructions que vous, Monseigneur, avez eû la bonté de me donner pour leur règle, & ils y ont répondu article par article; ils s'obligent à marcher en Angleterre à la tête de trente mille hommes, à leur fournir les Vivres, les Boissons, & Habillemens, les Voitures & même une partie des Armes.

Vous trouverez, Monseigneur, le Mémoire à la suite de ma Relation, il est signé par treize des principaux au nom de la Nation en general, & plus particulièrement au nom de trente autres, qui les avoient autorisés pour cet effet.

Ils sont les plus riches & les plus puissants Chefs de ce Pais-là, qui doivent

vent apparemment être bien assurés de leur fait, puisqu'ils risquent leurs vies, & leurs familles dans cette entreprise.

Ils ont tous été d'un même avis à l'exception du Duc d'Hamilton qui est seul de son sentiment, avec un Milord de ses amis; vous trouverez dans ma Relation des preuves évidentes que ce Duc n'agit pas de bonne-foi, & il n'est ni riche, ni puissant.

Vous trouverez dans leur Mémoire les sommes qu'ils fourniront tous les ans, & ce qu'ils demandent pour se mettre en état d'agir, ils se remettront au Roi pour le nombre de Troupes & pour la quantité d'Argent qui leur sera nécessaire; ils ne demandent point de Troupes pour faire la guerre, mais seulement pour les mettre en état de s'assembler, & pour assurer la Personne du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) à son débarquement, en attendant qu'ils puissent se joindre à lui.

Leur Mémoire est court & il ne sçauroit être abrégé.

Dans le Mémoire ils s'en raportent à moi, pour plusieurs choses, comme pour le lieu du débarquement, les Endroits

droits pour leurs Magasins, les mesu-
rés qu'ils ont déjà prises pour se tenir
prêts à exécuter les ordres du Roi,
les moyens de faire passer le secours,
le nombre de Troupes que chacun
d'eux s'oblige à fournir &c. Je me suis
acquité de ces Commissions en peu de
mots vers la fin de ma Rélation, sous
le titre du Mémoire des Seigneurs E-
cossois au Roi.

Je suis très-persuadé qu'ils sont en
état de faire plus qu'ils n'ont promis,
plusieurs d'entre eux se sont donnés
l'honneur d'écrire au Roi de leurs
mains, ils ont signés leurs Lettres, &
ils les ont cachetées de leurs armes, &
leurs Signatures au bas de leur Mémoi-
re font voir un grand Zèle, car c'est
tout risquer.

Par des Lettres que je viens de re-
cevoir de ce País-là, il paroît que tout
est prêt.

J'ai eû le bonheur d'engager toute
cette Nation pour le service du Roi,
& en même tems je n'ai nullement
engagé Sa Majesté.

Si Elle juge à propos de poursuivre
cette entreprise, je réponds qu'en très-
peu de tems, l'Angleterre sera hors
d'é-

d'état de fournir ou Troupes , ou argent aux Ennemis , & qu'elle recevra la Paix aux termes qu'il plaira à Sa Majesté de lui prescrire.

En tout cas je me flatte que le Roi agréera le zèle & les grands hazards auxquels je me suis exposé pour son service , & je prends cette occasion pour vous supplier humblement, Monseigneur, de me procurer un établissement qui puisse me mettre en état de continuer mes services, vous avez eu la bonté de me le faire espérer, & vous ne sçaurez jamais protéger un homme qui est avec autant de respect & d'attachement que moi,

MONSEIGNEUR,

*Votre très-humble & très-
obeissant & très-devoüé
Serviteur.*

(Et a Signé)

HOOCKE.

R E.

d'Ecosse & d'Irlande. 1707. 21

R E L A T I O N

*De l'Exécution des Ordres du Roi confiés
au Sr. Hoocke, dans son second Vo-
yage d'Ecosse, donnée par lui-même à
Mr. de Chamillart, Ministre de la
Guerre & Secrétaire d'Etat, le 29.
Juillet 1707.*

D'Abord que j'eus reçu les ordres du Roi dans le mois de Janvier dernier, pour me tenir prêt à passer en Ecosse pour son Service, j'écrivis au Duc d'Hamilton, & je le priai d'avertir les bien-intentionnés de mon voyage, & que je leur devois porter des armes, & des Munitions de guerre.

Cette résolution ayant été changée peu de temps après, & ayant reçu de nouveaux ordres de passer en ce País seulement pour traiter avec les Principaux de la Nation - j'en donnai encore avis au Duc d'Hamilton, & je le priai de concerter toutes choses par avance avec les autres Chefs qui se trouverent alors assemblés au Parlement, & d'envoyer quelqu'un bien in-

instruit, & assez autorisé de leur part, pour m'attendre chez le Comte d'Erroll, Grand Connétable, où je devois débarquer, & à qui je donnai aussi avis de mon Voyage.

J'eus ordre de mener avec moi le Sr. Moray Lieutenant Colonel au service du Roi, qui avoit déjà été dans le Païs par ordre de Sa Majesté, & un de ses freres qui se trouva alors en France pour ses affaires particulieres. Ces deux Messieurs étant d'une des meilleures maisons d'Ecosse furent jugés propres à faciliter l'affaire, surtout le dernier qui étant venu en France avec permission du Gouvernement d'Ecosse étoit en état d'aller ouvertement par-tout, ce que je ne pouvois faire qu'en cachette.

Etant arrivé à Dunkerque avec ces deux Messieurs, nous y fumes retenus pendant un mois entier par des vents contraires, ainsi je priai le Frere de Mr. de Moray d'aller à Ostende ou en Hollande, & de passer en Angleterre sur le Paquetbot, ou sur le premier Vaisseau qui partiroit pour ce Païs-là, d'y prendre la Poste pour Edimbourg, & de disposer les bien-
in-

inte
Q
dev
quai
du
Mr.
jour
Com
rédi
Prov
J'
prêt
ordr
Voy
par l
de la
assur
mett
d'éta
re,
la Pa
Q
pouv
dant
cette
mes
avan
mêm
rien

intentionnés pour mon arrivée.

Quelque tems après le tems étant devenu plus favorable, je m'embarquai avec Mr. Moray sur la Frégatte du Roi l'heroïne, commandée par Mr. de Ligondés, & le cinquième jour j'arrivai à Slains, château du Comte d'Erroll, Grand Connétable héréditaire d'Ecosse dans le Nord de la Province d'Aberdeen.

J'étois, & je suis encore toujours prêt à exécuter aveuglement tous les ordres du Roi, mais j'entrepris ce Voyage d'autant plus volontiers que par la Connoissance que j'ai de l'Isle de la Grande Bretagne, je suis très-assuré qu'une révolution en Ecosse mettra absolument les Anglois hors d'état de fournir aux frais de la Guerre, & qu'elle les obligera à demander la Paix en très-peu de tems.

Quoique je fûs chargé d'un plein-pouvoir très-ample, j'ai crû cependant que, pour bien servir le Roi en cette occasion, je devois donner tous mes soins à engager les Ecossois aussi avant qu'il me seroit possible, & en même tems de n'engager le Roi à rien, & je n'ai songé pendant ce Voyage

yage qu'aux moyens de parvenir à cette fin.

En arrivant en Ecosse, je trouvais que l'Union avoit passée dans le Parlement, quoiqu'au grand mécontentement, & contre le gré de la Nation, que tous les Pairs, & les autres Seigneurs, ainsi que les Députés au Parlement, s'étoient retirés à la Campagne, leur demeure ordinaire, (car en Ecosse il n'y a gueres que les Marchands, & quelques gens de Robe qui font leur séjour dans les Villes,) & qu'il n'étoit resté à Edimbourg que le Grand Connétable, le Duc d'Hamilton, & le Grand Maréchal, & que les deux derniers étoient dangereusement malades.

Madame d'Erroll, mère du Grand Connétable, qui étoit venuë exprès à ce château sur le Bord de la Mer pour m'attendre, me mit entre les mains plusieurs Lettres de son fils, dans lesquelles il témoigna une grande impatience de me voir, ajoutant que tous les bien-intentionnés feroient les derniers efforts en cette occasion, comme leur dernière ressource, & qu'ils veulent tout risquer, étant persuadés qu'au

qu'au pis aller, ils obtiendront des meilleures Conditions les armes à la main que celles de l'Union.

Elle me dit aussi, que le Duc d'Hamilton avoit envoyé le Sr. Hall, qui est Prêtre & son Confident, chez elle, & qu'il m'y avoit attendû un Mois, elle me donna une Lettre de sa part dans laquelle Mr. Hall me mande, que le Duc d'Hamilton me prie de l'aller trouver à Edimbourg, qu'il auroit soin de me loger, qu'il a beaucoup d'amitié & d'estime pour moi, & qu'il ne se fiera qu'à moi seul, que lui & tous ses amis sont prêts à tout risquer pour le Roi d'Angleterre, (le Chevalier de St. George) pourvû que ce Prince vienne en personne, que sans sa présence il n'y aura rien à faire, que si les fatigues de la Mer m'empêchent de me mettre en chemin si-tôt, le Duc me prie de lui envoyer les Lettres que je pourrois avoir pour lui.

Madame d'Erroll me dit en même tems, qu'elle ne me conseilloit pas de me trop hâter, que les affaires du Duc d'Hamilton avoient changées de face depuis quelques mois, qu'il étoit abandonné de tout le monde, que tous les

bien-intentionnés s'étoient séparés de lui avec éclat, qu'il n'y avoit que le seul Lord Kilsith qui se tenoit encore attaché à lui, & le Grand Connétable, avec le Grand Maréchal qui gardoient encore quelques mesures avec lui à cause de leur ancienne amitié, qu'il avoit été soupçonné d'intelligence avec la Cour de Londres, qu'ainsi je ferois bien de prendre mes précautions, avant que de m'embarquer avec lui, & que le Grand Connétable son Fils m'en diroit davantage.

Je me rendis à ses raisons, & d'ailleurs je n'étois pas trop en état d'aller à Edimbourg, ayant toujours été indisposé depuis mon départ de Versailles, & très-abattu par la Mer.

Je priai donc Mr. de Ligondés d'aller en Norvegue avec la Frégatte, & de revenir sur la Côte au bout de trois semaines.

Je dépêchai le même jour un Courier au Grand Connétable & à Mr. Hall, je demandai Conseil au premier sur ce que je devois faire, & je mandai au dernier, qu'après avoir pris un peu de repos j'avois dessein d'aller trouver le Duc d'Hamilton, je le priai de

d'Ecosse & d'Irlande. 1707. 27

de l'informer de mon arrivée, que j'avois à lui rendre une Lettre du Roi, & une autre du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & que j'attendrois le retour du Courier, pour sçavoir les mesures qu'il auroit prises pour me voir, & pour ma sûreté à Edimbourg.

Le Courier revint le cinquième jour, avec les réponses; le Grand Connétable me pria de l'attendre chez lui, promettant de s'y rendre à la fin de la semaine.

Mr. Hall me manda que le Duc d'Hamilton étoit si malade qu'il n'avoit pû le voir encore, mais que j'aurois une réponse de sa part, par le Grand Connétable.

Pendant que j'attendois le retour du Grand Connétable, j'envoyai un Courier chez Milord Drumond, second Fils du Duc de Perth, qui étoit alors dans ce pays-là, & après m'être informé de ceux d'entre les Seigneurs du Ouëst, & du Nord-Ouëst de l'Ecosse qui avoient plus de confiance en lui, je le priai de les aller voir, & de les préparer à conférer avec moi, je lui donnai une Copie des instructions dont

Mr. de Chamillart m'avoit chargé ; c'étoit des questions touchant le détail de la Nation , & des choses dont ils pouvoient avoir besoin. Je lui donnai aussi la Copie d'une Lettre que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) avoit écrite à tous ses amis en general , dans la quelle il les assûra de sa résolution d'aller se mettre à leur tête , & j'y ajoutai un petit écrit , dans lequel je fis voir l'extrémité où la Nation se trouvoit ; j'y touchai les differents interêts des principales Maisons de l'Ecosse , je proposai quelques Expédients pour les réconcilier , & je les exhortai à finir toutes leurs querelles & leurs animosités , je leur fis voir les périls auxquels elles les exposoient , & l'impossibilité de se délivrer de l'Esclavage pendant que ces jalousies subsisteront.

Ce jeune Seigneur étant parti , j'envoyai un autre Courier au Seigneur de Boyn , qui s'étoit opposé avec beaucoup de vigueur à l'union dans le Parlement , il est le Confident du Duc d'Athol ; a son arrivée je le priai d'aller trouver le Duc , & quelques autres Seigneurs de sa connoissance , & je lui don-

donnai les mêmes inſtructions qu'à Milord Jean Drumond ; je dépêchai auſſi un Courier au Duc de Gordon, qui étoit dans un de ſes châteaux dans le fond du Nord, & au Seigneur de Cox-toun ſon voiſin, pour qu'ils préparafſent toutes choſes dans leurs quartiers, pour pouvoir entrer en matière à mon arrivée chez eux, car j'avois reconnu qu'il étoit abſolument néceſſaire que je me riſquaſſe à parcourir une grande partie du Royaume ; puis-que les principaux de la Nation ſe trouvoient diſperſés dans les Provinces, j'avois deſſein de partager le pays en deux, de prendre une moitié pour moi, & de prier Mr. de Moray d'aller de l'autre côté.

En ce tems-là Milord Saltoun, Chef d'une des branches de la Maïſon de Fracker, vint chez Madame d'Erroll, il m'aſſura de ſon zele, il me pria d'être ſur mes gardes contre le Duc d'Hamilton, il me dit qu'il le croyoit dans les intérêts de la Cour de Londres, qu'il avoit eû des correſpondances depuis long-tems avec le Duc de Quernsbury & le Comte de Stairs qui ſont à la tête des Partifans de l'Union ; qu'il

avoit caché cette correspondance avec soin, qu'il avoit rompû toutes les mesures des bien-intentionnés; qu'après la Ratification de l'Union dans le Parlement, il avoit fait tous ses efforts pour se faire élire un des Pairs pour prendre séance dans le premier Parlement de la Grande Bretagne, qu'il avoit fait de grandes bassesses pour cela; mais qu'on avoit refusé universellement de l'élire. Milord Saltoun ajouta que j'apprendrois tout cela plus en détail du Grand Connétable, & il autorisa ce Seigneur de signer en son nom tout ce qui seroit réglé avec moi pour le service du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & pour le bien de l'Ecosse, parcequ'il se trouvoit obligé de s'éloigner pour des affaires très-pressantes.

Le Grand Connétable arriva chez lui dans le tems qu'il avoit marqué, je le trouvai très-mécontent du Duc d'Hamilton, il me dit que le Duc avoit marqué pendant deux Mois une impatience extrême de me voir, mais que d'abord qu'il scût mon arrivée, il changea de langage, il disoit que j'étois venu trop tard, & que l'animosité de
la

la Nation contre les Anglois s'étoit ralentie. Mr. Hall s'étoit mépris en déchiffrant ma Lettre, au lieu que je lui mandai, que j'avois des Lettres du Roi, & du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) pour le Duc, il avoit mis, que les Lettres étoient du Roi & de la Reine, sur quoi le Duc d'Hamilton s'étoit écrié, qu'apparemment ses Lettres (il y a deux ans) avoient déplû au Roi, & que Sa Majesté ne lui ayant pas écrit, c'étoit une marque qu'elle ne veut pas qu'il se mêle de cette affaire, qu'ainsi il ne songera dorenavant qu'à prendre des mesures pour sa propre sûreté.

Le Comte d'Erroll ajouta que tout cela n'étoit que des prétextes dont le Duc s'étoit servi pour couvrir ses desfeins cachés, qu'il y a déjà du tems qu'il avoit voulu persuader à ses amis qu'ils n'avoient rien à esperer du Roi, que l'état des affaires empecheroit Sa Majesté de songer à eux sérieusement, que si elle paroïssoit disposée à faire quelque chose, ce n'étoit que dans la veuë de se débarrasser du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George)

ge) avant la Paix , ou pour s'excuser de faire autre chose pour ce Prince , en cas que ses sujets refusent de le recevoir avec peu de Troupes , qu'ainsi la Nation devoit prendre d'autres mesures pour assurer ses libertés & son indépendance.

Que ces discours avoient offensés plusieurs , & que ces intrigues secretes avec le Duc de Queenbury & le Comte de Stairs , (dont Milord Saltoun m'avoit déjà touché quelque chose) avoient augmentés leur défiance , que le Duc d'Athol avoit le premier découvert cette intrigue , qu'il la reprocha au Duc d'Hamilton , que celui-ci la nia d'abord , mais que le Duc d'Athol la prouva si bien , que l'autre fut contraint de l'avouër , priant le Duc d'Athol de croire qu'il n'avoit eû d'autre dessein , que d'intimider ou de gagner les deux Chefs de la faction Angloise , que cette excuse n'ayant contenté personne , les bien-intentionnés s'éloignerent de lui , que le Duc d'Athol continua encore de le ménager jusqu'à ce qu'il proposa dans le Parlement d'admettre la Succession d'Hanno-

roivre, pourvû que les Anglois voulussent se désister de presser l'Union, qu'alors le Duc d'Athol rompit ouvertement avec lui, étant persuadé que Mr. d'Hamilton n'avoit fait cette proposition que dans l'Esperance que, si les autres bien-intentionnés y eussent donné les mains, cette démarche leur feroit perdre tout leur crédit parmi les peuples qui ne respirent qu'après le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George).

Que dans le tems que toutes les Provinces, & toutes les Villes d'Ecosse, se déclarerent contre l'Union par leurs adresses au Parlement, les Presbytereins du Ouëst d'Ecosse, qui sont tous armés, envoyerent avertir le Duc d'Hamilton, qu'ils se préparoient à marcher à Edimbourg pour dissiper le Parlement, que s'il croyoit le coup trop hardi, il n'avoit qu'à ne s'en pas mêler & les laisser agir seulement, & que ce Duc leur avoit deffendû de faire aucun mouvement, disant qu'il n'étoit pas encore tems.

Le Comte de Strathmore, Milord Stormont, & les Seigneurs de Pouries & de Finglash, m'ont dit depuis, qu'ils

lui avoient fait la même offre de la part des Provinces d'Angus, de Perth, & qu'il leur avoit donné la même réponse.

Et le Seigneur de Kersland un des Chefs des Presbyteriens m'a aussi fait assurer que lui & le Seigneur de Bishopston, avoient portés au Duc la parole de la part des Presbyteriens, & qu'ils les avoient empêché de remuer.

Le Comte d'Erroll n'a jamais voulu s'ouvrir sur ce qu'il pensoit de la conduite, & des desseins du Duc d'Hamilton, il me pria seulement de faire mon usage de ce qu'il venoit de me dire, de ne pas négliger le Duc, mais en même tems d'être sur mes gardes, parcequ'il est impénétrable, & de lui cacher tout ce que je ferois avec les autres Seigneurs.

Je demandai comment ce Duc, qui n'est ni riche, ni puissant en vassaux, s'étoit acquis un si grand credit sur le peuple.

Le Comte d'Erroll répondit que par le moyen de la Duchesse Douairiere d'Hamilton sa mère, il avoit eu du crédit parmi les Presbyteriens, que ce dernier refus de les laisser remuer l'avoit

voit entièrement perdu parmi eux, & qu'ils s'étoient depuis adressés aux Ducs de Gordon & d'Athol.

Que le plus grand crédit du Duc d'Hamilton vient de la Cour de St. Germain, qu'il en étoit venu plusieurs ordres aux amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) de ne rien faire sans lui, que ces ordres avoient été renouvelés à l'occasion de mon voyage; pour preuve de cela il me donna une Lettre de Mr. Inefs *, Aumonier de la Reine d'Angleterre en date du 17. Janvier dernier dans laquelle, après avoir donné avis que je devois bien-tôt passer dans ce pays-là, il ajoute ces paroles: Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) souhaite que ses amis se réglent sur le Duc d'Hamilton, & qu'ils ne se déclarent pas jusqu'à ce que le Duc se fera lui-même déclaré, ils pourront alors suivre son exemple sans danger.

Ce Comte ajouta qu'il avoit vu une Lettre écrite par le Sr. Stairs Secrétaire

* Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) se sert toujours de Mr. Inefs pour donner ses ordres aux Ecossois.

taire de Milord Middleton, à un particulier à Edimburg dans laquelle il l'avertit de mon voyage, il l'assûre que le Roi ne fera rien pour les Ecoissois, & que mon Voyage n'est qu'une feinte, & il nomme les deux Messieurs qui doivent passer avec moi.

Le Grand Connétable me montra une autre Lettre de Mr. Inefs du 1^{er} Mars, où l'on l'auroit crû faite exprès pour détourner les bien-intentionnés de répondre aux bontés du Roi & de ne prendre aucunes mesures: elle porte positivement qu'ils n'ont rien à espérer, qu'on les plaint, & qu'on leur conseille de songer à leur sûreté; j'ai vû d'autres Lettres de St. Germain sur le même ton.

Je m'étois bien attendû à voir le secret découvert par cette Catastrophe, mais je fûs extrêmement surpris qu'elle apporte des obstacles à l'unique ressource qui leur reste.

Je priai le Comte d'Erroll de supprimer la Lettre du 1^{er} Mars, & je résolus de profiter de celle qui ordonne aux amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) de se régler sur le Duc d'Hamilton.

Je

Je vois cette Nation prête à venir aux dernières extrémités pour empêcher l'Union, qu'il ne lui manquoit qu'un Chef, que le Duc d'Hamilton avoit voulu les détourner de songer au Roi d'Angleterre (le Chevalier St. George) en leur persuadant que le Roi n'a ni la volonté, ni les moyens pour secourir ce Prince, & le désespoir du peuple augmentant tous les jours, le Duc pourroit se flatter que le peuple s'adresseroit à lui, il me sembla qu'à moins d'être gagné par la Cour de Londres, il ne pouvoit avoir d'autres Vuës; je pris donc la résolution d'agir avec beaucoup de retenue, jusqu'à ce que j'aurois découvert à fond les inclinations du peuple, & sur-tout des Presbyteriens, & que, si je trouvois qu'ils songeoient au Duc d'Hamilton, j'entrerois dans leurs mesures, j'en prendrois avec le Duc, & je porterois la Noblesse à se joindre à lui, pour obéir aux ordres du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) en leur faisant entendre que le Duc agissoit pour les intérêts de ce Prince.

Je n'en témoignai rien au Grand

Connétable, connoissant son attachement pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & j'ai voulu toujours me tenir en état de lier le parti en faveur de ce Prince, ou du Duc d'Hamilton, selon que je trouverois la Nation disposée.

Je crus qu'il seroit plus sûr de me régler sur les dispositions du peuple, que sur les offres du Duc d'Hamilton, ou sur ceux des Amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) parceque le premier pouvoit avoir en vuë de rompre les desseins des autres par des offres spécieux, & qu'il ne pourroit jamais exécuter, & que les autres, s'ils avoient quelque connoissance des intentions de ce Duc, pouvoient tenir la même conduite; je sçavois que le gros de la Nation étoit pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), mais j'ignorois encore les intentions des Presbyteriens, & des Provinces du Ouëst; je sçavois que ces gens-là étoient mieux armés que les autres, & je me tenois toujours prêt à donner les mains au parti qu'ils épouseroient, parcequ'ils n'auront pas be-

besoin d'un grand secours, & qu'ils ne font pas si divisés en différentes factions que les autres, & qu'ainsi il seroit plus facile de les faire agir à peu de frais.

J'avois rendû la Lettre du Roi au Grand Connétable qui la reçût avec le plus profond respect, je lui donnai aussi une Lettre du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & lui ayant montré mon pouvoir, il me dit qu'il étoit d'avis qu'on pouvoit entrer en traité avec moi, & qu'il consulteroit ses amis pour trouver les moyens de s'assembler; je ne voulus pas le contredire, parceque j'attendois une occasion pour tourner les choses d'une manière que les difficultés de faire un traité vinssent d'eux, & non pas de moi, ainsi je témoignai approuver son dessein, & en attendre le succès avec impatience.

Je reçûs dans ce tems-là une Lettre du Seigneur de Boyn, portant qu'il avoit vû le Duc d'Athol, & quelques autres des principaux, que le Duc l'avoit chargé de m'assurer de ses bonnes dispositions, & qu'il alloit employer quelques jours à visiter, & à conférer

ferer avec ses Amis, & à prendre des mesures pour traiter avec moi, qu'il me permettoit de découvrir ses intentions au Duc & à la Duchesse de Gordon, au Comte d'Erroll & à sa mere, au Comte de Strathmore & à Milord Stormont, & à nuls autres, qu'il me prioit de venir chez Milord Stormont à sa Maison de Pivon pour être plus à portée de lui, & qu'à son retour il travailleroit avec moi en personne, ou qu'il m'envoyeroit quelqu'un suffisamment instruit.

Le Seigneur de Boyn écrivit aussi au Grand Connétable pour le prier au nom du Duc d'Athol de l'aller trouver, mais le Grand Connétable ne jugea pas à propos de faire ce voyage, parceque ne faisant qu'arriver chez lui, après une assemblée de plus de six Mois, il apprehendoit de donner de l'ombrage au Gouvernement, s'il s'en retournoit du côté d'Edimbourg si-tôt, outre que de telles assemblées des Jacobites des differents coins du Royaume, donneroient lieu de soupçonner qu'on tramoit quelque chose; il se contenta donc d'écrire ses raisons au Duc d'Athol, & de l'assurer qu'il étoit

étoit prêt d'entrer dans toutes ſes méſures, & que pendant mon abſence, il alloit engager les principaux de ſes Amis afin d'avoir tout prêt pour mon retour.

Le lendemain mon Courier revint de chez le Duc de Gordon avec une Lettre de ce Duc, qui fait paroître beaucoup d'impatience de me voir, il y promet de faire tout ce qui dépend de lui avant que de partir de chez le Comte d'Erroll. Je voulus partager le Royaume avec M. Moray, comme il eſt fort connu au Sud de la Riviere du Tay, je crûs qu'il y avoit trop de Riſque pour lui d'aller de ce côté-là, d'autant plus que les Anglois ont mis ſa tête à prix il y a trois ans, ayant promis cinq cent Livres Sterlins par proclamation, à celui qui le prendroit, je le priai donc de vouloir bien parcourir les Provinces du Nord, parmi les Montagnards, pendant que je viſiterois le reſte du Royaume; je le trouvai prêt à tout, même d'aller dans ſon propre pays, mais je me contentai de prendre ſes Lettres pour ſon Frère aîné Chef de la Maïſon des Moray, & pour ſes autres amis de ce côté-là, & le

le Comte d'Erroll qui craignoit fort que Mr. Moray ne fût reconnu , & que le secret ne fût découvert par-là, m'ayant fait remarquer, qu'il y avoit lieu de croire que je gagnerois facilement les Ducs de Gordon, & d'Athol, le Marquis de Drumond, & le Comte de Brodalbin, que ces quatre Seigneurs sont en état de répondre de tous les Montagnards, & qu'ainsi le Voyage de Mr. de Moray ne seroit pas peut-être nécessaire, je changeai d'avis, & priai Mr. Moray d'attendre de mes nouvelles avant de se mettre en chemin, aimant mieux prendre toute la fatigue sur moi que de l'exposer, & de risquer de faire découvrir le secret par-là, sans une nécessité absoluë.

Ayant demandé le Caractère du Duc d'Athol: le Comte d'Erroll me dit que ce Duc avoit environ quarante ans, qu'il est fort entier dans ses sentimens, d'une grande probité, que sa parole est inviolable, & qu'on peut compter là-dessus: qu'il est hautain & emporté, qu'il est très-puissant dans plusieurs Provinces, qu'il a neuf Bataillons de ses Vassaux, de six cent hom-

hommes chacun , armés , enregimentés, & disciplinés, qu'il les avoit fait assembler, & camper tous les étés, depuis que les Actes de sûreté avoient autorisé les Seigneurs à armer, & discipliner leurs Vassaux: que lui Grand Connétable les avoit vû camper l'année passée, que ce Duc en peut mettre un plus grand nombre sous les armes, & que par ses amis il est absolument le plus puissant Seigneur d'Ecosse.

Je crûs alors qu'il étoit tems d'agir, mais ne voulant pas me trop engager avec les amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) avant que de sçavoir à fond les intentions du Duc d'Hamilton, je mandai au Duc d'Athol que j'allois partir pour m'approcher de lui, que je verrois d'autres Seigneurs en chemin, & qu'ainsi il auroit tout le tems nécessaire pour prendre des mesures avec ses Amis.

J'écrivis aussi au Seigneur de Boyn, je lui marquai que je passerois chez le Seigneur de Bourry son beaufrere, & je le priai de m'y faire avoir de ses Nouvelles.

En

En même tems pour mieux ménager le Duc d'Hamilton, je dépêchai un Courier à Edimbourg, avec une Lettre pour Mr. Hall son Confident, je lui témoignai ma surprise de ce qu'il m'avoit manqué de parole en ce que le Comte d'Erroll ne m'avoit apporté aucune Lettre de lui, ni aucune Commission de la part du Duc d'Hamilton, que cette conduite répondoit mal à ce qu'il m'avoit écrit lorsqu'il étoit chez Madame d'Erroll, que j'avois ordre de m'adresser principalement à ce Duc, que je le connoissois pour l'ame de toute l'affaire, qu'ainsi je l'avois prié de me prescrire la conduite que je devois tenir pour le voir en sûreté, que je n'avois pas encore pris des mesures avec personne, & que je n'en voulois pas prendre, jusqu'à ce que j'eusse sa réponse, que j'avois des choses à lui dire, dont il auroit lieu d'être content, qu'il ne tenoit qu'à lui de se couvrir d'une gloire immortelle, & de se rendre plus grand qu'aucun de ses ancêtres, que je leverois toutes les difficultés, & que je lui donneroie des facilités auxquelles il ne s'attendoit point, que s'il négligeoit cette occasion,

fion,
perd
lui-m
pour
j'allo
je se
un C
je n
bour
tum
de s
ma
tifie
Roi
Duc
indi
pou
& u
J
de
Cor
m'a
byt
d'H
de
ave
do
bo
&

sion, elle ne se retrouveroit plus; qu'il perdroit non-seulement sa patrie, mais lui-même, ayant trop irrité les Anglois pour qu'ils ne l'accablassent pas; que j'allois me mettre en chemin, & que je serois à un certain jour marqué chez un Gentilhomme de ses Amis, (que je nommai) à une journée d'Edimbourg, que lui Mr. Hall étant accoutumé d'y venir souvent, je le priois de s'y trouver ce jour-là, de montrer ma Lettre à Mr. d'Hamilton, de rectifier l'erreur touchant la Lettre du Roi, & de m'apporter la réponse du Duc; je témoignai être affligé de son indisposition, & j'ajoutai tout ce qui pouvoit marquer une grande Amitié, & une forte envie de le contenter.

J'écrivis en même-tems à Madame de Gordon, le Duc son Mari, & le Comte d'Erroll m'avoient conseillé de m'adresser à elle, parceque les Presbyteriens après s'être détachés du Duc d'Hamilton s'étant adressés aux Ducs de Gordon & d'Athol, ceux-ci les avoient envoyés à Madame de Gordon, qui faisant son séjour à Edimbourg, avoit des facilités pour les voir, & pour recevoir leurs propositions,

que

que ces Seigneurs n'étoient pas à la Campagne, où ils sont éclairés de si près, je marquai à cette Duchesse un autre endroit pour y faire tenir la réponse.

Je restai encore deux jours chez le Comte d'Erroll pour donner le tems au Courier de rendre ses Lettres, puis (ayant laissé une Lettre pour prier Mr. de Ligondés de s'éloigner encore de la Côte) je marchai quatre jours & quatre nuits, & j'arrivai chez le Seigneur de Bourry au jour du grand matin, j'y trouvai le Seigneur de Boyn, il me dit que le Duc d'Athol avoit reçu ma réponse, qu'il étoit allé dans le fond de son Pays pour conferer avec ses amis, qu'il feroit de retour au bout de dix jours, qu'il me prioit de l'attendre chez Milord Stormont, que le Comte de Strathmore souhaitoit de me voir au plutôt, & que je trouverois une grande union, & une parfaite conformité entre les principaux, qu'ils avoient fort bien reçu mes remontrances, sur leurs differends de famille, & que j'aurois lieu d'être content.

Je conferei quelque-tems avec le Seigneur de Bourry, il a environ cinquante

quar
créd
le pe
glois
glete
ge)
Pays
jours
très-
le pr
donn
repr
vend
dant
pas
pour
me
me
lui,
dema
né à
prof
pour
ble
pron
voir
trou
son

quante ans, & il est fort riche & accrédité dans son pays, il me dit que le peuple étoit si animé contre les Anglois, & si porté pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) que lui & les autres Seigneurs du Pays, en étoient importunés tous les jours, qu'il n'osoit se montrer que très-rarement parmi ses Vassaux, qu'ils le pressoient continuellement, de leur donner permission de se soulever, lui reprochant que la Noblesse laissoit vendre & ruiner la Patrie, pendant que les peuples ne demandoient pas mieux que de prendre les Armes pour sa deffense, & que c'étoit de même par tout le Royaume; il voulut me retenir pendant quelques jours chez lui, mais je devois me trouver le lendemain au rendez-vous que j'avois donné à Mr. Hall, & j'étois bien-aïse de profiter de l'absence du Duc d'Athol, pour faire tout ce qui me seroit possible avec le Duc d'Hamilton; ainsi je promis au Seigneur de Bourry de le voir à mon retour, je le priai d'aller trouver Milord Panmure son voisin & son ami, & de me faire sçavoir par le

le Seigneur de Boyn dans quel tems je le pourrois voir.

Je ne voulus pas que celui-ci eût connoissance de ce qui régardoit le Duc d'Hamilton, ainsi je convins avec lui que pour éviter les allées & les venues, qui donneroient lieu aux curieux de soupçonner quelque chose, qu'il se tiendrait chez le Seigneur de Bourry jusqu'au retour du Duc d'Arthol, que je les avertirois, & qu'alors ils me reviendroient trouver chez Milord Stormont.

De-là j'allai le même jour chez Milord Strathmore, il est neveu de Milord Middleton par sa sœur, il approche de cinquante ans, & sa Maison dont il est le Chef, est une des plus anciennes de l'Ecosse. Il me reçût très bien, & me témoigna un grand zèle, il confirma ce que le Seigneur de Bourry m'avoit dit, de l'inclination generale du peuple, il me présenta le Seigneur d'Auchterhouse son Frère, qui étant venu depuis peu des Provinces du Ouëst, m'assura de la bonne intention des Presbyteriens; ayant dit qu'il est intime ami du Seigneur de

Ca-

Car
dan
ner
nag
s'in
tion
mon
dell
tant
Duc
depu
de p
dese
Roi
Geo
il vo
vice
d'Ha
que
rien
son d
veroi
fentin
il me
ger
même
tendo
rois r
pouvo

Carumath, qui a de grandes terres dans ce pays-là, je le priai de lui donner avis de mon arrivée, de me ménager une entrevue avec lui, & de s'informer à lui plus à fond des intentions des Presbyteriens; Milord Strathmore me dit à ce que j'ai raconté ci-dessus du Duc d'Hamilton &c. ajoutant qu'il avoit toujours été ami de ce Duc, mais qu'il s'étoit éloigné de lui depuis qu'il avoit empêché le peuple de prendre les armes, qu'il a toute la deference possible pour les Ordres du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), mais qu'étant sur les lieux il voit mieux ce qui est pour son service, qu'il suivroit volontiers le Duc d'Hamilton, s'il vouloit faire quelque chose, mais que puisqu'il ne veut rien faire, il croit qu'il étoit de son devoir d'agir sans lui, que je trouverois le Duc d'Athol dans les mêmes sentimens, ainsi que tous les autres; il me dit que je ne devois pas négliger le Duc d'Hamilton, mais qu'au même tems les bien-intentionnés s'attendoient que je ne lui communiquerois rien de leurs affaires puisqu'ils ne pouvoient plus se fier à lui: tous les

C

autres

le Seigneur de Boyn dans quel tems je le pourrois voir.

Je ne voulus pas que celui-ci eût connoissance de ce qui régardoit le Duc d'Hamilton, ainsi je convins avec lui que pour éviter les allées & les venues, qui donneroient lieu aux curieux de soupçonner quelque chose, qu'il se tiendrait chez le Seigneur de Bourry jusqu'au retour du Duc d'Athol, que je les avertirois, & qu'alors ils me reviendroient trouver chez Milord Stormont.

De-là j'allai le même jour chez Milord Strathmore, il est neveu de Milord Middleton par sa sœur, il approche de cinquante ans, & sa Maison dont il est le Chef, est une des plus anciennes de l'Ecosse. Il me reçut très bien, & me témoigna un grand zèle, il confirma ce que le Seigneur de Bourry m'avoit dit, de l'inclination generale du peuple, il me présenta le Seigneur d'Auchterhouse son Frère, qui étant venu depuis peu des Provinces du Ouëst, m'assura de la bonne intention des Presbyteriens; ayant dit qu'il est intime ami du Seigneur de
Ca-

Can
dan
ner
nag
s'in
tion
mon
deff
tant
Duc
depu
de p
defe
Roi
Geor
il vo
vice,
d'Ha
que c
rien
son d
veroi
fentin
il me
ger l
même
tendo
rois ri
pouvo

Carumath, qui a de grandes terres dans ce pays-là, je le priai de lui donner avis de mon arrivée, de me ménager une entrevue avec lui, & de s'informer à lui plus à fond des intentions des Presbyteriens; Milord Strathmore me dit à ce que j'ai raconté ci-dessus du Duc d'Hamilton &c. ajoutant qu'il avoit toujours été ami de ce Duc, mais qu'il s'étoit éloigné de lui depuis qu'il avoit empêché le peuple de prendre les armes, qu'il a toute la deference possible pour les Ordres du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), mais qu'étant sur les lieux il voit mieux ce qui est pour son service, qu'il suivroit volontiers le Duc d'Hamilton, s'il vouloit faire quelque chose, mais que puisqu'il ne veut rien faire, il croit qu'il étoit de son devoir d'agir sans lui, que je trouverois le Duc d'Athol dans les mêmes sentimens, ainsi que tous les autres; il me dit que je ne devois pas négliger le Duc d'Hamilton, mais qu'au même tems les bien-intentionnés s'attendoient que je ne lui communiquerois rien de leurs affaires puisqu'ils ne pouvoient plus se fier à lui: tous les

C

autres

autres que j'ai vû, ou avec les quels j'ai eû Commerce par Lettres, ou autrement, ont exigé la même chose, ainsi il suffit de l'avoir marqué une fois pour tout.

Ayant évité d'entrer en affaire, jusqu'au retour du Duc d'Athol, pour avoir le loisir de pénétrer les intentions du Duc d'Hamilton, je partis de chez Milord Strathmore, & m'étant rendu à l'endroit où j'avois prié Madame de Gordon d'adresser ses Lettres, on m'y donna un paquet de sa part dans lequel elle me mandoit :

„ Qu'elle voyoit quelques-uns des
„ Chefs des Presbyteriens tous les jours;
„ qu'ils étoient très-zélés pour les in-
„ terêts du Roi d'Angleterre (le
„ Chevalier de St. George); qu'elle
„ leur avoit fait part de mon arrivée
„ dans le Pays, qu'ils en étoient très
„ aises, qu'elle me prioit de venir à
„ Edimbourg pour conférer avec
„ eux, que leurs demandes étoient
„ très-raisonnables, qu'avant que d'al-
„ ler à Edimbourg il falloit lui envo-
„ yer une promesse de ne me pas
„ fier au Duc d'Hamilton, qu'elle a-
„ voit en main des preuves certaines
„ que

„ que ce Duc avoit été la cause de tous
„ les malheurs de l'Ecosse, que sous
„ prétexte d'entrer dans le dessein, il
„ me détourneroit de prendre d'au-
„ tres mesures plus solides, & qu'il
„ me marqueroit à la fin, qu'il n'a-
„ voit plus de crédit dans aucun par-
„ ti, que je ne pouvois pas ignorer
„ que les Jacobites avoient rompus
„ avec lui, & qu'elle me feroit voir
„ que les Presbyteriens ne vouloient
„ plus en entendre parler, qu'elle a-
„ voit appris que Mr. Hall devoit
„ m'aller trouver, qu'elle m'avertif-
„ soit d'être sur mes gardes, que c'est
„ un honnête homme, mais qu'il ne
„ voit que par les yeux du Duc d'Ha-
„ milton.

Je ne jugeai pas à propos de lui en-
voyer la promesse qu'elle me deman-
da, mais je lui fis réponse que je tâche-
rois de l'aller voir à Edimbourg le
plûtôt qu'il me seroit possible, que je
la priois d'entretenir les Presbyteriens
dans les bons sentimens où ils étoient,
que je leur serois fidele, que je garde-
rois leur secret, à l'égard non-seule-
ment de celui dont ils se défioient,
mais de tous les autres, & que je lui

donnerois bien-tôt de mes Nouvelles, Je lui envoyai en même tems une Lettre de la Reine d'Angleterre (l'Épouse du Chevalier de St. George) pour elle, dans laquelle cette Princesse faisoit son possible pour justifier le Duc d'Hamilton contre les accusations de Mr. le Duc de Gordon, & réjettoit tout le blâme du malheur de l'Écosse sur le manque de secours.

Ayant dépêché l'homme de Madame de Gordon, je marchai toute la nuit, & le lendemain je me rendis chez le Gentilhomme où Mr. Hall m'attendoit.

Il me fit mille complimens de la part du Duc d'Hamilton; il me dit que sa maladie l'avoit empêché, de me faire réponse par le Comte d'Erroll, que le Duc me prioit de lui envoyer les Lettres dont j'étois chargé de lui mander les propositions que j'avois à faire de la part du Roi, de venir au plutôt à Edimbourg, & qu'il feroit son possible pour me voir.

Ayant été averti de tant d'endroits, & par tant de différentes personnes, que le Duc n'avoit plus de crédit parmi les Amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) que je n'en

n'en pouvois plus douter, il ne me resta donc que l'Esperance qu'il seroit encore en état de travailler par le moyen des Presbyteriens à sa propre élévation, laquelle j'avois reconnu dans mon premier Voyage qu'il avoit fort à cœur, & je n'osai pas m'ouvrir sur cela à Mr. Hall, qui est absolument dans les intérêts du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), ainsi je fus réduit à ne lui parler qu'en général.

Je lui dis, que j'étois sensiblement touché de la maladie du Duc d'Hamilton, que je voulois bien lui envoyer les Lettres que j'avois pour lui, & par lesquelles il verroit le peu de sujet qu'il avoit de se plaindre du Roi, que pour des propositions je n'en étois pas chargé, que je n'étois venu que pour recevoir celles des Ecossois: mais que si dans la suite des négociations il se présentoit quelque chose en quoi je puisse lui faire plaisir, qu'il me trouveroit disposé à le contenter; que j'irois volontiers à Edimbourg, dès qu'il me donneroit des assurances que mon Voyage ne seroit pas inutile, mais que ce seroit me commettre trop légèrement que d'y aller sans être sûr de

le voir, que cette Ville étant présentement déserte, il seroit impossible qu'un étranger puisse y rester sans être remarqué, que je méprisois les périls auxquels mon devoir m'exposoit, mais que ce seroit agir contre les règles de la prudence que de m'y jeter mal à propos, que sans doute il sçavoit les intentions du Duc d'Hamilton là-dessus, & qu'il seroit bien de me les dire sans déguisement.

Il répondit que le Duc d'Hamilton avoit grande envie de me voir, mais que franchement il ne croyoit pas, qu'il pourroit le faire, qu'il gardoit le lit, qu'il étoit toujours entouré de ses Domestiques, & que la Duchesse sa Femme ne le quittoit point, qu'il avoit été ravi d'apprendre que le Roi (le Chevalier de St. George) lui avoit fait l'honneur de lui écrire, mais qu'il s'étoit aussi attendu à une Lettre de la Reine d'Angleterre (l'Epouse du Chevalier de St. George), que puisque cette Princesse ne lui avoit pas écrit, il falloit que le dessein ne fût pas de son goût, & qu'il a trop de vénération pour son jugement, pour se mêler d'une chose qu'elle n'approuve point, qu'il s'étoit bien

bien imaginé que je ne lui ferois point de propositions, qu'il étoit pourtant nécessaire que je commençasse par-là, puisque sans faire de propositions on ne conclueroit jamais un traité.

Je répondis que je ne me laissois pas ébloûir si facilement, que le Duc d'Hamilton ne cherchoit que des défaites assez mal tournées, qu'il faisoit le difficile, & se plaignoit, lorsqu'il avoit toute la raison du monde de se croire fort honoré, que si la Reine (l'Epouse du Chevalier de St. George) lui avoit écrit, il auroit sans doute imaginé quelqu'autre sujet de plainte, qu'il sçavoit très-bien que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ne lui avoit pas écrit sans la participation de la Reine sa mere, que je ne pouvois pas m'engager d'aller à Edimbourg en vain, que je n'avois pas de tems à perdre inutilement, qu'il ne devoit pas s'attendre à des propositions de ma part, ni que je voulusse le persuader à prendre les armes, que je ne m'étois point pourvû d'arguments sur le sujet, qu'il y avoit longtemps qu'il crioit au secours, que j'étois disposé à lui promettre celui dont

il auroit besoin, qu'il n'avoit qu'à voir ce qu'il avoit dessein, & ce qu'il étoit en état de faire, que les secours devoient se régler sur l'état de la Nation & sur ses forces, qu'ainsi c'étoit à lui à me faire des propositions, & qu'après les avoir bien examinées, je ferois mon possible pour le contenter, que j'avois un pouvoir très-ample de promettre tout ce que je jugerois à propos, & que je ne ferois point de difficulté sur les choses qui me paroïtroient raisonnables.

J'avois assez médité sur l'état, & sur les forces de l'Ecosse pour être très-assuré de pouvoir répondre à tout ce qu'on pourroit alleguer pour prouver la nécessité d'un grand secours, ainsi je ne risquois rien en parlant si hardiment.

Monsieur Hall me répondit que je devois assez connoître le Duc d'Hamilton pour ne me pas arrêter à ces difficultés, qu'il en faisoit à tout moment, & qu'il n'y songeoit plus, qu'il lui rendroit compte de ma réponse, qu'il apprehendoit cependant qu'il la trouveroit trop sèche, qu'il l'avoit chargé de s'informer de moi quels secours le Roi vouloit bien donner à l'Ecos.

l'Ecosse, & qu'il me rapporteroit bien tôt les sentimens du Duc d'Hamilton là-dessus.

Je lui dis qu'il n'étoit pas encore tems de parler du secours, qu'il falloit premièrement sçavoir à fonds, les forces que les bien intentionnés mettoient sur pied, & les moyens qu'ils ont pour les entretenir qu'après avoir raisonné là-dessus selon les règles de la Guerre, nous pourrions examiner par les mêmes règles quels secours leur seroient nécessaires, que je ne croyois pas que lui Mr. Hall vouloit entrer dans ce détail, n'étant pas de sa compétence, & que je lui dirois cependant, que quoique le Roi vouloit bien secourir les Ecossois, Sa Majesté ne prétendoit pas en faire sa principale affaire, qu'elle vouloit bien aider les Ecossois à faire la guerre, mais qu'elle n'étoit nullement disposée à la faire pour eux & à ses dépens, & que quelque sèche que fût ma réponse, la Commission étoit encore plus sèche, & que je ne m'étois pas attendu à tant de froideurs de la part du Duc d'Hamilton.

Alors il me demanda si le Roi ne

vouloit pas donner dix mille hommes ? Je répondis que non , & que je ne cro-
vois pas qu'on pût être assez pen
raisonnable pour les demander. Cepen-
dant , dit-il , le Duc d'Hamilton croit
que c'est le moins qu'on peut deman-
der. Vous direz, lui dis-je, au Duc d'Ha-
milton , que ce n'est pas ainsi qu'on
agit avec un grand Roi , il faut don-
ner des raisons pour appuyer ses de-
mandes, vous en a-t-il donné ? Il m'a-
voïa que non. Sur quoi je lui dis, que
je ne lui conseillois pas de demander
la moitié, que peut-être on trouveroit
après avoir bien examiné toutes cho-
ses, que les Ecoïsois n'auroient pas be-
soin d'aucunes Troupes étrangères ;
qu'il seroit inutile d'en parler da-
vantage , puisqu'il n'étoit pas mieux
instruit , & qu'ainsi je le priois de di-
re au Duc d'Hamilton de ma part que
j'avois des choses très-particulières à
lui dire, que je ne les dirois qu'à lui
seul, que j'avois tant de considération
pour lui que je ferois passer encore
quatre jours , sans entrer en affaire
avec les autres Seigneurs , & que j'at-
tendrois sa réponse chez le Marquis
de Drumond. Je donnai à Mr. Hall les

Let-

Lettres pour le Duc d'Hamilton, & je le priai de me faire sçavoir ce qu'il pensoit des inclinations du Comte de Se-chirly son Frère. Je lui donnai aussi une Copie des questions sur l'état de la Nation, & je le priai de dire au Duc d'Hamilton, qu'il seroit nécessaire de répondre à toutes les choses avant que de parler de secours.

Mr. Hall s'en retourna à Edimbourg, & je m'en allai le même jour à Scoou chez Milord Stormont, qui, ayant appris dès le mois de Février du Comte d'Erroll, que je devois aller en Ecosse, s'étoit donné plus de mouvement que tous les autres; il avoit parcourû tout le Sud d'Ecosse où il est puissant, il avoit aussi vû plusieurs des principaux dans le Nord de l'Angleterre, & puis il étoit revenu à Scoou pour m'attendre. Je ne jugeai pas à propos d'y rester, étant bien aise de voir ce que je pourrois espérer du Duc d'Hamilton, avant que de m'engager avec les autres.

Milord Stormont me confirma ce que le Comte de Strathmore & le Seigneur de Boyn, m'avoient dit du Duc d'Athol, qui ayant pris jour avec lui

pour mon retour à Scoou, & étant convenû du nom que je prendrois, & d'un prétexte pour y rester quelque tems, j'allai chez le Marquis de Drumond, où j'arrivai le lendemain.

Il me parut si zélé que je ne fis point de difficulté de lui donner la Lettre du Roi, & celle du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George). Il témoigna une extrême reconnoissance de l'honneur que Sa Majesté lui faisoit; il me dit qu'ayant appris de Milord Jean Drumond son Frère, le sujet de mon Voyage, & que je devois passer chez lui, il avoit envoyé chez tous ses Amis pour sçavoir leurs sentimens sur les questions que j'avois proposé touchant l'état de la Nation, & ses besoins, & qu'il attendoit leur réponse, que son Frère étoit allé d'un autre côté, & qu'il devoit être de retour le même jour ou le lendemain.

Il fit avertir le Seigneur d'Albercarney son Voisin qui me vint voir le même jour. Après avoir lû la Lettre de Mr. Moray son Frère, & parlé en général des affaires, il me dit qu'il consulteroit avec Milord Drumond & quelques autres Seigneurs, & qu'il me donneroit

roit un Mémoire signé de leurs mains, pour réponse aux questions que j'avois proposé comme préliminaires à un traité.

Le lendemain Milord Jean Drumond arriva. Il me conta qu'il avoit été chez les Comtes de Linlighton & de Cox-toun, & chez Milord Kilsith, que ces trois Milords avoient montrés beaucoup de joye d'une si belle occasion pour servir leur Roi (le Chevalier de St. George) & leur Patrie; que les deux premiers avoient promis de donner les mains à tout ce qu'on pouvoit souhaiter d'eux, & que le dernier avoit parû être dans les mêmes sentimens, à l'exception qu'il témoigna ne pouvoir pas se séparer du Duc d'Hamilton, & vouloit agir de concert avec lui; il chargea cependant Milord Jean Drumond de me prier de passer chez eux, pour y prendre des mesures plus efficaces.

Le lendemain le Frère de Mr. de Moray que j'avois envoyé par la Hollande vint chez Milord Drumond. Il ne faisoit qu'arriver depuis deux jours en Ecosse, ayant été malade en Hollande, & croyant gagner du tems il s'étoit embarqué sur un Vaisseau Ecos-

sois pour Edimbourg, & il avoit été trois semaines à faire le trajet. Je le priai puisqu'il venoit si tard de se tenir chez lui, d'autant plus que quelques-uns de la Cour de St. Germain, ayant donné avis qu'il devoit passer avec moi, il seroit nécessaire de prendre des plus grandes précautions, je le chargeai seulement d'entretenir tous les bien-intentionnés dans leurs dispositions après mon retour en France, & de se tenir en repos jusqu'à ce qu'il auroit appris mon départ.

Dans ce tems-là je reçus la réponse de Mr. Hall, portant qu'il avoit trouvé Mr. le Duc d'Hamilton dans un état pitoyable, réduit à l'extrémité, ayant de la peine à respirer, qu'il avoit eû vingt-neuf accès de fièvre, que ce Duc étoit au désespoir qu'il lui étoit impossible de me voir, qu'il m'aimoit, & qu'il m'estimoit, qu'il donneroit volontiers sa vie pour m'entretenir, qu'il ne doutoit pas de mon Amitié, qu'ainsi il me prioit de l'excuser s'il ne faisoit pas réponse à la Lettre du Roi, ni à celle du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), qu'il se donneroit cet honneur à la première

re

re occasion, dès que ses forces seroient revenuees, qu'il entreroit dans toutes les mesures raisonnables pour le Rétablissement du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George); mais qu'il ne croyoit pas que ce Prince dût se risquer, sans un grand Corps de Troupes, & qu'il me souhaitoit un bon voyage.

J'étois bien informé que le Duc d'Hamilton n'étoit pas si malade que Mr. Hall vouloit me le faire croire, je ne sçavois que penser de sa manières d'agir; quelquefois je m'imaginois qu'il s'étoit reconcilié sous main avec la Cour de Londres, & d'autres fois je croyois qu'il ne se rendoit si difficile que pour se faire prier; je jugeai donc que je ne devois pas lui faire trop d'avances, que, s'il avoit fait sa paix avec la Reine Anne, je devois lui cacher l'état de nos affaires, & que s'il vouloit se faire prier, je devois lui donner le change, & qu'en le négligeant je l'attirerois plutôt à moi.

Je fus bien-tôt convaincu, qu'il n'agissoit pas de bonne-foi; car ayant appris que Mr. Hall avoit écrit par le même Courier, à deux de ses amis, je trouvai moyen d'avoir les Lettres dans les-

lesquelles il parle plus franchement.

Il dit dans les Lettres que le Duc d'Hamilton avoit crû que s'il paroïssoit trop disposé à accepter le secours du Roi, que cela mettroit le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) dans la nécessité de passer en Ecosse, parceque le Roi auroit juste raison d'être mécontent de ce Prince, s'il refusoit d'y aller lorsque ses sujets le demandoient, & qu'ils se préparoient à le recevoir, & que craignant aussi que le Roi ne faisoit ces avances que pour s'excuser de se mêler davantage en faveur de ce Prince, le Duc avoit jugé à propos pour embarrasser Sa Majesté, (ce sont les propres termes de la Lettre,) de demander que le Roi l'assûre d'un parti considérable en Angleterre, ou que Sa Majesté lui donna assez de Troupes pour faire la Conquête de l'Angleterre conjointement avec l'Armée Ecossoise, que le Duc d'Hamilton est en état de mettre le Roi d'Angleterre (le Chevalier St. George) sur le Trône d'Ecosse sans le secours de la France, & quand ce Prince ne mèneroit qu'un simple Page avec lui, mais qu'en ce cas le
Roi

Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) dépendroit trop de ses sujets.

Je vis bien par ces Lettres que le Duc d'Hamilton cherchoit sous main à rompre toutes les mesures des bien-intentionnés, & ensuite se disculper envers eux par de faux exposés, qui tendoient à diminuer leur confiance dans les bontés du Roi, & leur attachement à la France.

Je fus si indigné de ce procédé, que je ne voulus plus écrire au Duc d'Hamilton, ni à Mr. Hall, je dis seulement de bouche à celui qui m'avoit apporté la Lettre, que je n'avois point de réponse à faire.

Mais réfléchissant sur ce que le Duc d'Hamilton prétendoit être en état de mettre le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) sur le Trône sans le secours de la France, & qu'en même tems il travailloit à empêcher ce Prince de passer en Ecosse, il me venoit dans l'esprit, que peut-être il croyoit toujours s'y mettre lui-même.

J'étois très-assuré qu'il n'avoit rien à prétendre de la grande & petite Noblesse ; il ne lui restoit donc que les Presbyteriens ; & comme je n'étois pas assez

assez informé de leurs dispositions, je résolus de mettre au plutôt tout en œuvre pour les sçavoir à fond, avec intention que, si je découvrois qu'ils fussent encore dans ses interêts, je trouverois quelques moyens pour renouer avec le Duc d'Hamilton.

Je dépêchai un Courier à Madame de Gordon, & pour m'exempter d'aller à Edimbourg; je lui représentois que, puisqu'elle se défioit si fort du Duc d'Hamilton, il ne seroit pas à propos que je m'approchasse si près de lui, qu'il sçauroit infailliblement que j'étois en Ville, & qu'il en arriveroit de grands inconvéniens, je la priai de me mander le détail de ce que les Chefs des Presbyteriens lui avoient proposés, & le même jour je m'en retournai chez Milord Stormont.

Le Duc d'Athol n'étoit pas encore de retour, & pendant que je l'attendois le Seigneur d'Auchterhouse Frère de Milord Strathmore m'y vint trouver; il me donna la réponse du Seigneur de Carnevath à la Lettre qu'il lui avoit écrite à ma priere, il me pria d'excuser son ami s'il ne venoit pas me trouver, parcequ'il avoit des affaires très-pres-

pre
ses
me
l'av
tou
Let
„ r
„ s
„ n
„ r
„ f
„ p
„ v
„ c
„ c
„ l
„ t
„ à
„ z
„ p
„ h
„ c
„ l
„ c
„ e
„ v
„ p
I
Fils

pressantes, qui le retenoient à une de
ses maisons auprès d'Edimbourg, il
me dit que le Seigneur de Carnevath
l'avoit autorisé de signer en son nom
tout ce qui seroit réglé avec moi. Sa
Lettre porte „ qu'il venoit de ses ter-
„ res dans le Ouëst du Royaume, qu'il
„ s'étoit appliqué avec soin à s'infor-
„ mer des sentimens des Presbyte-
„ riens, qu'il avoit été agréablement
„ surpris de trouver un changement
„ presque miraculeux dans les Esprits.
„ Vous ne sçauriez imaginer, dit-il, le
„ changement surprenant arrivé dans
„ ce Pays-là dans les maximes & dans
„ les inclinations des habitans, la jus-
„ tesse de leur sentiment par rapport
„ à l'état présent des affaires, leur
„ zèle, & l'envie qu'ils ont d'entre-
„ prendre quelque chose pour leur
„ Roi (le Chevalier de St. George),
„ & pour leur Patrie, & cette dis-
„ position ne se trouve pas dans
„ quelques Cantons seulement, elle
„ est universelle par toutes les Pro-
„ vinces; Seroit-il possible qu'on ne
„ profitera pas d'une si belle occasion?
Le Seigneur de Carnevath est petit-
Fils du fameux Monsieur Lockart qui
étoit

étoit Ambassadeur en France il y a près de cinquante ans, il a plus de cent mille livres de rente en fonds de terre, il fut nommé pour un des Commissaires pour le Traité d'Union, il protesta contre toutes leurs procédures, & il s'est toujours opposé à l'Union dans le Parlement.

Le Seigneur de Stanhope manda les mêmes choses à Milord Stormont touchant les Presbyteriens, & le Seigneur Desterenson grand Presbyterien, dont les terres sont dans ces Provinces, étant venu à Scoou, me confirma tout ce que je viens de dire, & que ses Vassaux le pressoient fort de lever le masque, & de se joindre aux Amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George).

Le Synode National du Clergé Presbyterien, étant assemblé alors, approuva tout ce que les Synodes Provinciaux, & les Consistoires avoient fait contre l'Union, & cette assemblée rejetta la proposition du Comte de Glasgow Grand Commissaire de la Reine de congratuler cette Princesse, sur le succès, & la Conclusion de ce Traité.

Etant tombé malade dans ce tems-là,

là, je vis bien qu'il me seroit impossible d'aller chez tous les Pairs, & autres Seigneurs, qui avoient demandés à me voir, je dépêchai donc plusieurs Couriers pour les avertir de ma maladie, & pour les prier de me venir trouver, ou de faire sçavoir leurs sentimens à ceux de leurs Amis qui étoient à portée de me voir.

Ils choisirent ce dernier parti à l'exception de Milord Kilsith qui (étant aussi intime Ami de Milord Stormont, & ayant été accoûtumé de l'aller voir souvent,) répondit qu'il étoit indispensablement obligé de se trouver à Edimbourg le lendemain, & qu'il ne manqueroit pas de se rendre à Scoou en peu de jours.

Milord Stormont en me donnant la Lettre de Milord Kilsith, me dit de me préparer à combattre, que celui-ci n'étoit allé à Edimboug que pour consulter le Duc d'Hamilton, & pour prendre ses instructions, que j'avois besoin d'être ferme & toujours sur mes gardes, que pour peu que je mollisse, je me trouverois la dupe de ces deux Milords, qu'il étoit très-assûré des bonnes intentions de Milord Kilsith, mais
que

que celui-ci étoit trop attaché au Duc d'Hamilton qui ne va pas droit.

Madame de Gordon ayant insisté à demander ma présence à Edimbourg, je lui fis réponse, que, étant malade au lit, il m'étoit impossible de me mettre en chemin, qu'ainsi elle ne pouvoit plus se dispenser non-seulement de me mander le détail, mais aussi de m'envoyer une personne pleinement instruite de tout ce qu'elle avoit à me dire, d'autant plus que le tems pressoit.

Elle se rendit à mes raisons & elle dépêcha un Gentilhomme nommé Strachant, en qui les Chefs des Presbyteriens avoient une entière confiance.

Outre la Lettre de Madame de Gordon qui lui donna une entière Créance, il me donna un Mémoire écrit de la main du Seigneur de Kerstand, le principal Chef des Presbyteriens, & Chef d'une des plus considérables Maisons d'Ecosse, dont voici la Traduction.

ME.

LE
cequ
ces,
qu'el
te N
fois l

Ils
ment
plier
mett
cette
teger
clara
être

C
appe
mille
Sold
Pres
huit

Il
Che
ner

MEMOIRE

Du Seigneur de KERSLAND.

LES Presbyteriens sont résolus de ne jamais admettre l'Union, parcequ'elle fait violence à leurs consciences, & parcequ'ils sont persuadés qu'elle causera des maux infinis à cette Nation, & qu'elle rendra les Ecoissois Esclaves de l'Angleterre.

Ils sont prêts à se déclarer unanimement pour le Roi Jacques, ils supplient seulement Sa Majesté de promettre qu'elle ne consentira jamais à cette Union, & qu'elle assurera & protégera la Religion Protestante; la Déclaration à l'égard de la Religion doit être en termes généraux.

Ceux d'entre les Presbyteriens qu'on appelle Cameroniens, mettront cinq mille hommes sur pied, des meilleurs Soldats du Royaume, & les autres Presbyteriens en assembleront encore huit mille.

Ils supplient le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) de leur donner des Officiers, sur-tout des Officiers
Géné-

Généraux, & de leur envoyer de la poudre ; ils sont déjà armés.

D'abord que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) aura accordé les demandes précédentes, & aura promis de venir ensuite en personne en Ecosse, ils prendront les armes contre le Gouvernement & ils donneront telles autres assurances de leur sincérité, qu'on pourra souhaiter.

Pourvû qu'on leur envoie de la poudre, ils s'obligent à se maintenir dans leurs Païs avec leurs seules forces, contre toutes les forces de l'Angleterre, & cela pendant un an, en attendant l'arrivée de leur Roi (le Chevalier de St. George), & le secours qu'il ameneroit avec lui.

Ils s'en remettent à ce Prince d'em mener avec lui tel nombre de Troupes qu'il jugera à propos, ils croient cependant qu'il n'aura pas besoin d'un grand nombre.

Ils ont des Correspondances dans le Nord d'Irlande (*), & ils sont assurés

(*) Les habitans du Nord d'Irlande sont aussi Presbyteriens.

rés que les Ecoissois qui habitent cette Province se déclareront avec eux.

Ce Mémoire étant trop général, j'en demandai des éclaircissements à Mr. de Strachant: alors il produisit une Instruction plus ample dont voici la substance.

Instruction Particuliere.

QUE les Presbyteriens des Provinces (*) de Clydesdale, de Niddsdale, de Gallovay, d'Aire, de Kircudbright avec ceux des Provinces de Tiviotlandale, de Tweeddale & de Forest, sont résolus de prendre les armes & se déclarer pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & de lever treize mille hommes, & qu'ils sont en état de les faire subsister.

Que pour s'adresser au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ils avoient mis leurs intérêts entre les mains du Seigneur de Kersland,

(*) Ces Provinces sont à l'Ouëst & au Sud de l'Ecosse.

land, du Seigneur de Galton, du Seigneur de Kingsmillide, & de Mr. Aveskine Oncle du Comte de Buchan.

Que les Seigneurs étant informés que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) avoit une entière confiance au Duc d'Hamilton, ils s'étoient adressés à lui, qu'ils lui avoient proposés à la fin de l'année passée de prendre les armes, & dissiper le Parlement, & que le Duc leur avoit deffendû de remuer, disant qu'ils n'avoient obéis qu'à regret, que de peu de tems après le Seigneur Nishy de la Maison d'Hamilton, parent & ami intime de ce Duc, leur avoit insinué que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) étoit abandonné par la France, & qu'il falloit chercher quelques autres moyens pour délivrer leur Patrie de l'Esclavage; il leur proposa d'offrir la Couronne au Duc d'Hamilton, qu'ils avoient rejeté cette proposition, sachant bien que le reste de la nation n'y consentiroit jamais, que depuis ce tems-là ils n'avoient voulu avoir aucune correspondance avec lui, qu'ayant sçu que j'étois dans le Pays, & que j'y

j'y
tra
que
Ge
que
prè
Esp
mie
gés
me
mén
Q
amis
lier
ou
ront
moy
qu'ils
bart
les m
Roi
Geor
peuv
ce ch
Qu
te de
du gu
tres
qu'ils

j'y étois autorisé par le Roi pour traiter avec la Nation, ils avoient crû que j'aurois plus de confiance en un Gentilhomme Catholique qu'en eux, & que d'ailleurs ils étoient éclairés de si près par le Gouvernement, & par les Espions du Duc d'Hamilton, que, pour mieux garder le secret, ils avoient jugés à propos d'envoyer ce Gentilhomme plutôt que de m'aller trouver eux-mêmes.

Qu'ils sont prêts à se joindre aux amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) soit Catholiques ou Episcopaux, qu'ils commenceront, & qu'ils donneront par-là les moyens aux autres de se soulever, & qu'ils mettront le fort château de Dumbarton sur la Rivière de Clyde, entre les mains de celui qui sera nommé par le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & que les plus gros Navires peuvent ancrer sous les murailles de ce château.

Qu'ils ont une connoissance parfaite de tout le Pays, qu'ils se saisiront du gué d'Alberfoin, & de tous les autres gués sur la Rivière de Forth, & qu'ils tiendront par-là les passages li-

bres pour les bien - intentionnés du Nord ; pour les mettre en état de prendre les armes , ils demandent qu'on leur envoie à l'embouchure de la Rivière de Clyde , un bâtiment chargé de poudre , & qu'un riche Marchand, que l'on nommoit Walchinshan aura soin de les retirer , ils disent qu'il leur sera impossible de se mettre en Campagne plutôt faute de poudre.

Que le Duc d'Hamilton leur ayant dit que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ne veut pas qu'ils prennent les armes, ils souhaitent que ce Prince leur envoie un ordre pour cet effet , ou que je les assure par une Lettre adressée à la Duchesse de Gordon , que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) le veut bien , & qu'elle se rendra en Ecosse dans la suite ; que le meilleur endroit pour son débarquement sera à Kircudbrigth dans le Sud de l'Ecosse.

Qu'ils ne demandent que la liberté de Conscience pour eux , ainsi que pour les Catholiques , & qu'ils prient leur Roi (le Chevalier de St. George) de s'en rapporter au premier Parlement,

ment, pour le Rétablissement de la Religion Épiscopale ou Presbyterienne.

Qu'ils suivront les ordres de ce Prince avec la dernière exactitude, qu'ils ne demandent pas de sçavoir ce que ses autres amis feront, mais seulement ce qu'ils doivent faire eux-mêmes.

Que le Seigneur de Kersland s'offre à venir en France avec un autre Chef pour inviter le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) de passer en Ecosse & pour rester en ôtages pour la fidelité de leur parti.

Que comme on avoit confisqué les biens de quelques-uns d'entre eux sous le regne du Roi Charles Second, ils esperent que ceux qui sont entrés en possession de leurs biens depuis la Révolution, & qui se déclareront pour leur Roi en cette occasion seront conservés par lui dans la possession des dits biens.

Qu'ils se sont assurés de la plus grande partie des Troupes réglées en Ecosse, ce qui augmentera leurs forces de plus de deux mille hommes; ils m'ont donné un détail des Officiers dont ils ne sont pas assurés dans chaque Régiment.

Qu'ils croient que lorsque le Duc

d'Hamilton verra un parti formé , il se joindra à eux , parcequ'il est si accablé de dettes , & si haï des Anglois , qu'il n'y a point d'autre sûreté pour lui.

Ayant considéré ces propositions , & craignant la présence du Milord Kilfith , que j'attendois à tous moments , & qui n'auroit pas manqué d'avertir le Duc d'Hamilton de ce qui se passoit , je crus devoir renvoyer Mr. Strachan ; ainsi je lui dis , qu'il pouvoit assurer ces Messieurs que leur zèle , & leur dessein étoit très-agréable au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) , que son intention est qu'ils prennent les armes , que je représenterois leurs bonnes dispositions & leurs demandes , & que je leur manderois ce qu'ils auroient à faire ; que le Seigneur de Kersland feroit bien de se tenir prêt à passer en France en cas de besoin ; je réglai la manière d'écrire à Mr. Strachan , au Seigneur de Kersland , & au Sr. Valchinshards qui doit recevoir la poudre , & je le priai de me faire sçavoir encore de leur nouvelles avant mon départ.

J'écrivis les mêmes choses à Madame

dame de Gordon, pour être communiquées aussi par elle aux Chefs des Presbyteriens.

Ne pouvant plus douter des intentions des Presbyteriens, je n'ai plus songé qu'à rendre le dessein plus général, & d'y engager les plus puissans Seigneurs d'Ecosse.

Le Duc d'Athol étant le principal d'entre eux, j'attendois son retour avec impatience, & lui voyant que son Voyage tiroit en longueur il m'envoya deux de ses Frères, Milord James Muray, sous Milord Dundée, & son troisième Frère, qui ayant épousé l'héritière de la Maison de Nairn, étoit devenu Lord Nairn, & avoit pris le nom & les armes de cette Maison, il n'avoit jamais voulu prêter serment de fidélité au Roi Guillaume, ni à la Reine Anne.

Ils me dirent que le Duc leur Frère faisoit un tour parmi ses Amis, & ses Vassaux, & qu'il les avoit envoyés devant lui pour m'assurer de son zèle, & de ses bonnes intentions.

Puis se trouvant avec Milord Stormont, & le Seigneur d'Auchterhouse

frère de Milord Strathmore , ils proposèrent de faire venir Milord Strathmore & Milord Effinaird , & de travailler avec moi.

Comme je craignois cette proposition , étant bien résolu de n'engager le Roi à rien ; je répondis que j'aurois toute la déférence possible pour eux , & pour les deux autres Milords , mais qu'il falloit qu'ils fussent en plus grand nombre pour autoriser le traité qu'ils vouloient faire.

Ils me répondirent qu'ils agissoient au nom de plusieurs autres comme ils me feroient voir , qu'ainsi je ne pouvois pas refuser d'entrer en affaire avec eux , en attendant l'arrivée du Duc d'Athol , & qu'ils pussent s'assembler en plus grand nombre pour conclure.

Je répondis que l'état de l'Ecosse leur devoit être assez connu , & que je leur avois donné assez de temps pour s'en informer à fond , que je leur avois envoyé des questions , qui marquoient en détail tout ce qui étoit nécessaire de sçavoir , & qu'ils devoient répondre à ces questions , avant que de songer à d'autres choses.

Ils

Ils répliquèrent, que leur réponse étoit toute faite, ils me la montrèrent à peu près telle qu'elle est dans la première partie de leur Mémoire ci-joint, à l'exception du préambule qu'ils ont ajouté depuis, & ils m'assurèrent que c'étoit le sentiment de tous les bien-intentionnés; après en avoir fait la lecture, ils demanderent à voir mon pouvoir; je le montrai volontiers, ayant trouvé dans leurs réponses aux questions de Mr. de Chamillart, de quoi me défendre contre la demande d'un grand Secours.

L'ayant lû, ils me demanderent quel secours ils pouvoient esperer de Sa Majesté Très - Chrétienne?

Je répondis que mon pouvoir m'autorisoit de promettre tout ce que je jugerois à propos: qu'ainsi le secours devoit être réglé sur leurs besoins; puisque je ne jugerois jamais à propos de leur promettre un secours dont ils n'avoient pas besoin, & qu'il ne paroïssoit pas dans leur Mémoire qu'ils eussent besoin de grand' chose.

Ils répliquèrent, qu'ils n'avoient pas voulu achever leurs demandes, avant que de m'avoir parlé de l'article

du Secours, que pour se rendre maîtres de l'Ecosse, ils n'avoient à la vérité besoin que de la personne du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), des Armes, des Munitions, & d'Argent, mais que leur dessein étant de pénétrer en Angleterre, & d'obliger les Anglois ou à se soumettre, ou de traiter avec eux, ils auroient besoin d'un grand Secours pour y réussir.

Je répondis, que je n'étois pas de leur sentiment, que du moment qu'ils seroient les Maîtres de l'Ecosse, ils n'avoient besoin que de leurs propres forces pour pénétrer en Angleterre, qu'il n'y avoit point de Troupes en Ecosse qui pussent les empêcher de s'assembler, que les Anglois n'étoient pas en état de résister à une Armée aussi considérable que celle qu'ils prétendoient lever, que les vivres ne leur manqueroient pas dans ces Pays ouverts, & abondants, & qu'ils seroient en état de se faire payer des Contributions qui suffiroient pour tous leurs besoins & au-delà, à l'exemple de leurs Peres qui dans les dernières Guerres entre l'Ecosse & l'Angleterre, en 1639, tirerent

rèrent huit cent livres Sterlins par jour seulement des trois Provinces du Nord de l'Angleterre, qui sont les plus pauvres de ce Royaume.

Ils convinrent que j'avois raison, mais, dirent-t-ils, les Anglois feront venir leurs Troupes de Flandres, & nous aurons besoin de Troupes réglées pour leur opposer.

Je répondis, conformément à mes instructions, qu'il n'étoit pas encore tems de parler d'une chose si éloignée, qu'il ne s'agissoit présentement que de ce qui leur étoit nécessaire pour commencer la guerre, que si les Anglois retirent leurs Troupes de Flandres, il fera alors facile au Roi de faire passer des Troupes en Angleterre ou en Ecosse, que le nombre de ces Troupes doit être réglé sur le nombre de celles que les Anglois retireront des Pais-Bas, qu'il faut attendre que cela arrive, & qu'alors on conviendra du nombre & de la quantité de celles que le Roi donnera.

Mais, dirent-ils, nous avons besoin de Troupes, pour mettre la Personne du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) en sûreté, & pour

donner le tems à ses amis de se joindre à lui.

Je répondis, que puisque la Nation de leur propre aveu devoit se soulever universellement, le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) seroit en pleine sureté dès qu'il seroit parmi des sujets si fideles, & si zélés pour ses intérêts, & qui s'assembleroient en si peu de tems, que si par les Troupes qu'ils demandoient, pour accompagner sa personne, ils entendoient seulement un certain nombre de Gardes, il n'y auroit pas peut-être de difficultés à les obtenir, mais qu'un Corps de Troupes seroit plus nuisible qu'utile, que les étrangers ne sont pas accoutumés à vivre de si peu que les Ecoissois, qu'ils n'entendront pas leur langage, qu'ils ne seront pas de leur Religion, que cela aura l'air d'une conquête au moins parmi les Anglois, & que cette imagination empêchera leurs amis en Angleterre de se joindre à eux, & les portera peut-être à se ranger de l'autre côté.

J'ajoutai qu'ils n'avoient qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe aujourd'hui en Hongrie, qu'il s'en faut beaucoup
que

que cette Nation soit si guerriere que la Nation Ecossoise: que cependant elle a résisté aux meilleurs Généraux, & aux vieilles Troupes de l'Empereur, que la Hongrie est remplie de places fortes, que les mécontents en ont pris plusieurs avec leurs propres Troupes sans l'assistance des Troupes étrangères, qu'ils feroit beaucoup plus facile aux Ecossois de se rendre Maîtres non-seulement de l'Ecosse, mais aussi de l'Angleterre, puisqu'il n'y a pas une seule Ville fortifiée, non-seulement dans l'Ecosse, mais dans tous les deux Royaumes à l'exception de Portsmouth qui est sur le bord de la Manche, & qui ne vaut pas grand' chose, & qu'il n'y a point de Troupes ni en Angleterre, ni en Irlande pour s'opposer à leurs progrès.

Qu'ils avoient tort de s'épouvanter de Troupes réglées; que les leurs deviendroient des Troupes réglées en quinze jours de tems, que tous leurs hommes sont accoutumés à tirer dès leur enfance, étant tous chasseurs, que depuis vingt six ans ils avoient fait l'exercice, & avoient été accoutumés à tous les mouvements militai-
res,

res, que naturellement ils craignent si peu le feu, qu'on a toujours autant estimé leurs recrues que leurs vieux Soldats, qu'ils étoient accoutumés à obéir, par l'autorité absolue que leurs Seigneurs, & leurs Chefs ont toujours eue sur eux : que l'expérience avoit souvent fait voir qu'ils valoient des Troupes réglées, qu'ils avoient presque toujours battu les meilleures Troupes d'Angleterre, témoin la défaite du Général Machay, dans la dernière guerre, quand dix huit cent Montagnards battirent en raze campagne, six mille de vieilles Troupes Angloises & Hollandoises; & que si Cromwel avoit eue des avantages sur eux, il les devoit à leurs divisions intestines, & non pas au défaut de bravoure dans leurs Troupes, & que ce qui leur donne encore un plus grand avantage sur les Anglois, c'est qu'ils sont robustes, qu'ils vivent de peu, & qu'ils feront périr une Armée Angloise sans combattre à force de la fatiguer.

Ils ne répliquerent rien, mais ils insistèrent toujours sur un Corps de Troupes, disant que le Roi en tireroit des services plus grands que de vingt

fois

fois
d'ab
Ang
l'Ec
que
tat
nir
la j
par
sout
dem
si le
l'An
re
arri
Roi
Geo
que
dro
& le
seins
J
éto
nois
Roi
voie
n'a
que
red

fois leur nombre en d'autres pays, que d'abord que leur armée entreroit en Angleterre, le crédit des billets de l'Echiquier tomberoit tout d'un coup; que les Anglois ne seroient plus en état de soutenir la guerre, ni de fournir des subsides à leurs alliés, que cela jetteroit une si grande confusion parmi les Princes Ligués, qui ne se soutiennent que par l'Angleterre, qu'ils demanderoient la paix à genoux; que si les Ecossois se rendent Maîtres de l'Angleterre, les choses iroient encore mieux, & que le pis qui pourroit arriver seroit qu'ils maintiendront le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) sur le Trône d'Ecosse, & que soutenus par la France, ils tiendront les Anglois toujours en bride, & les empêcheront de troubler les desseins du Roi.

Je répondis, que leurs espérances étoient bien fondées, que je convenois avec eux, que c'est l'interêt du Roi de les secourir, mais qu'ils ne devoient pas s'imaginer que Sa Majesté n'a point d'autre interêt que celui-là; que Sa Majesté est assez puissante, pour reduire ses ennemis à la raison sans eux,

eux, mais qu'ils alloient être Esclaves si le Roi ne les prend pas sous sa protection, qu'il s'agissoit de tout ce qu'ils avoient de plus cher au monde : je les priai de se souvenir qu'ils avoient à faire à un Prince infiniment éclairé, qui ne prend jamais le change, qu'ils auroient mauvaise grace à lui apprendre ses intérêts, que puisqu'ils n'avoient pû me donner de bonnes raisons pour appuyer leurs demandes & qu'ils n'avoient rien à répliquer à mes réponses, comment pourroient-ils espérer que de si foibles raisons feroient impression sur Sa Majesté. Après avoir conféré un peu ensemble, ils me demanderent si je ne voulois pas leur promettre cinq mille hommes.

Je leur répondis que je me tenois toujours aux termes de mon pouvoir, de leur promettre tout ce que je jugerois à propos, que je ne pouvois juger que selon la raison, & que je ne voyois pas qu'ils eussent de bonnes raisons pour demander cinq mille hommes, que leur plus grand argument étoit tiré du besoin, qu'ils avoient besoin de Troupes réglées pour les opposer à celles de l'Angleterre, que j'a-

j'avo
hom
tête
voien
leur
pas
qu'ils
diffic
pend
tres
Ils
Enne
Portu
gne
leur
mand
d'un
barr
que
roit
mes
com
beau
chem
Ville
mart
feron
vent
font

j'avois déjà repondû , que cinq mille hommes ne suffiroient pas pour tenir tête aux ennemis , & que s'ils ne pouvoient pas se fier à la bravoure de leur Nation , je ne leur conseillois pas de poursuivre leurs desseins , & qu'ils ne faisoient pas réflexion à la difficulté de transporter des Troupes pendant que les ennemis étoient Maîtres de la Mer.

Ils répondirent que les Flottes des Ennemis étoient presque toujours en Portugal , & sur les Côtes de l'Espagne , qu'une vingtaine d'Armateurs leur apporteroient tout ce qu'ils demandoient , sans qu'il y auroit besoin d'un seul Vaisseau de Roi , ou de s'embarasser des Vaisseaux de transport , que le trajet est court , qu'on pourroit mettre deux cent cinquante hommes sur chaque Navire , sans les incommoder , & qu'il ne faudroit pas beaucoup de vivres pour si peu de chemin , qu'ils livreront le Fort & la Ville d'Inverness , avec le Port de Cromarty dans le Nord , où les Vaisseaux seront en pleine sûreté , contre les vents & contre les ennemis , qu'ils sont les deux meilleurs ports du monde ,

de, & qu'ils fourniront tout ce qui sera nécessaire pour le retour des Vaisseaux. Je leur fis remarquer, qu'il ne s'agissoit pas de sçavoir, si le Roi pourroit envoyer cinq mille hommes en Ecosse, mais uniquement s'ils en avoient besoin, pour les mettre en état de se délivrer du joug des Anglois, qu'ils n'avoient pas encore prouvé ce besoin, & que pour finir cette dispute, j'allois proposer une difficulté à laquelle ils auroient de la peine à répondre.

Que les Anglois avoient les yeux sur eux, & qu'ils n'ignoroient point le mécontentement général de la Nation, que cinq mille hommes ne sçauroient être embarqués sans bruit, qu'aux premiers préparatifs les Anglois ne manqueroient pas de soupçonner quelque chose, qu'ils se faisoient de tous les principaux Seigneurs d'Ecosse, & que par-là ils ramproient entièrement toutes leurs mesures, & feroient échouer le dessein sans espérance de le pouvoir reprendre, puisque ce n'est pas une entreprise à tenter deux fois.

Je ne sçais si cette réflexion les touchera,

cha,
chois
mettr
rence
dans
rent
me c
le fe
les al
Ap
rent,
pren
re un
le D
leren
nant
vû le
mettr
feillé
band
traité
jesté
& qu
si gra
M
de to
au D
fé; q
du S

cha, ou s'il s'apperçurent que je cherchois des prétextes pour ne rien promettre, mais ils rompirent la conférence tout à coup, & se retirèrent dans une autre chambre; ils envoyèrent le même jour chez Mr. de Grahme ci-devant Procureur Général sous le feu Roi Jacques, pour le prier de les assister de son conseil.

Après l'avoir entretenu, ils me dirent, que de la manière que je m'y prenois il seroit impossible de conclure un traité, qu'ils alloient consulter le Duc d'Athol, & les autres s'en allerent chez le Seigneur Grahme. En prenant congé de moi, ils me dirent que vû les difficultés que je faisois de promettre des Troupes, il leur avoit conseillé de s'en remettre au Roi, d'abandonner le dessein d'en venir à un traité, dans l'espérance que Sa Majesté jugera mieux de leurs besoins, & qu'elle se laissera toucher par une si grande confiance en sa bonté.

Milord Stormont revint le premier de tous; il me dit qu'il avoit conté au Duc d'Athol tout ce qui s'étoit passé; que ce Duc avoit approuvé l'avis du Sr. Grahme, qu'il leur faut quelques

ques Troupes , mais que pour le nombre ils s'en remettroient au Roi , ainsi que pour tout ce qui regarde les autres secours , à l'exception de l'article des armes , dont ils disoient qu'ils ne sçauroient se passer.

Le Duc d'Athol ayant promis à Milord Stormont de se rendre dans deux jours à sa Maison de Hantinghout , à une petite lieuë de Scoou pour être plus à portée , je mandai le Seigneur de Boyñ , & les autres Messieurs étant revenus , ils firent quelque difficulté de quitter leur premier dessein de faire un traité.

Cela donna lieu à des disputes entre Milord Stormont & ceux , dans lesquels je me tenois neutre ; à la fin l'autorité de ce Milord , qui est grande parmi eux , l'emporta.

Alors je pris la parole pour leur dire , que , si je ne m'étois pas mêlé dans leurs disputes , c'étoit qu'il m'étoit indifférent de faire un traité où d'accepter leur Mémoire , mais que présentement qu'ils étoient d'accord de prendre le dernier parti , je ne pouvois m'empêcher de louer leur reflexion , qu'il y avoit déjà du tems que je res-

tois

tois d
Ecosse
gereu
s'ils s
bre ,
jalouf
j'auro
rois t
autres
feroie
ment
dange
avoier
& qu
de ce
la Nat
préhe
de ce
suite
étoien
tromp
pour
assem
témoi
tés d
propo
Là
dire
gent

tois dans le Pays, que mon séjour en Ecosse pourroit avoir des suites dangereuses, si je le faisois trop long, que s'ils s'assembloient en plus grand nombre, ils donneroient peut-être de la jalousie au Gouvernement, que quand j'aurois signé un traité avec eux, j'aurois toujours à recommencer avec les autres dans d'autres Provinces, qui ne seroient pas peut-être de leur sentiment, qu'il naitroit une confusion dangereuse, mais que par le parti qu'ils avoient pris, on gagneroit du tems, & que le Roi jugera plus facilement de ce que Sa Majesté peut attendre de la Nation. Ils répondirent qu'ils n'appréhendoient pas que les sentiments de ceux que je pourrois voir dans la suite fussent différens des leurs, qu'ils étoient trop bien instruits, pour se tromper là-dessus, cependant, que pour gagner du tems, pour éviter les assemblées nombreuses, & pour mieux témoigner leur confiance dans les bontés du Roi, ils avoient approuvés la proposition du Milord Stormont.

Là-dessus, ils me prièrent de leur dire franchement quelle somme d'argent je pourrois leur faire espérer, ajout-

ajoutant qu'il leur étoit impossible de commencer sans avoir un fonds pour les premiers besoins de l'entreprise, ils voulurent que j'achevasse leur Mémoire pour eux. Je les priai de m'en dispenser puisque cela ne me convenoit pas, & pour ce qui regarde l'argent je répondis selon mes instructions, que comme Sa Majesté n'avoit point abandonné les Hongrois, lorsqu'ils ont pris les armes sans aucune Convention précédente avec elle, à plus forte raison elle secourra une Nation toujours amie de sa Couronne.

Ils répondirent que la Hongrie est un Pays riche, mais que l'Ecosse est pauvre, qu'ils avoient autant de bonne volonté que les Hongrois, mais qu'ils n'avoient pas les mêmes moyens, qu'une somme d'argent pour commencer sera absolument nécessaire, que le Roi en jugera de même sur l'exposé de l'état de la Nation, & que puisque je ne voulois pas m'ouvrir davantage sur cet article, ils s'en remettroient à Sa Majesté comme pour les autres secours.

Alors ils me proposerent de leur promettre par écrit, le Rétablissement de

de le
ce, &
dre d
Je
que j
écrit
n'avo
nir là
que le
terror
voudr
& la
qu'ils
indépe
ancien
fera jo
qu'elle
pendu
vienn
ximes
leur P
fera c
généra
Ils f
se, &
comme
Je c
Courie
que ce

de leurs anciens Privilèges en France, & que le Roi les fera comprendre dans le traité de paix future.

Je répondis selon mes instructions, que je ne pouvois rien promettre par écrit à moins de signer un traité; qu'ils n'avoient pas jugés à propos d'en venir là, mais que je pouvois les assurer que les anciens privileges ne sont interrompus, qu'autant que les Ecoffois voudront se soumettre à suivre la loi, & la destinée des Anglois, que lorsqu'ils agiront comme une Couronne indépendante, & qu'ils observeront les anciennes Alliances, Sa Majesté les fera jouir de leurs anciens Privileges, qu'elle regarde seulement comme suspendus, jusqu'à ce que les Ecoffois reviennent à suivre leurs anciennes maximes, & les véritables intérêts de leur Pays; & qu'alors Sa Majesté les fera comprendre dans le traité de paix générale.

Ils se contenterent de cette réponse, & ils témoignerent une grande reconnaissance envers Sa Majesté.

Je donnai avis sur le champ par des Couriers exprès à plusieurs Seigneurs, que ces Messieurs avoient plutôt souhaité

haïté de représenter leurs besoins, que de faire un traité : les autres approuverent leur résolution.

Le Duc d'Athol étant arrivé à sa Maison de Hantinghout, ceux qui étoient à Scoou s'en allerent le trouver, & le lendemain ils me montrèrent la suite de leur Mémoire, dans lequel ils ne demandoient ni un certain nombre de Troupes, ni une certaine somme d'argent, s'en remettant absolument au Roi.

Je n'étois pas encore en état de sortir, ayant été à l'extrémité. Le Duc d'Athol qui est aussi d'une complexion fort délicate, tomba aussi malade, ainsi il attendoit le retour de mes forces, pour que je puisse l'aller voir.

Sur les trois heures après minuit, Milord Kilsith arriva d'Edimbourg, il voulut entrer dans ma chambre, mais Milord Stormont ayant été averti l'en empêcha, étant bien aise, comme il m'a dit depuis, de l'entretenir particulièrement, pour m'instruire de ses dispositions, dont il se défioit, depuis qu'il avoit sçu qu'il étoit allé consulter le Duc d'Hamilton.

Milord

Milord Killfith s'étant allé reposer à la priere de Milord Stormont, celui-ci me vint voir. Il me dit que l'autre lui avoit avoué que le Duc d'Hamilton avoit été surpris de mon long séjour si près du Duc d'Athol, qu'il croyoit ma maladie une feinte, que Milord Killfith étoit venu de sa part pour m'empêcher de rien faire sans lui, il me donna le brouillon de leur Mémoire, il me permit de le lire au Milord, mais il me pria en même tems de lui cacher tout ce qui regardoit le Duc d'Athol, & me dit que ce Duc me conseilloit de ne pas négliger le Duc d'Hamilton, que malgré tous les sujets de plaintes qu'il avoit contre lui, il oublieroit volontiers tout ce qui s'étoit passé, & se joindroit à lui pour la cause commune, dès qu'il le verroit bien engagé sans retour, & non pas plutôt.

Milord Killfith me vint voir de bonne heure. Il me dit que si le Duc d'Hamilton avoit crû que je voulusse rester si longtems en Ecosse, il auroit trouvé les moyens de me voir, qu'il avoit crû que je m'en retournerois, dès que j'aurois reçu sa réponse par

E

Mr.

Mr. Hall, que sa santé se rétablif-
soit tous les jours, & que présente-
ment il ne lui seroit pas si difficile de
me donner un rendez-vous, qu'il se
plaignoit de moi, de ce que je trai-
tois avec les autres à son insçu, &
que ce n'étoit pas agit en ami.
Je répondis, que j'étois à la vérité
fort Ami, & fort Serviteur du Duc
d'Hamilton; mais que l'amitié ne doit
jamais entrer dans les affaires publi-
ques; que je lui avois donné la préfe-
rence, qu'il m'avoit joué, & que je n'é-
tois nullement d'avis de négliger le
service du Roi pour complaire à mon
ami, qu'il se trompoit s'il s'imaginait
que je n'étois venu en Ecosse que pour
lui faire des complimens, que, puis-
que sa santé se rétablissoit, j'espérois
le voir à la fin, mais que je ne ferois
pas un pas, avant que d'être sûr de
mon fait, qu'il n'avoit qu'à me mar-
quer le tems & le lieu du rendez-vous,
& que je ne manquerois pas de m'y
trouver.

Le Duc d'Hamilton dit qu'il ne se
porte pas encore assez bien pour for-
tir d'Edimbourg, dès qu'il sera en é-
tat d'aller à une de ses maisons de

cam-

can
il v
rien
vice
roug
Je
nû e
au D
Roi,
besoi
qu'il
qu'il
mais
pour
désait
voul
être l
lui
Vo
mais
sez, c
roles,
pondis
Il m
d'Atho
rée en
gneurs
échauff

campagne, il vous le fera sçavoir, & il vous prie d'informer le Roi, que rien ne peut tant contribuer à son service que de gagner le Duc de Malbrough & Milord Godolphin.

Je répondis, que je n'étois pas venu en Ecosse pour demander Conseil au Duc d'Hamilton sur les affaires du Roi, que Sa Majesté n'en avoit pas besoin, que ce Duc n'alloit pas droit, qu'il se servoit de tours indignes de lui, qu'il prétendoit avoir envie de traiter, mais qu'il ne prenoit pas des mesures pour cela, que j'étois las de toutes ses défaites mal imaginées, & que, s'il ne vouloit rien faire, je trouverois peut-être le moyen de sauver l'Ecosse sans lui.

Vous le croyez, dit Milord Kilsith, mais vous n'en êtes pas où vous pensez, on vous donnera des bonnes paroles, & puis on ne fera rien. Je répondis que je verrois.

Il me quitta, il alla voir le Duc d'Athol, il passa une partie de la soirée en conférence avec les autres Seigneurs, puis il me vint trouver tout échauffé.

Je ne croyois pas, me dit-il, qu'on vous avoit fait des avances telles que je viens d'apprendre, j'espère, continua-t-il, que vous n'avez pas dessein d'exclure le Duc d'Hamilton.

Je répondis, que je n'avois nullement ce dessein, que, si ce Duc s'excusoit lui-même, je ne sçaurois que faire. Mais, dit-il, comment trouvez-vous les autres disposés? Fort bien, répondis je; ils seront ravis de l'avoir dans leur parti, mais ils sont résolus d'agir sans lui, s'il continuë à se jouer comme il a fait jusques ici: mais, Milord, continuai-je, finissons sur son sujet, s'il vous a chargé de quelque chose de précis, vous ferez bien de me le dire, si vous n'êtes venu que pour découvrir ce qui se passe ici, nous y sommes bien d'accord, ainsi vous ne gagnerez rien.

Il me pria de lui montrer le Mémoire dont les autres lui avoient parlé. Je lui en fis la lecture, puis je demandai son sentiment. Il répondit, qu'il le trouvoit fort bon, à l'exception de l'article, où ils se remettoient absolument au Roi, qu'il seroit d'avis de de-

man-

mander un certain nombre de Trou-
pes , & une certaine somme d'Ar-
gent , & qu'au reste il l'approuvoit.

Cette réponse donna lieu à une lon-
gue dispute , dans laquelle je répétai
les mêmes Arguments dont je m'étois
servi contre les autres , je fis appel-
ler Milord Stormont , & le Seigneur
de Boyn , & Milord Kilsith ; leur ayant
dit , que le Duc d'Hamilton l'avoit
chargé de demander huit mille hom-
mes , & une certaine somme d'argent ,
ils répondirent , qu'ils en consulte-
roient avec leurs amis.

Ces Messieurs s'étant retirés , il me
pria d'envoyer une Copie du Mémoi-
re au Duc d'Hamilton. Je répondis
que le Mémoire n'étant pas à moi , je
n'étois pas en droit d'en disposer à ma
volonté.

Le lendemain il fit la même propo-
sition aux autres. Ils lui refusèrent , a-
joutant , que , pour contenter le Duc
d'Hamilton , & afin qu'il ne fût pas
reçu à dire qu'ils l'avoient négligés , ils
vouloient bien demander huit mille
hommes , & une certaine somme d'ar-
gent , en se soumettant toujours sur
ces deux Articles à ce que le Roi

jugeroit à propos de leur accorder.

Milord Kilsith répondit, qu'il ne pouvoit pas consentir à se remettre si absolument au Roi, & qu'ils devoient insister positivement sur leurs demandes.

Les autres répliquèrent, que le Duc d'Hamilton devoit être satisfait de leur condescendance, & des égards qu'ils avoient pour lui, qu'ils étoient sincères, qu'ils avoient véritablement dessein de délivrer leur patrie de la servitude & de rétablir leur Roi (le Chevalier de St. George), & qu'ils ne vouloient demander positivement que les choses absolument nécessaires, qu'ainsi ils n'avoient qu'à choisir, de promettre que le Duc d'Hamilton, & lui signeroient le Mémoire avec l'addition qu'ils venoient d'y faire contre leur sentiment, ou de le refuser.

Milord Kilsith se jeta dans de grands raisonnemens. Il leur reprocha qu'ils ne ménageoient pas assez leurs intérêts, ajoutant que l'Union des deux Royaumes de la Grande-Bretagne, porteroit un si grand préjudice à la France, & que le soulèvement de l'Ecosse pour l'empêcher, lui seroit si avanta-

vanta-

vantageux que le Roi ne peut jamais assez donner, pour empêcher l'un, & pour faire réussir l'autre.

J'apprehendai les conséquences de ce discours, ainsi je l'interrompis un peu brusquement en cet endroit, pour lui dire qu'il se trompoit: puis m'adressant aux autres, Messieurs, dis-je, ne vous attendez pas que le Roi vous donne, ni le Corps de Troupes, ni les sommes d'Argent que Milord Killith demande, & si vous voulez m'en croire, vous n'en parlerez pas dans votre Mémoire. Ils répondirent, que cependant le Duc d'Hamilton croyoit que le Roi ne les refuseroit point, & que par la suite de chaque Article ils s'obligeoient d'accepter ce que le Roi jugeroit à propos de leur donner: ils me prioient d'informer Sa Majesté de leurs intentions là-dessus, & que, pour me donner plus de créance, ils alloient ajouter un Article au Mémoire, dans lequel ils se rapporteroient à moi, pour plusieurs choses qu'ils avoient à me dire, & qui rendroient le Mémoire trop long.

Milord Killith outré de colere & de chagrin, se leva, & sortit. Peu de

tems après il demanda à me parler seul : il fit tous ses efforts pour me persuader que les sentimens du Duc d'Hamilton devoient être préférés à tous les autres. Je répondis, qu'il ne s'agissoit pas des sentimens du Duc d'Hamilton, ni de ceux des autres, mais de leurs raisons, que j'avois répondu à toutes les raisons, sans qu'on y eût fait de réplique & qu'il ne restoit qu'à sçavoir ses résolutions.

Il répondit, qu'il ne pouvoit pas se séparer du Duc d'Hamilton. Quoi, Milord, lui dis-je, Si le Duc d'Hamilton ne veut pas servir son Roi, ni sa patrie, seriez-vous d'avis de suivre son exemple ? Il soupira, & jetta quelques larmes, puis il me dit, j'ai fait le devoir d'un bon ami, j'aurois tort de pousser mon amitié plus loin, j'ai donné ma parole au Duc d'Hamilton de ne rien signer sans lui & avant de le voir, je m'en retournerai à Edimbourg, je dégagerai ma parole puisque je me rendrai chez le Comte d'Erroll, je vous y attendrai, j'y signerai le Mémoire. Il dit les mêmes choses à Milord Stormont & au Seigneur de Boyn, & puis il partit pour Edimbourg. L'in-

L'indisposition du Duc d'Athol augmentant, il fut visité par un grand nombre de personnes de la première qualité, entre autres par Milord Yester son Beaufrere fils du Marquis de Turedale, homme d'esprit & fort zélé pour l'Union, qui devant rester quelque tems chez ce Duc, celui-ci m'envoya son second frere pour se plaindre de ce contre-tems, & pour me dire qu'il n'y avoit point de sûreté pour moi d'aller chez lui, qu'ainsi il prieroit Milord Stormont de répondre pour lui. Ce Milord l'étant allé trouver, il lui montra leur Mémoire achevé, le Duc d'Athol le pria de signer pour lui, il y ajouta la dernière clause, puis il me manda qu'il avoit eû dessein d'envoyer le Seigneur de Boyn en France en son nom, & en celui de plusieurs autres des principaux du Royaume, il me pria de lui mander si j'approuvois son voyage, & si je voulois l'emmener avec moi.

Je répondis que n'ayant pas eû ordre de mener quelqu'un en France, je ne pouvois pas m'en charger, & que pour ce qui regardoit le voyage du Seigneur Boyn, je ne me sentoispas

capable de lui donner conseil là-dessus. Il me fit réponse, qu'il jugeoit le voyage du dit Seigneur nécessaire, quand ce ne seroit que pour leur rapporter les volontés du Roi sur leur Mémoire, & qu'il le feroit passer en France sur un Vaisseau neutre.

Le Mémoire étant mis au net, Milord Stormont le signa le premier, le Seigneur de Boyn le signa après.

Je leur dis, que je ne pouvois pas refuser de me charger de leurs demandes, quand même je les jugerois trop fortes, mais que mon sentiment est qu'ils auroient mieux fait de ne pas demander une si grande quantité d'armes tout à la fois.

Ils répondirent, qu'ils avoient été de mon sentiment, mais que le Duc d'Athol, & les autres avoient représenté que le Roi trouveroit de la difficulté à les soutenir par des fréquents secours, & qu'ainsi ils vouloient le mettre en état de n'avoir pas besoin des nouvelles assistances, si ce n'est des subsides, qu'on feroit aisément passer de tems en tems, que les armes les mettroient en état d'attendre celles qu'on feroit ensuite dans le Pays, qu'ain-

qu'ainsi leur demande tendoit uniquement à n'être plus à charge à Sa Majesté, que cependant ils se contenteroient d'en recevoir vingt mille la première fois, & le reste bien-tôt après.

Milord Stormont passe quarante ans, il est de la maison de Murray, riche & puissant sur les frontières de l'Angleterre, & au milieu de l'Ecosse, il est fort déterminé, & d'une grande probité, il a une présence d'Esprit peu commune, il a signé pour dix Pairs, & pour un grand nombre de Seigneurs dans le Sud de l'Ecosse, il m'a donné une liste de leurs noms, & il m'a montré de leurs Lettres, les Pairs sont le Duc d'Arbuthnot, les Comtes de Niddesdale, d'Etraquair, de Gallovay & de Home, les Lords Kenmure, Nairn, St. Clair, Semple & Olyphaut.

Dans toutes les signatures, en Ecosse les Pairs signent le nom de leur Pairie, les autres Seigneurs, qui tiennent un rang entre les Pairs & la petite Noblesse, signent le nom de leur Maison avec le nom de baptême, ainsi le Seigneur de Boyn signe James Ogilvie.

Ayant pris congé de Milord Stormont qui me donna une Lettre pour le Roi, & une autre pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), j'allai chez le Marquis de Drumond. Il avoit fait un Mémoire avec ses Amis, dont ils m'ont donné Copie; mais ayant lû celui dont j'étois chargé, ils me prièrent de supprimer le leur, & Milord Drumond, & le Seigneur de Logie (*) son parent, signèrent celui-ci au nom des autres, c'est-à-dire de tous les Chefs des Montagnards, du Ouëst d'Ecosse.

Milord Kinnaird signa le Mémoire le même jour, il refusa de voir les noms de ceux qui avoient signé avant lui, disant que ce qu'il faisoit, étoit par principe de devoir, ce qu'il croyoit que chaque honnête homme devoit faire, & non pas l'autorité, ni l'exemple de ceux qui l'avoient précédés.

Le Seigneur d'Albercanie, Chef de la maison de Murray (†), le signa

(*) Le Seigneur de Logie signe Tho... Drumond.

(†) Mr. d'Albercanie signe Murray.

pour lui & pour les Seigneurs de Tintre & de Neurton.

Etant obligé de me réposer un peu à Drumond, parceque j'étois encore très-foible, je priai Milord Jean Drumond, d'aller voir Milord Brodalbin, & de l'informer de ce qui se faisoit pour le service du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), & pour le bien de l'Ecosse.

Milord Brodalbin a près de quatre-vingt ans, il est un des Chefs de la maison de Cambell, il est très-puissant dans le Nord, & le Nord-Ouëst de l'Ecosse, il est ennemi déclaré du Duc d'Argyle qui est de la même Maison, & entièrement vendu aux Anglois, il passe pour être la meilleure tête de l'Ecosse.

Le lendemain de son arrivée chez le Comte de Brodalbin, Milord Jean Drumond m'écrivit en ces termes, „ je suis très-content de ma négociation, car quoique Milord Brodalbin n'ait pas voulu signer aucun papier, je l'ai trouvé aussi franc dans l'intérêt qu'on peut le souhaiter, „ puisqu'il promet de faire tout ce „ qu'on peut attendre d'une homme

„ de son crédit, qui est très-zélé pour
 „ le service de Sa Majesté (le Che-
 „ valier de St. George), ce qu'il fe-
 „ ra paroître d'abord qu'il aura ap-
 „ pris des nouvelles de son débarque-
 „ quement, & en attendant il doit
 „ voir encore le Marquis de Dru-
 „ mond, pour concerter avec lui des
 „ mesures pour assurer le succès de
 „ l'entreprise.

En partant de chez lui, j'allai chez
 le Comte de Strathmore qui signa pour
 lui & pour les Comtes de Wigton,
 & de Ginsitgoro qui l'en avoient prié,
 il se donna aussi l'honneur d'écrire au
 Roi.

Le Seigneur d'Auchterhouse son
 Frère (*), signa pour lui & pour le
 Seigneur de Carnvath dont j'ai déjà
 parlé.

Je passai de-là chez le Comte de
 Panmure Beaufrère du Duc d' Hamil-
 ton, qui signa le Mémoire & me
 donna une Lettre pour Sa Majesté &
 une autre pour le Roi d'Angleterre (le
 Chevalier de St. George). J'appris
 chez lui la première nouvelle de la

(*) Il signe Pat. Lyon.

vict
 trê
 J
 gne
 lui
 me
 tout
 affu
 D
 don
 loit
 qu'o
 d'An
 ge)
 d'ex
 guer
 que
 dix
 de l'
 man
 des
 se;
 Pays
 roit
 & q
 plus

(*)

victoire d'Almanza, qui causa une extrême joye par toute l'Ecosse.

Je restai quelques-jours chez le Seigneur de Bourry (*), qui signa pour lui & pour toute la Province d'Angus, me donnant une liste de la Noblesse de toute cette Province dont il se disoit assuré.

De-là je passai chez le Duc de Gordon dans le fond du Nord. Il ne vouloit pas signer le Mémoire, parcequ'on y demandoit la personne du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), & qu'il ne sçauroit gagner sur lui d'exposer ce Prince aux hazards de la guerre, quoiqu'il avouat en même-tems que sa présence en Ecosse lui vaudra dix mille hommes. Il n'étoit pas aussi de l'avis des autres, dans leurs demandes, que Sa Majesté fasse passer des Troupes en Angleterre ou en Ecosse; si les Anglois retirent les leurs du Pays-Bas, le Duc croyoit qu'il n'auroit pas besoin de ce nouveau secours, & que les Troupes du Roi seroient plus utilement employées à pousser ses
en-

(*) Il signe Tho., Fotheringham.

ennemis en deçà. Au reste il témoigne dans sa Lettre à Sa Majesté qu'il approuve le Mémoire, & il me dit qu'il le trouvoit conforme aux sentimens de tous ses amis avec lesquels il avoit pris de bonnes mesures.

Etant allé chez le Vicaire Apostolique, je tombai malade une seconde fois.

Le Seigneur de Coxtorn (*) m'y vint voir. C'est un homme de quarante cinq ans, qui a servi, qui est riche & puissant entre les Rivières de Spey & de Ness, dans le Nord d'Ecosse. Je l'avois averti de mon arrivée avant que de partir de chez le Comte d'Erroll, & Mr. Murray l'avoit vû depuis mon départ, il avoit parcourû toute sa Province & avoit conféré avec la maison de Stuart, & trouvant le Mémoire conforme aux sentimens de ceux qu'il avoit consulté, il le signa pour lui, pour les Comtes de Murray, & pour le Seigneur de Grant.

M'étant un peu rétabli chez le Vicaire

(*) Il signe Alexis Iness.

caire Apostolique, je réournai au château du Comte d'Erroll. Il avoit consulté les principaux de ses Amis, il n'étoit pas content, (comme il l'a témoigné dans un petit Mémoire qu'il a donné signé de sa main,) de ce qu'on n'avoit pas fait un traité, parceque, dit-il, nous voilà engagés, & le Roi ne nous assure de rien; mais après avoir scû les raisons des autres, il les approuva. Il rend compte de ses raisons au Roi; puis il signa le Mémoire pour lui, pour les Comtes de Caethness, d'Eglinton, d'Aberdein, & de Buchan, pour Milord Saltoun, & pour les Provinces d'Aberden & de Mernes.

Le Grand Maréchal est malade à Edimbourg. Il pria le Seigneur Keith son parent de signer pour lui & il m'écrivit, qu'il n'étoit pas en état de se mettre en chemin, qu'il me prioit d'assurer le Roi, qu'il sera des premiers à se joindre au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) à son arrivée, il a aussi promis vingt-huit pièces de Campagne, & deux pièces de Batterie qui sont dans son châ.

château de Dunolgo, à l'Est de l'Ecosse.

Il y avoit du tems que je n'avois pas entendû parler de Milord Kilsith, ni du Duc d'Hamilton. A la fin un Courier vint nuit & jour d'Edimbourg, porter une Lettre de Mr. Hall, à Madame d'Errol en ces termes.

„ Je vous supplie, Madame, de
„ dire à Mr. Hoocke, que je dois
„ me mettre en chemin Lundi prochain, pour renouer la négociation
„ avec lui, j'espere qu'il ne partira
„ point avant mon arrivée, & qu'il
„ ne finira rien avec les autres, car
„ je suis très-assuré qu'il sera content
„ des propositions dont je suis
„ chargé.

Je communiquai cette Lettre au Grand Connétable, qui me dit, que le Duc d'Hamilton avoit peur, que le dessein réussît sans lui, & qu'il n'y avoit que cette crainte qui pût le porter à faire une pareille démarche.

Mr. Hall arriva deux jours après. Il me donna une Lettre de créance écrite de la main du Duc d'Hamilton, il me donna aussi une Lettre de

ce

ce I
pour
lier
chiff
m'en
Da
re (
trouv
leme
dit,
voua
aveu
aussi
mille
le po
valier
que
ment
Parle
conve
nés,
de ren
valier
cosse,
Trou
tre de
pas la
cosse,
la Fra

ce Dnc pour le Roi, & une autre pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), toutes deux en chiffres, les Lettres sont ci-jointes, il m'en montra des Copies.

Dans celle pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) je trouvai que Mr. Hall n'avoit pas fidellement rapporté ce que je lui avois dit, je lui en fis mes plaintes, il avoua son erreur, & il me donna cet aveu par écrit, dans lequel il avouë aussi qu'il ne m'avoit demandé que dix mille hommes; mais il ajoute dans celle pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), qu'il ne donne que son sentiment particulier seulement, puisque depuis la séparation du Parlement, il n'avoit gueres eû de conversation avec les bien-intentionnés, il ajoute qu'il n'est pas en peine de rendre le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) Maître de l'Ecosse, qu'il ne demande ce nombre de Troupes que pour le rendre aussi Maître de l'Angleterre, & que ce n'est pas la peine d'être seulement Roi d'Ecosse, il s'étend sur les avantages que la France tirera de cette expédition, &

& sur la victoire d'Almanza, qui selon lui mettra le Roi plus en état d'envoyer un grand Secours en Ecoffe, & il se plaint de ce que mon voyage en Ecoffe n'étoit pas plus secret.

Je fis souvenir Mr. Hall que le Duc d'Hamilton n'avoit proposé par lui que dix mille hommes, & huit mille par Milord Kilsith, & qu'il avoit été refusé, & là-dessus je témoignai ma surprise de ce qu'après ce refus, il vouloit augmenter ses demandes, sur-tout dans un tems, quand les Anglois auroient retirés leurs Troupes de la frontière d'Ecoffe, & qu'ils alloient en dégarnir l'Angleterre & l'Irlande pour les envoyer toutes en Espagne, en sorte que les Ecoffois avoient moins de besoin de Troupes étrangères que jamais.

Je fis aussi remarquer à Mr. Hall, que ce Duc dans sa Lettre au Roi, dit que personne ne souffrira plus par l'Union que lui, que cependant lui Monsieur Hall sçavoit bien qu'il n'y perd rien, qu'au contraire l'Union fait sa sûreté, parcequ'elle le fait jouir des Privileges des Pairs d'Angleterre, dont les personnes ne sçauroient être
arré-

arrêté
coffe
vant
ra d'u
milton
Mr
re qu
Roi,
assez
ton s
succè
volon
tôt q
le oc
Je
tout
que
faire
Roi
s'éto
der
prise
qu'un
Sa M
il n'a
rend
man
toit
que

arrêtés pour dettes, que les Pairs d'Ecosse n'avoient pas ce Privilège avant l'Union, & qu'ainfi l'Union fera d'un grand secours au Duc d'Hamilton qui est si accablé de dettes.

Mr. Hall m'interrompit pour me dire que j'étois trop bon Serviteur du Roi, mais que je ne ménageois pas assez mes Amis, que le Duc d'Hamilton sçavoit bien que depuis le glorieux succès en Espagne, le Roi donneroit volontiers vingt mille hommes, plutôt que de laisser échapper une si belle occasion de perdre l'Angleterre.

Je répondis, qu'on pouvoit faire tout autre jugement de son procédé, que sçachant d'abord que l'état des affaires générales ne permettoit pas au Roi de donner dix mille hommes, il s'étoit imaginé qu'il suffisoit de demander ce nombre pour rompre l'entreprise, & que, craignant présentement qu'une victoire si complete mettroit Sa Majesté plus en état de les donner, il n'avoit grossi ses demandes que pour rendre l'affaire plus difficile, que la manière d'agir des autres Seigneurs étoit bien plus noble, & plus sincère que celle de ce Duc. Je lui fis la Lecture

ture de quelques Lettres que je venois de recevoir le jour même, dans lesquelles on me mandoit, que depuis les nouvelles de la victoire en Espagne, le peuple étoit prêt à courir aux armes, qu'on avoit de la peine à les rétenir, & que quand le Roi ne voudroit pas leur donner tout ce qu'ils avoient demandés qu'ils se contenteroient d'un moindre Secours.

Mr. Hall demanda à voir ce Mémoire dont Milord Kilfith avoit parlé. Je le priai de m'en excuser. A la fin il me dit: je vois bien que vous êtes mécontent du Duc d'Hamilton, cependant vous le trouverez des premiers à se joindre au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) quelque peu accompagné qu'il puisse être.

Alors je demandai à Mr. Hall, s'il n'avoit rien de plus à me dire après s'être vanté dans sa Lettre à Madame d'Erroll, que je serois content des propositions dont il étoit chargé.

Il me donna pour réponse un papier écrit de sa main, & dicté par le Duc.

Il y représente l'état présent des factions en Angleterre, que l'animosité

sité es
rough
tion d
difficil
il prop
Hollan

Il c
deux
casse,
monte

Si l
lier de
il me
ne pe
seul.

Il a
l'Echi
dès le
re (le
arrivé
me pr
point
tages
ment
ges.

Il d
lui, e
ver en
cution

sité est grande entre Milord Malbrough & Milord Godolfin, & la faction des Whigs, & qu'il ne fera pas difficile de gagner ces deux Seigneurs; il propose aussi un moyen d'irriter les Hollandois contre les Anglois.

Il dit qu'il seroit bon d'envoyer deux mille Dragons à pied en Ecosse, & qu'il aura soin de les faire monter.

Si le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) passe en Ecosse, il me prie d'y passer aussi, puisqu'il ne peut avoir confiance qu'en moi seul.

Il assure que le crédit des billets de l'Echiquier tombera en Angleterre, dès le moment que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) sera arrivé en Ecosse avec des Troupes; il me prie de lui mander si je n'avois point ordre de lui offrir quelques avantages pour lui, en argent, ou autrement, & quels étoient ces avantages.

Il demande ce que le Roi fera pour lui, en cas qu'il soit obligé de se sauver en France, pour éviter les persécutions des Anglois, il ajoute que Milord

lord Portland avoit demandé à Riswick, la restitution du Duché de Châtelerault à la maison d'Hamilton, & là-dessus il me prie de lui faire sçavoir mon sentiment, s'il doit faire demander ce Duché par les Ambassadeurs d'Angleterre au premier traité de paix.

Ils m'ont donné un Mémoire de ceux qui seront les plus propres à commander dans chaque Province.

Ils ont proposé trois endroits pour le débarquement, premièrement la Rivière d'Edimbourg auprès de cette capitale: ils croient cet endroit le meilleur de tous, parceque les Vaisseaux y sont en sûreté, que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) se rendra d'abord maître de la capitale, de toutes les Cours supérieures, des sources de l'argent & du Commerce, & qu'il dissipera le Gouvernement, que tous les habitans de cette Ville sont pour lui, que cela donnera de la réputation à l'entreprise, & jettera la terreur parmi ses ennemis, que ce Pays est riche & abondant en vivres, que la grande force de leur Cavalerie est de ce côté-là, que le peu qu'il y a de mal-intentionnés se trouveront

ver
les
St.
des
les p
trere
au - l
Chev
bord
de s
ils au
passe
ils se
terre
Fran
Angl
coupe
Provi
chera
tout l
deux
Edim
Deu
bright
au Suc
meille
débarq
des Pr
ge des

veront enveloppés entre le Secours & les Amis de leur Roi (le Chevalier de St. George) qui viendront en foule des Provinces du Nord, ayant tous les passages libres, en sorte qu'ils entreront de bonne heure en Angleterre, au lieu que si le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) débarque au bord du Tay il sera facile aux Anglois de se saisir des passages, & qu'alors ils auront deux grands bras de Mer à passer pour venir à Edimbourg, où ils seront obligés de faire un tour par terre de plus de cinquante lieues de France, que cela donnera le tems aux Anglois de ruiner tout le pays, & de couper toute communication avec les Provinces du Sud, ce qui les empêchera de pénétrer en Angleterre de tout l'hyver, & qu'il ne faudra que deux jours pour aller de Dunkerque à Edimbourg.

Deuxièmement la Ville de Kircudbright dans la Province de Gallovey au Sud de l'Ecoffe, est selon eux, le meilleur endroit après Edimbourg pour débarquer, parcequ'il est au milieu des Presbyteriens, & dans le voisinage des Provinces qui fourniront le

F

plus

plus de Cavalerie, qui est à la portée de leurs amis dans le Nord de l'Angleterre, & qu'elle n'est pas éloignée de l'Irlande, d'où ils prétendent tirer des Chevaux, & d'autres Secours, & que le trajet de Brest à Kircudbright est court & facile.

Les Presbyteriens préfèrent cet endroit ci au premier; mais les autres, qui ne souhaitent pas que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) se mette à bord entre les mains des Presbyteriens, sont d'un autre avis.

Le troisième lieu qu'ils ont proposés pour le débarquement est la Ville de Montrose, sur l'Est de l'Ecosse, dans la Province d'Angus. Cette Ville est capable d'être fortifiée, étant forte par sa situation, dans un très-bon pays, elle est sur une éminence dans une grande plaine, ayant la Mer à l'Est, la Rivière de South est au Sud, un grand Bassin d'eau d'une lieue & demie de large à l'Ouest, & la tête du côté du Nord n'est large que d'environ trois cent toises, le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) fera là au milieu de ses meilleurs Amis, toutes les Provinces derrière lui sont
ses

ses amis assurés; mais il sera exposé aux inconvéniens dont j'ai parlé dans l'Article d'Edimbourg, & d'ailleurs il n'y aura nulle sûreté pour les Vaisseaux tout le long de cette Côte, & il n'y a que trois à quatre pieds d'eau devant la Ville.

Les bien-intentionnés supplient Sa Majesté de choisir celui de ces trois endroits qu'elle jugera le plus commode.

Ils proposent le mois d'Août, ou de Septembre, comme le tems le plus propre pour leur envoyer du Secours, ils disent que dans ce tems-là la Campagne sera avancée, & l'on pourra détacher un petit Corps de Troupes sans danger, d'autant plus que les flottes des ennemis seront alors en Espagne, ou en Portugal; qu'ainsi il n'y a rien à craindre pour le passage du secours, sur-tout si on le fait embarquer à Dunkerque; que les mers ne sont gueres fréquentées par les Navires de guerre des ennemis, que des Armateurs de vingt à quarante Canons suffiront, qu'en embarquant les Troupes sur ces Frégattes, chaque Navire sera en état d'agir pour sa défense, soit

de concert avec les autres, soit séparément, que les Frégattes peuvent être assemblées sans peine, qu'elles iront plus vite que des Vaisseaux de de transport, qu'elles peuvent se rendre à Edimbourg dans deux jours, n'étant pas embarrassées de Flottes & autres mauvais voiliers, qu'on débarquera mille hommes à la fois à Leith qui est le port d'Edimbourg, que cette manière de transporter des Troupes étant nouvelle, sera moins soupçonnée & que cela assurera le succès, & qu'il seroit bon de distribuer les armes & les munitions également dans chaque Frégatte, & qu'ainsi on sera toujours sûr d'en mener la plus grande partie à bon port.

Ils n'ont parlé dans leur Mémoire qu'en termes généraux des lieux où ils prétendent faire leurs Magasins. Ils s'en rapportent à moi pour le détail, & ils m'ont donné une liste de ces endroits.

Sçavoir,

A Inverness & à Elgin, dans la Province de Murray.

La

d'Ecosse & d'Irlande. 1707. 125

La Province de Murray est située près de la Mer, elle est la plus fertile contrée de l'Ecosse Septentrionale.

Inverness où Invernes est située à l'embouchure du Ness. C'est une Forteresse dans laquelle les Rois d'Ecosse ont souvent faits leur Résidence dans le Château; mais aujourd'hui il tombe en ruine. Cette Ville a le titre de Vicomté. Elle est à trente quatre lieues d'Edimbourg.

Elgin est la capitale de la Province de Murray, elle est arrosée par la petite Rivière de Loss ou Lossie, elle est à quatre-vingt quinze lieues d'Edimbourg.

A *Bamse*. Cette Ville donne le nom à une Province qui est peu considérable, elle est située à l'embouchure de la Doverne.

A *Aberdeen* dans la Province de Marr.

La Ville d'Aberdeen est bâtie sur trois rochers, elle est située à l'embouchure de la Dée, le port en est très-bon.

A *Montrose*, à *Dundee*, & à *Forfar* dans celle d'Angus.

Montrose est une petite Ville dont

le port est très-bon & fort commode.

La Ville de Dundée (*) est une Forteresse assez considérable avec un très-bon port.

Forfar; cette Ville ne doit pas être préférée aux deux autres.

A *Berth* dans la Province du même nom.

Cette Ville est une des meilleures de l'Ecosse Septentrionale (†), munie de bonnes Fortifications, la marée porte les Vaisseaux jusques près de la Ville.

A *Bruntisland*, ou à *Kinghorn* dans celle de Fife.

Kinghorn est située sur le Forth à trois lieues d'Edimbourg.

A *Edimbourg*, à *Leith*, à *Linkithgow*, & à *Dumbar* dans les Provinces des Louthians.

Edimbourg (‡) est la capitale de l'Ecosse.

(*) Le Prétendant s'y embarqua en 1715.

(†) En 1745. le jeune Prétendant s'en empara pour quelque-tems.

(‡) En 1745. le Fils aîné du Prétendant à la tête des Rébelles s'est rendu maître d'Edimbourg, mais il ne pût emporter le Château & fut obligé d'abandonner la Ville & de se retirer.

d'Ecosse & d'Irlande. 1707. 127

l'Ecosse, son château a passé pour être imprénable, il est situé sur la Croupe d'un rocher inaccessible, elle n'est qu'à une demie lieue de la Mer.

Leith est proprement le port d'Edimbourg.

Linlithgow a un Château & n'est qu'à quatre lieues d'Edimbourg.

Dumbar est situé auprès de la Mer.

A *Sterling* dans la Province de ce nom.

Sterling a un bon Château au haut d'un rocher sur la pente duquel est située la Ville, le Forth coule au bas du rocher.

A *Glasgow* (*) dans celle de Clidesdale.

Le port de Glasgow est un des meilleurs de l'Ecosse.

A *Ayr* ou *Air* dans la Province du même nom située à l'embouchure de la Rivière du même nom à vingt lieues d'Edimbourg.

A *Kirkiebright* dans celle de Gallo-way

(*) Le jeune Prétendant s'empara de Glasgow en 1745. mais en 1746. il fut obligé de se retirer.

way située à l'embouchure de la Dée.

A *Dumfries* dans celle de Niddesdale.

A *Duns* dans celle de Merche: elle est située à peu près dans le milieu de cette Province.

A *Fedbourg* dans la Province de Tiviotdale. Cette Ville est située sur le fleuve Tive ou Tife.

Ils m'ont aussi dit qu'ils ne feront point de Magasins dans le Nord, mais qu'ils tiendront continuellement de-là de quoi tenir toujours les Magasins remplis.

Ils ont prié le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) pour calmer les esprits des peuples sur l'article de la Religion, de ne rien promettre de particulier, mais de s'engager à s'en rapporter à son premier Parlement; ils m'ont donné plusieurs Mémoires sur cet article qui sont trop longs pour trouver place ici.

Ils souhaitent que ce Prince donne une Amnistie générale sans aucune exception, & qu'il promette de mettre en liberté tous les Vassaux de ceux qui s'opposeront à lui, pour que
ces

ces
son
de e
gneu
nion
faux
de l
liber
& p
(le
par-l
se,
grès.
voir
faire
créé
n'ont
elle a
elle,
ancie
Villes
Ils
que l
Écos
qu'ils
leurs
peup
manj

ces Vassaux prennent les armes pour son service. La raison de cette demande est, qu'il n'y a que quatre Seigneurs puissans qui ont favorisé l'Union, qu'ils sont haïs de leurs Vassaux, & que ceux-ci étant délivrés de la crainte par cette promesse de liberté, abandonneront leurs Seigneurs, & prendront les armes pour leur Roi (le Chevalier de St. George) & que par-là il n'y aura personne en Ecosse, en état de s'opposer à son progrès. A cette occasion ils m'ont fait voir, par la liste des Pairs, que pour faire réussir l'Union, la Reine avoit créé un grand nombre de Pairs qui n'ont rien en Ecosse, & que par-là elle a eû la pluralité des voix pour elle, malgré toute l'opposition des anciens Pairs, des Provinces & des Villes.

Ils m'ont chargés de représenter que les François sont autant aimés en Ecosse, qu'ils sont haïs en Angleterre, qu'ils conservent un cher souvenir de leurs anciennes Alliances, que les peuples conservent encore plusieurs manières françoises dans leur langue

qui ne sont pas en usage en Angleterre, qu'ainsi la France leur est toujours chere, & qu'ils se promettent de délivrer leur Patrie, & de rétablir leur Roi (le Chevalier de St. George) sous la protection de Sa Majesté.





MEMOIRE

Des Seigneurs Ecossois

adressé au Roi.

AYANT plu à Sa Majesté
A Très-Chrétienne d'offrir sa
Protection au Royaume d'E-
cosse pour rétablir le legiti-
me Roi (le Chevalier de St. George),
& pour assurer à cette Nation sa Li-
berté, ses Privileges, & son Indépen-
dance, & Sa Majesté ayant envoyé
l'honorable Colonel Hoocke, (qui ou-
tre ses services passés, vient de don-
ner de nouvelles preuves signalées,
de sa capacité, de son zèle, & de sa
fide-

fidélité pour le service du Roi Très-Chrétien, & de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George),) pour conférer avec les Pairs & la Noblesse de cette Nation, touchant les mesures les plus propres pour parvenir à une fin si juste & si glorieuse;

Nous, les Pairs & autres Seigneurs soussignés, ayant vû le plein-pouvoir donné par Sa Majesté Très-Chrétienne au dit Colonel, nous en notre nom, & au nom de la plus grande partie de cette Nation, dont les dispositions nous sont bien connues, avons accepté la protection & l'assistance de Sa Majesté Très-Chrétienne avec les plus parfaits sentimens de reconnoissance, & nous prenons la liberté de représenter très-humblement à sa dite Majesté ce qui suit, touchant l'état présent de cette Nation, & les choses dont nous avons besoin.

La plus grande partie de l'Ecosse a toujours été bien disposée pour le service de son Roi légitime (le Chevalier de St. George) depuis la révolution, comme Sa Majesté Très-Chrétienne a

sou-

souvent été informée par quelques-uns d'entre nous : Mais cette bonne disposition est devenue universelle aujourd'hui, les Provinces du Ouëst qui ont été les plus mal-intentionnées, sont présentement très-zélées pour le service de leur Roi légitime (le Chevalier de St. George). Nous avons prié le Colonel Hoocke d'informer Sa Majesté Très-Chrétienne des motifs de cet heureux changement.

Pour profiter d'une disposition si favorable, & d'une conjoncture si heureuse ; la présence du Roi notre Souverain (le Chevalier de St. George) sera absolument nécessaire. Le Peuple ayant de la répugnance à prendre les armes, sans être assuré de l'avoir à leur tête ; nous avons prié le Colonel Hoocke de représenter à Sa Majesté les raisons de cette demande.

Toute la Nation se soulèvera universellement à l'arrivée de son Roi (le Chevalier de St. George) ; on abolira absolument le Gouvernement présent, & l'on se rendra maître de l'Ecosse sans opposition.

Nous tirerons de ce grand nombre

de gens, vingt cinq mille hommes de pied, & cinq mille Cavaliers & Dragons, & avec cette armée nous marcherons droit en Angleterre, nous & les autres Pairs, & Chefs assemblerons notre monde chacun dans sa Province.

Le Rendez-vous général des Troupes, au Nord de la Rivière du Tay, fera à Berth (*), celles des Provinces du Ouëst, s'assembleront à Sterlin, celles du Sud & de l'Est s'assembleront à Dumfreis (†), & à Duns (‡).

Celles qui se trouveront les plus proches du lieu où le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) débarquera, se rendront auprès de lui.

Nous avons supputé le nombre de celles qui seront fournies par chacune des Provinces qui nous sont les mieux connues, & nous avons prié le Colonel

(*) Berth, autrement St. Johnston, est sur la rive droite du Tay, ou autrement Rivière d'Edimbourg.

(†) Dumfreis, est dans la Province de Niddsdale au Sud de l'Ecosse.

(‡) Duns est dans la Province de Murs à quatre lieues de Berwick dans le Sud de l'Ecosse.

d'Ecoffe & d'Irlande. 1707. 135
nel Hoocke d'en informer Sa Majesté
Très-Chrétienne.

Pour la subsistance de ces Troupes,
on trouvera la recolte de deux années
dans les greniers, en sorte que pour un
écu on aura assez de farine pour la nou-
riture d'un homme pendant deux mois,
& il y aura des Commissaires dans cha-
que Province pour en faire des Maga-
sins dans les endroits les plus propres,
& des Commissaires Généraux qui au-
ront soin de fournir des Vivres à l'Ar-
mée par-tout où elle marchera.

Les mêmes Commissaires se charge-
ront de fournir de la Viande, & de la
Bierre, & de l'eau de vie dont il y a
grande abondance par tout le Ro-
yaume.

Il y a assez de draps dans le Pays
pour habiller un plus grand nombre de
Troupes, & les Pairs & les autres Sei-
gneurs auront soin de les fournir.

Il y a grande quantité de toiles, des
bas, des fouliers & bonnets pour les
Soldats, ils seront fournis comme les
draps, mais il n'y a guere de cha-
peaux (*).

Les

(*) Les bonnets sont en usage dans le
pays au lieu de chapeaux.

Les mêmes Commissaires fourniront des voitures pour les vivres, le Pays en abonde.

Les inclinations de toutes les Provinces (à l'exception de celles du Ouëst) pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ont été si connues & si publiques en tout tems depuis la révolution, que le Gouvernement a eû soin de les désarmer souvent, en sorte que nous sommes dans une grande disette d'armes & de munitions.

Les Montagnards sont assez bien armés à leur mode.

Les Provinces du Ouëst sont assez bien armées.

Les Pairs & la Noblesse ont quelques armes.

On n'a pas grande abondance de ceinturons, ni de fournimens, mais il y a assez de quoi en faire.

Le peu de Canons, de Mortiers, de Bombes, de Grenades &c. qui sont dans le Royaume se trouvent entre les mains du Gouvernement.

On ne trouvera pas grande abondance de haches, de hoyaux, & autres instrumens pour remuer la terre,
mais

mais
faire.

Il
pour
l'Arti
en éta

Il y
ce, n
bre.

Qu
Natio
les An
d'artil
l'expé
grosse
transp
cinq
quelle
notre
Irland
le séjo
de no
fortir
tion p
duit à
que se
livres
Noble

mais il y a des materiaux pour en faire.

Il y aura des Commiſſaires établis pour fournir des bêtes pour les vivres, l'Artillerie & autres voitures, le Pays en étant bien pourvû.

Il y a quelques Officiers d'expérience, mais ils ne ſont pas en grand nombre.

Quant à l'Argent, l'état de cette Nation eſt très-déplorable. Outre que les Anglois ont employés toutes ſortes d'artifices pour le tirer du Royaume, l'expédition de Darien a fait ſortir de groſſes ſommes, nos marchands ont transporté beaucoup, nous ayons eu cinq années de famine, pendant leſquelles nous fumes obligés d'envoyer notre Argent en Angleterre, & en Irlande pour acheter des vivres, & le ſéjour continuel de nos Pairs, & de notre Nobleſſe à Londres a fait ſortir le reſte. Mais ce que notre Nation peut contribuer à la guerre ſe réduit à ces deux Chefs: le revenu public ſe montant à cent mille cinq cent livres Sterlins, par an, & ce que la Nobleſſe contribuera en vivres, draps &c.

&c. Dont on réglera la quantité, & les proportions, à l'arrivée du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George). Ayant ainsi exposé l'état de la Nation, nous représentons très-humblement à Sa Majesté Très-Chrétienne ce qui suit.

Qu'il plaise à Sa Majesté Très-Chrétienne de faire accompagner le Roi notre Souverain (le Chevalier de St. George) d'un tel nombre de Troupes qu'elle jugera suffisante pour mettre sa personne à couvert des entreprises subites qui pourroient être faites par les Troupes qui sont présentement sur pied en Ecosse, & qui sont au nombre d'environ deux mille hommes, lesquelles pourront être joints par trois ou quatre Regimens Anglois qui sont présentement sur nos frontières.

Ce seroit présomption en nous de spécifier le nombre, mais nous représentons très-humblement à Sa Majesté, que le nombre doit être réglé selon l'endroit où le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) débarquera. Si Sa Majesté met pied à terre

re

re au
un po
té,
jours
de ses
Riviè
toute
très-a
Ma
St. G
sur le
Sud,
Corps
proxim
& de
yons
front.
Ma
bre de
metto
glé en
suadés

(*)
mes, f
re au
n'avoie
mes.

re au Nord de la Rivière du Tay, un petit nombre suffira pour sa sûreté, parcequ'il sera joint en peu de jours, par des nombres considérables de ses sujets, il sera couvert par les Rivières de Tay, & de Forth, & toutes les Provinces derrière lui sont très-affidées.

Mais si Sa Majesté (le Chevalier de St. George) au contraire débarque sur les Côtes du Sud-Ouëst, ou du Sud, elle aura besoin d'un plus gros Corps de Troupes, à cause de la proximité des forces des Anglois, & des Troupes réglées; nous croyons que huit mille (*) hommes suffiront.

Mais pour ce qui régarde le nombre des Troupes, nous nous en remettons entièrement à ce qui sera réglé entre les deux Rois, étant persuadés que la tendresse du Roi Très-Chré-

(*) Cette demande de huit mille hommes, fut ajoutée uniquement pour complaire au Duc d'Hamilton, tous les autres n'avoient demandé que cinq mille hommes.

Chrétien pour la personne de notre Souverain (le Chevalier de St. George), ne cède en rien à celle de ses fideles sujets.

Nous supplions aussi Sa Majesté d'honorer cette Nation d'un Général pour commander en Chef sous notre Souverain (le Chevalier de St. George) qui soit d'un rang distingué, que les premiers de l'Ecosse puissent être obligés de lui obéir sans difficulté, & de le faire accompagner par tels Officiers Généraux que les deux Rois jugeront à propos.

Les Pairs & autres Seigneurs avec leurs amis, souhaitent de commander les Troupes qu'ils leveront, en qualité de Colonels, de Lieutenants-Colonels, de Capitaines & d'Enseignes; mais nous avons besoin de Majors, de Lieutenants, & de Sergents pour les discipliner.

Et si les ennemis retirent leurs Troupes des Pays étrangers pour les employer contre nous, nous espérons que Sa Majesté Très-Chrétienne fera passer des siennes à notre secours.

La

La
oblige
Chrétien
me de
nous r
en Ar
soin d
dant la
metton
fera re
Nou
Très-
Roi no
St. Ge
cinq m
cinq m
armer
nuës e
& des
si quel
bes, d
ciers d
Canon

(*)
fut ajo
milton,

La grande disette d'argent nous oblige à supplier Sa Majesté Très-Chrétienne de nous assister d'une somme de cent mille pistoles (*), pour nous mettre en état de marcher droit en Angleterre. Nous avons aussi besoin d'un Subside réglé par mois pendant la Guerre; mais nous nous soumettons pour cet article à ce qui en sera réglé par les deux Rois.

Nous supplions aussi Sa Majesté Très-Chrétienne d'envoyer avec le Roi notre Souverain (le Chevalier de St. George), des armes pour vingt cinq mille hommes de pied, & pour cinq mille Cavaliers ou Dragons, pour armer nos Troupes, & pour être tenues en reserve, avec de la poudre & des balles à proportion, comme aussi quelques pièces d'artillerie, des bombes, de grenades, &c. avec des Officiers d'artillerie, des Ingenieurs & des Canoniers. Nous nous soumettons aussi
en

(*) Cette demande de cent mille Pistoles fut ajoutée pour complaire au Duc d'Hamilton.

en ceci à ce qui en sera réglé entre les deux Rois.

Nous avons prié le Colonel Hooke de représenter à Sa Majesté Très-Chrétienne le tems que nous jugeons le plus propre pour cette expedition, ainsi que de divers lieux du débarquement, & d'autres pour faire des Magasins, avec nos raisons pour chacun, & nous supplions très-humblement Sa Majesté de choisir celui qui lui agréera le plus.

Et puisque plusieurs de cette Nation, & un plus grand nombre des Anglois ont oublié leur devoir envers leur Souverain (le Chevalier de St. George), nous prenons la liberté d'informer Sa Majesté Très-Chrétienne que nous avons représenté à notre Roi (le Chevalier de St. George) ce que nous croyons nécessaire que Sa Majesté fasse pour calmer les esprits de son peuple, & pour obliger les plus obstinés à rentrer dans leur devoir, par rapport à la sûreté de la Religion Protestante, & à d'autres choses qu'il sera nécessaire qu'il accorde aux peuples Protestants. Nous remercions
très-

très-h
Chrétie
a donn
rétabli
France
valier
compr
supplic
affaire
(le C
Nou
Colon
choses
de rep
Chrétie
Et
dessein
oblige
les plu
nous e
ne cau
de far
ment,
loufie
Gens
si just
quoi
le sep

très-humblement Sa Majesté Très-Chrétienne des esperances qu'elle nous a donné par le Colonel Hoocke d'un rétablissement de nos privileges en France, & de voir notre Roi (le Chevalier de St. George) & cette Nation compris dans la paix future, & nous supplions Sa Majesté de régler cette affaire avec le Roi notre Souverain (le Chevalier de St. George).

Nous avons pleinement informé le Colonel Hoocke de plusieurs autres choses, lesquelles nous l'avons prié de représenter à Sa Majesté Très-Chrétienne.

Et dans la poursuite de ce grand dessein, nous sommes résolus de nous obliger les uns aux autres par les liens les plus étroits, & les plus sacrés, de nous entre-assister dans cette commune cause, d'oublier tous les differends de famille, & de concourir sincèrement, & de tous nos cœurs, sans jalousie, & sans défiance, comme de Gens d'honneur, dans une entreprise si juste, & si glorieuse. En témoin de quoi nous avons signé les présentes, le septième jour du mois de Mai, de l'an-

l'année mil sept cent sept, & ont signé
à l'original :

Erroll, Plimune, Stormont, Kin-
nain, James Ogilvie, N. Morray, N.
Keith, Drumond, Tho-Lothringhame,
Alexis Innés.



LET.

gné
Kin-
N.
ne,

L E T T R E S

D E S

SEIGNEURS ECOSSOIS

A U

ROI D'ANGLETERRE

(le Chevalier de St. George),

Traduites de l'Anglois.

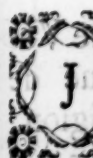
I 7 0 7.

ET.

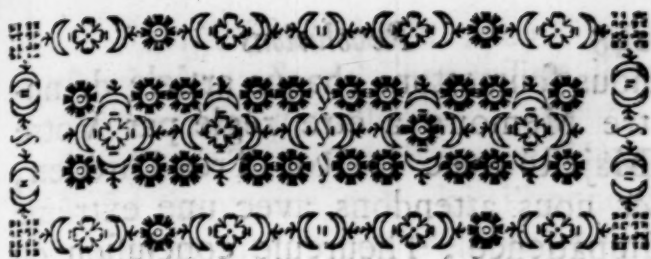
G



SI



que ne
d'arde
Nous
être
Chrét
rendu
cette
en éta
nous
la per
attend
qui se



LETTRE

De Milord STORMONT.

SIRE,

AI en l'honneur de voir la
J Lettre de Votre Majesté par
Mr. le Colonel Hoocke, Vo-
tre Majesté peut s'assurer
que nous ne souhaitons rien avec tant
d'ardeur que de la voir à notre tête.
Nous avons fait un Mémoire pour
être présenté à Sa Majesté Très-
Chrétienne, dans lequel nous avons
rendu un Compte exact de l'état de
cette Nation, de ce que nous sommes
en état de faire, & du Secours dont
nous avons besoin pour la sûreté de
la personne de Votre Majesté. En
attendant le soulèvement des peuples
qui sera sans doute très-universel;

nous soumettons chaque article de notre Memoire à être réglé par Votre Majesté avec le Roi Très-Chrétien, & nous attendons avec une extrême impatience, l'heureuse conclusion du Traité.

Le Colonel Hoocke a donné en cette occasion des grandes preuves de sa capacité, & de son zèle, il rendra compte à Votre Majesté de tout, & lui dira les raisons pourquoi le Mémoire n'a pas été signé par un plus grand nombre.

Nous ne doutons nullement que Votre Majesté ne soit bien résoluë de maintenir & d'assurer notre Religion, nos Loix, nos Libertés, & notre Indépendance; mais parce qu'un grand nombre de vos Sujets ont oublié leur devoir, nous croyons que rien n'avancera plus le service de Votre Majesté que son arrivée dans ce Pays, que les Déclarations qu'elle aura la bonté de publier selon le conseil de ses amis, lesquels calmeront sans doute les esprits de tous, & faciliteront l'heureux rétablissement de Votre Majesté, ce qui sera suivi de notre délivrance de la tyrannie, de la

la
les
Ma
d'e

A Sco

Le
de S
Milo
je ne
gener
Princ

d'Ecoffe & d'Irlande. 1707. 149
la servitude, & de l'oppression sous
lesquelles nous gemissons.

Je supplie très-humblement Votre
Majesté de croire que j'ai l'honneur
d'être avec tout le zèle possible,

SIRE,

De Votre Majesté

*le très-humble, très-
fidele, & très-obéis-
sant Serviteur &
Sujet*

(Et a signé)

A Scoon le 7. Mai
1707.

STORMONT.

Le Roi d'Angleterre (le Chevalier
de St. George) n'avoit pas écrit à
Milord Stormont depuis l'année passée,
je ne lui avois montré qu'une Lettre
generale pour tous les amis de ce
Prince.

G 3

LET-

L E T T R E

Du Marquis DE DRUMOND.

Qu'il plaise à VOTRE MAJESTÉ.

JE ne doute pas que Votre Majesté ne trouve que la diligence, & la prudence, avec lesquelles le Colonel Hoocke s'est employé pour Votre Service, ont été suivies d'un heureux succès : Et je suis sûr que pour peu que Sa Majesté Très-Chrétienne veuille approuver les propositions que nous avons faites qu'il n'y a rien qui puisse empêcher le rétablissement de Votre Majesté dans ses justes droits, il m'a paru si juste & si nécessaire que Votre Majesté assure à un Peuple Protestant l'établissement de sa Religion que je me suis crû obligé de signer ; & je supplie Votre Majesté de croire que comme je n'ai eû que son service en veüe dans ce que j'ai fait, qu'ainsi je me conduirai toujours par la même règle, & que je
ferai

d'Ecosse & d'Irlande. 1707. 151
ferai toujours prêt à risquer ma vie,
& tout ce que j'ai de plus cher pour
son service, & qu'en toute occasion
je tacherai de faire voir avec combien
de zèle je suis,

Qu'il plaise à V. M.

De V. M.

*le très-humble, très-
fidele, & très-obéis-
sant Sujet & Ser-
viteur*

(Et a signé)

A Drumond ce
8. Mai 1707.

DRUMOND.



L E T T R E

Du Comte DE PANMURE.

Qu'il plaife à V. M.

PErmettez-moi, de remercier Votre Majesté de l'honneur de sa Lettre l'année passée, & de rendre très-humbles graces à Votre Majesté de l'opinion favorable qu'elle a de moi; je tâcherai de la mériter autant qu'il me sera possible, & je l'estimerai comme mon plus grand bonheur, de trouver une occasion de témoigner mon zèle, & ma fidelité envers Votre Majesté.

J'ai vû les Lettres de créance de Votre Majesté en faveur de l'honorable Colonel Hoocke, qui mérite très-bien la Confiance que Votre Majesté a euë en lui. J'ai representé, de concert avec plusieurs autres, l'état de la Nation, dans un Mémoire signé de nos mains, lequel nous avons donné au dit Colonel, ainsi je n'importunerai pas Votre Majesté davantage, je prendrai

d'Ecosse & d'Irlande. 1707. 153
drai seulement la liberté d'assurer Vo-
tre Majesté que je suis véritablement
selon mon devoir ,

Qu'il plaise à V. M.

De V. M.

*le très-fidèle, très-hum-
ble & très-obéissant
Sujet & Serviteur.*

(Et a signé)

A Panmure ce
12. Mai 1707.

PANMURE.

Je n'avois point de Lettre pour le
Comte de Panmure de la part du Roi
d'Angleterre (le Chevalier de St. Geor-
ge), celle dont le Comte parle lui
fut envoyée l'année passée &c.

G 5

L E T.

L E T T R E

Du Duc DE GORDON.

S I R E,

J'Ai reçu la Lettre dont Votre Majesté m'a honoré par le Colonel Hoocke avec tout le respect possible. J'ose répondre qu'il a fait tout ce qui se pouvoit faire possible pour le service de Votre Majesté; il s'est montré capable & fidele, & Vous rendra compte des dispositions de vos sujets en cette Nation: mais Votre Majesté me permettra de parler pour moi-même, & pour les miens. Nous n'avons jamais manqué envers la sacrée Royale Maison de Stuart, & j'espère que nous ne manquerons jamais, Dieu nous commande de reverer nos Monarques, nous y sommes obligés par les devoirs de notre naissance, & par d'autres engagements à être fidele au Roi qui est le Pere de la Patrie, mais l'affection passionnée, que
je

je porte à Votre Maison, & à Votre personne, m'est inspirée par la reconnaissance, & elle m'est naturelle: Vos fideles Sujets ne sçauroient être malheureux, si Votre Majesté est heureuse, & le Grand Prince, qui a un si généraux soin de Votre Personne & de vos affaires depuis dix neuf ans, générosité dont on ne trouve point d'exemple dans toute l'Antiquité, ce Grand Prince par son Secours, & par ses Conseils, rendra Votre Majesté, comme je l'espère, un des plus grands Rois qui ait jamais été: Le Roi Oncle de Votre Majesté étoit un des heros de Votre Maison, & il fut toujours Ami du Roi Très-Chrétien, qui par sa tendresse envers Votre Majesté fait voir que les Amitiés des Grands Princes ne sont jamais oubliées. Je supplie Votre Majesté de croire, que les bontés & les faveurs que moi & ma famille ont reçûs des plus grands de vos Ancetres, & particulièrement des Rois Votre Oncle & Votre Père, ont fait une impression sur moi qui ne s'effacera jamais. Que Votre Majesté puisse avoir le

grand mérite, & la parfaite vertu de
tous les deux, c'est ma priere conti-
nuelle; je suis,

S I R E,

De Votre Majesté

le très-obéissant &
très-humble Servi-
teur & très-fidèle
Sujet

(Et a Signé)

Au Château de
Gordon ce 16. Mai
1707.

GORDON.



LET.

L E T T R E

*Du Comte d'ERROLL Grand Connétable
d'Ecosse.*

Qu'il plaife à VOTRE MA-
JESTE'.

LA satisfaction que je sens en rece-
vant l'honneur des ordres de Vo-
tre Majesté répond à mon zèle , &
aux Esperances d'être un jour utile à
son service. Je n'ai rien négligé pour
rétablir Votre Majesté sur le Trône
de ses Ancêtres , & quoique nos pro-
jets de le faire par le Parlement n'ayent
pas eû le succès que vos fideles sujets
s'étoient proposés , cependant l'arrivée
du Colonel Hooke , & sa diligence
dans l'exécution de ses ordres , ont
été si utiles , que j'en espère le bon-
heur de voir Votre Majesté dans ce
Pays-ci , bonheur après lequel nous
avons si long-tems soupiré pour nous
délivrer de l'oppression. La plus gran-
de partie des Amis de Votre Majesté
étant sortis d'Edimbourg avant l'arri-
vée du Colonel Hooke , il ne nous re-

stoit que d'agir de concert, en signant un Mémoire ; & comme le Mémoire n'est pas si étendu que quelques-uns d'entre nous l'auroient souhaité, nous avons prié le dit Colonel de suppléer à ce qui y manque, en représentant plusieurs choses dont nous l'avons instruit. Il informera aussi Votre Majesté, combien cette Nation est généralement affectionnée à son service, & avec combien de plaisir nous risquerions nos vies, & nos biens, pour une si juste cause. Personne n'y concourra de meilleur cœur que moi qui prie continuellement pour la prospérité de Votre Majesté. Je suis,

Qu'il plaise à VOTRE MAJESTE',

De Votre Majesté

*le très-fidèle Sujet & très-
obéissant & très-hum-
ble Serviteur,*

(Et a Signé)

A Slains le 27. Mai

1707.

ERROL.

LET-

L E T T R E

Du Duc d'HAMILTON écrite en Chiffres.

S I R E,

J'Espere, que si n'écris pas plus souvent, Votre Majesté ne l'impute pas à aucun manque de zèle pour son service, j'espère que mes services lorsque l'occasion s'est présentée ont donnés des meilleures preuves de mes inclinations que j'en aurois pû donner d'une autre manière; pendant que j'étois à la Campagne en Angleterre, je n'avois nulle voye & nul moyen de reconnoître l'honneur de votre première, & quand le Duc d'Hamilton est venu en Ecosse, il n'avoit point d'occasion pour écrire, si ce n'étoit par la poste, ainsi je commencerai par accuser la reception de la Vôtre du quatre Mars; mais ayant été malheureusement très-malade pendant deux mois, j'ai été privé de la satisfaction de voir le Colonel Hooke, il m'étoit impossible de le faire dans l'état où j'étois, à cause de ma maladie,
&

& de ceux qui étoient autour de moi. Je rends de très-humbles graces de ce que Votre Majesté a eû la bonté de dire dans la Vôtre du 4. Mars, touchant la Jarretiere (*).

Quant à la proposition du Colonel Hooke de donner (†) cinq mille hommes, je ne sçauois l'approuver, mais en ceci, je ne dis que mon sentiment particulier, je ne prétends pas donner les sentimens des autres, parceque depuis la séparation du Parlement, je n'ai pas eû occasion de converser avec les amis de Votre Majesté. Mais je suis d'opinion que quelque chose que l'envie de plaire, le zèle, ou les circonstances de quelques-uns peuvent les porter à faire, que nul homme sensé ne demandera moins de quinze mille hommes. La réputation de Votre Majesté en dépend, car cette

(*) Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) avoit promis dans cette Lettre de donner la jarretiere au Duc d'Hamilton.

(†) Mr. Hall dit au Duc d'Hamilton que je lui avois proposé cinq mille hommes, il se dédit dans sa Lettre du 23. Mai, & il avouë que je lui avois refusé cinq mille hommes.

te af
fois
S'
n'en
n'est
seule
terre
Ouef
pour
die p
aux d
terre
loit f
prop
d'Esp
tient
Si
ment
un pe
eneou
fera c
auron
Pré
a gagr
facile
fon Se
qui pr
guerre
fait po

d'Ecosse & d'Irlande. 1707. 161
te affaire ne sçauroit être tentée deux
fois.

S'il ne s'agissoit que de l'Ecosse, je
n'en ferois pas une affaire; mais ce
n'est pas la peine de venir pour l'Ecosse
seulement, mais il s'agit de l'Angle-
terre, & quoique l'Union ait rendu le
Ouëst de l'Ecosse bien-intentionné
pour le Roi, cela cependant ne réme-
die pas aux autres inconveniens, &
aux difficultés par rapport à l'Angle-
terre, & si le Roi Très-Chrétien vou-
loit songer que par-là il assurera ses
propres affaires, aussi-bien que le Roi
d'Espagne, au même tems qu'il sou-
tient Votre Majesté.

Si Vous venez, soyez fort, autre-
ment vous ne ferez point d'armée avec
un petit secours; non-seulement cela
encouragera vos ennemis, mais cela
fera cause aussi, que ceux qui vous
auront joint, vous abandonneront.

Présentement que le Roi d'Espagne
a gagné une victoire complete, il fera
facile au Roi Très-Chrétien de grossir
son Secours pour Votre Majesté, ce
qui produira une bonne Paix ou une
guerre heureuse; mais le plan n'est pas
fait pour gagner l'Angleterre, & il ne
vau-

vaudra pas la peine que vous y veniez.

Il est impossible de dire toutes mes raisons dans cette manière d'écrire, mais le Duc d'Hamilton peut dire, qu'il a fréquenté les Amis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) autant qu'un autre, & qu'il n'a pas trouvé qu'ils fussent en grand nombre. Si Vous attendez quelque chose de ce côté-là, vous ferez bien de le communiquer à quelques personnes de confiance ici.

J'avoue que les Whigs & les Thorys d'Angleterre sont venus à de grandes extrémités; mais Votre Majesté est le meilleur juge si les divisions lui apporteront quelques avantages.

Le Duc d'Hamilton s'est toujours flatté, que Milord Godolphin avoit de bonnes intentions, cependant il a pressé l'Union plus qu'on ne le sçauroit penser, je sçais pourtant que les Wighs en Angleterre ont résolu sa perte; mais peut-être il ne le sçait pas.

Monsieur de Malbrough a été aussi zélé pour l'Union que lui, ce qui causera la ruine de la famille Royale, & la Vôtre en particulier.

Excusez ce que je vais dire, je crois
que

que v
mé d
s'est
Parler
dans

Le
cette
plu
ont to

Il n
ses pa
ton av
vres S
jettée.

Il e
qu'il f
vos e
présen
pas d
c'est q
n'est p
la prés
Pays
pris s
Gouve

Il f
Hall.
gence

d'Ecosse & d'Irlande. 1707. 163

que vous n'avez jamais été assez allar-
mé de cette pernicieuse Union, il
s'est passé d'étranges choses dans ce
Parlement, oh ! si vous étiez venu
dans ce tems-là !

Le Duc d'Hamilton avoit éloigné
cette Union, & la Succession pendant
plusieurs années, mais les décisions
ont tout gâté.

Il n'est plus tems de parler des cho-
ses passées ; mais si le Duc d'Hamil-
ton avoit eu seulement vingt mille li-
vres Sterlins, l'Union auroit été re-
jettée.

Il est souvent obligé de cacher ce
qu'il fait, autant de vos amis que de
vos ennemis, comme il leur cache
présentement qu'il vous écrit. Ils n'ont
pas de mauvais desseins, cependant
c'est quelque chose de miraculeux qu'il
n'est pas arrivé quelque malheur, car
la présence du Colonel Hooke en ce
Pays n'est pas un secret, je serai fur-
pris s'il ne vient pas aux oreilles du
Gouvernement.

Il faut que je rende justice à Mr.
Hall. Vous êtes bien obligé à sa dili-
gence. J'avois prié le Colonel Hooke
de

de lui obtenir quelque chose, mais il n'a rien fait encore. Vous devez encourager des Serviteurs fideles, surtout quand ils sont modestes comme lui.

Je vous ai fatigué, cependant je n'ai pas dit la centième partie de ce que j'avois à dire, & de ce qui est nécessaire. Je finirai comme j'ai commencé, ou venez avec une bonne force, ou attendez le bon plaisir de Dieu, une foible tentative ne sçauroit jamais être réparée.

J'espère que Votre Majesté excusera ma présomption, en offrant mes très-humbles respects à la Reine, & qu'elle regardera le Duc d'Hamilton parmi ceux qui lui sont les plus affectionnés, pendant qu'il est le Duc d'Hamilton.

Ce 19. Mai 1707.

Cette Lettre étoit toute en chiffres, & n'étoit pas signée ni adressée.

EX.

d'Ecosse & d'Irlande. 1707. 165

EXTRAIT

DE LA

LETTRE

De Madame D'ERROLL à la REINE
D'ANGLETERRE (l'Epouse du
Chevalier de St. George).

Du 29. Mai 1707.

TOUS les délais que nous avons
essuyés, n'ont pas diminué notre
zèle, quoiqu'ils ayent prolongé nos
misères & nos malheurs.

Le Colonel Hoocke a été si bien re-
çu parmi nous, qu'il est en état de
rendre un compte exact de ses Négocia-
tions, qui ne déplairont pas à Vo-
tre Majesté.

J'avoue que l'ayant attendu long-
tems, la ferveur commençoit à dimi-
nuer, à proportion de nos Espéran-
ces; Mais sa prudence & sa bonne
conduite, jointe à sa diligence infati-
gable, a renouvelé notre ardeur, & il

a. si bien redressé nos affaires , que nous en esperons un heureux succès. L'occasion présente est regardée par tous comme la meilleure qui s'est jamais offerte , & comme la dernière qui se présentera de long-tems.

Les Peuples de tous rangs , demandent avec empressement leur Roi , & certainement l'Ecosse rentrera universellement , & unanimement dans le devoir envers leur légitime Souverain.

Quoique les parens de Mr. Moray soient très-considérables , & qu'ils sont en état de faire beaucoup pour le service de Votre Majesté , cependant il n'a pas été jugé à propos de le faire avancer dans le Pays , à cause de la situation où il est par rapport au Gouvernement , d'ailleurs l'activité du Colonel Hooke a été telle qu'il n'avoit pas besoin d'assistance , cependant Mr. Moray a toujours été prêt de faire tout ce qui dépendroit de lui , & il a suivi exactement les avis du dit Colonel.

EX-

E

LET

MR.

Min

EXTRAIT
DES
LETTRES D'ECOSSE
A
MR. DE CHAMILLART
Ministre & Secrétaire d'Etat.

EXTRAIT

DES

LETTERES DECOSSE

A

Mr. DE CHAMILLART

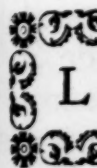
Ministre & Secrétaire d'Etat

LET.



L

De Mi



L

coffe,

de Bo

Le

plus à

& vo

mand

To

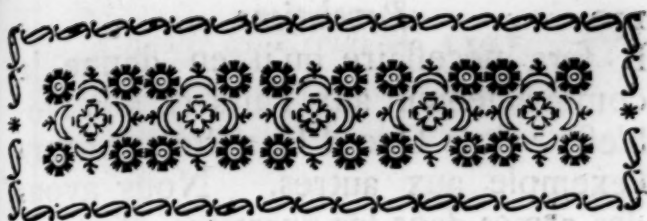
de s'o

gleter

ge) v

mille

pour



L E T T R E

*De Milord HALL écrite par ordre du Duc
D'HAMILTON.*

Du 2. Août 1707.

Le Duc d'Hamilton n'ira pas
en Angleterre jusqu'à ce
qu'il aura vû la résolution
du Roi sur les affaires d'E-
cosse, & on espere ici que le Baron
de Boyn les apportera bien-tôt.

Le Duc d'Hamilton s'est informé
plus à fond des dispositions du Ouëst,
& voici ce qu'il m'ordonne de vous
mander.

Tous les Presbyteriens font resolu
de s'opposer à l'Union, & si le Roi d'An-
gleterre (le Chevalier de St. Geor-
ge) vient en Ecosse avec six ou huit
mille hommes, il aura plus de monde
pour lui qu'il ne sçauroit employer.

H

II

Il sera nécessaire qu'il en donne le commandement aux Pairs & à la Noblesse, & le Duc d'Hamilton donnera l'exemple aux autres. Nous avons des armes dans les quartiers, & quelques Provinces ont déjà des Officiers à la demie paye.

Tout ce que les Presbyteriens demandent au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), est de se déclarer contre l'Union, & de maintenir le Parlement, & l'indépendance de la Nation, ils se soumettent à la discipline militaire, ils n'inquiéteront pas Sa Majesté (le Chevalier de St. George) sur sa Religion, ils demandent seulement qu'Elle se contente de l'exercer sans en faire parade, ils la conjurent de ne rien promettre que la sûreté de la Religion Protestante en général, & de remettre tout le reste à son premier Parlement. Tous les Tories sont zélés pour ses intérêts; mais il sera nécessaire qu'Elle vienne bientôt, autrement l'occasion sera perdue.

LET.

d'Ecosse & d'Irlande. 1707. 171

L E T T R E

Du Duc DE GORDON.

Du 9. Août 1707.

N O U S sommes ici dans une grande Consternation sur ce que nous n'avons point de vos nouvelles, ainsi nous sommes obligés de presser pour sçavoir ce que nous pouvons esperer. Le secret est necessaire dans les grandes affaires; mais trop de mystère ruine tout. Que nous sçachions au moins si nous serons secourûs ou non? Le Duc d'Hamilton commence à épouser sérieusement nos intérêts. Il y a des gens ici qui insinuent que vous n'avez pas dessein de nous assister. Si vous avez ce dessein, l'occasion est favorable, elle ne se retrouvera jamais.

H 2

L E T

L E T T R E

*Du Seigneur DE KERSLAND Chef des
Presbyteriens dans les cinq Pro-
vinces du Sud-Ouëst.*

Du 16. & du 20. Août 1707.

TOUT est prêt ici, mais si le secours ne vient pas bien-tôt, ou qu'au moins nous ne soyons pas bien-tôt assurés du secours dans un tems marqué, tout ira en confusion. Les Peuples se plaignent de ce que l'on leur a fait esperer souvent sans effet. Je répondrai de tenir tout prêt encore pour quelque-tems, pourvû qu'on m'assûre du secours; mais il ne seroit pas juste que je perdisse mes biens pour ma bonne volonté, nous serions tous perdus par de longs délais.

Nous sommes tous convaincus que l'unique moyen de sauver l'Ecosse est d'y rétablir notre Roi (le Chevalier de St. George), l'occasion est excellente, elle n'a jamais été si bonne,

d'Ecosse & d'Irlande. 1707. 173
ne, si vous la perdez elle ne se retrouvera plus.

L'Union est si universellement détestée qu'elle a changé les cœurs des plus grands ennemis du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), je ne m'étonnerois pas si on a de la peine à croire ce changement en France, car j'en suis surpris moi-même, il est cependant très-vrai.

L'attachement que les principaux des Cameroniens ont toujours eû pour ma Maison, m'ont mis en état de répondre d'eux, & je me risquerai volontiers en cette occasion, pourvu que je sois assuré de n'être pas abandonné, car les Anglois ne m'épargneront pas.

N'ajoutez pas foi à tout ce qui sera mandé de ces Provinces par un autre canal que le mien; car je suis averti que d'autres se servent de mon nom à mon insçu. Nous sommes prêts à donner toutes les sûretés qu'on demandera pour l'exécution de nos promesses. Encore une fois, ne perdez point de tems, car ce fera tout perdre.

H 3

LET-

L E T T R E

*De Madame DE GORDON.**Du 20. & du 23. Août 1707.*

AU nom de Dieu ! à quoi pensez-vous ? Est-il possible qu'après avoir tout risqué pour témoigner notre zèle, nous n'avons ni secours ni réponse !

Tout se perd faute de sçavoir les mesures qu'on doit prendre. Plusieurs des plus grands partisans de l'Union reconnoissent leur erreur & s'engagent avec nous. Si on nous laisse dans l'incertitude où nous sommes, le Peuple se refroidira. Les Chefs craindront pour eux-mêmes en se voyant méprisés, ils feront leur paix pour n'avoir pas toujours la corde au col. Donnez nous seulement une parole positive, tout ira bien. Alors les Chefs ne trouveront point de difficulté à tenir toutes choses prêtes pour l'arrivée du secours ; mais nos Cœurs sont abat-

tus

tus pa
Ver
tel Por
bien r
bien-t
dans
le par
tems.

d'Ecosse & d'Irlande. 1707. 175
tus par cette incertitude continuelle.

Venez quand il vous plaira , & à
tel Port qu'il vous plaira , vous ferez
bien récû ; mais si vous ne venez pas
bien-tôt , ou si vous n'envoyez pas
dans peu une assurance de secours ,
le parti se rompra & il ne fera plus
tems.

Fin de la Première Partie.

TRA-

T

M

REI
(l'Ep

AM

P

Par

TRADUCTION
DU
MEMOIRE

PRESENTÉ A LA
REINE D'ANGLETERRE
(l'Epouse du Chevalier de St. George),

PAR LE PERE
AMBROISE OCONOV

*Provincial des Dominicains
Irlandois.*

TRANSLATION
DU
MEMOIRE

PRESENTÉ A LA
SENE D'ANGLETERRE
(Par le Chevalier de St. George)

PAR LE FRERE
AMBROISE OCONOV
Procurator des Dominicains
Islandais.



T

M

REI
(l'Ep)

AM

Pro



m'inf
affaire
quitté
Comm
verra
Ay




TRADUCTION
DU
MEMOIRE

présenté à la
REINE D'ANGLETERRE
(l'Épouse du Chevalier de St. George),

par le Père
AMBROISE OCONOV

Provincial des Dominicains Irlandois.

UAND je passai en Irlande, Sa Majesté le Roi (le Chevalier de St. George) mon Maître m'ordonna de m'informer exactement de l'état des affaires du Royaume: je me suis acquitté le mieux que j'ai pu de cette Commission, comme Votre Majesté verra par ce qui suit.

Ayant eû ordre de partir de Brest,

non obstant le mauvais succès de l'entreprise d'Ecosse; j'arrivai en Irlande le sept de Mai de la présente année 1708. J'appris en mettant pied à terre qu'on avoit arrêté tous les Seigneurs, le Clergé & les Gentilshommes par tout le Royaume, & qu'on leur avoit enlevé tous leurs Chevaux; j'en donnai avis à Milord Claryclare par la Frégate même qui m'avoit débarqué.

Je pénétrai le même jour le plus avant dans le pays qu'il me fut possible, pour m'aboucher avec les personnes auxquelles j'avois ordre de parler suivant mes instructions. Je passai sous silence les dangers que je courus d'être arrêté par les ennemis du Roi (le Chevalier de St. George) qui, ayant découvert que j'avois été mis à terre par une Frégate Française, me poursuivoient de toutes parts. Lorsqu'après quelques jours d'alarme je me crus hors de danger, j'allai pour visiter les principales personnes de la Province de Connough, qui sont Milords Claryclare, Dillon, Buffin, Reverton, le Chevalier Unick Boureck & le Colonel Grenne Macdonogh: Milords Claryclare & Buffin étoient

ma-

d'Ecosse & d'Irlande. 1708. 181

malades au lit, & je ne pus les voir. Je parlai à Milord Reverton qui me témoigna que personne n'étoit plus attaché que lui aux intérêts du Roi (le Chevalier de St. George). De-là j'allai pour voir Milord Dillon, & j'appris qu'il étoit en arrêt à Dublin, de même que le Colonel Grenne Macdonogh.

De la Province de Connough, je marchai vers Dublin passant à travers de la Province de Leinster, je vis Milord Limerick qui est un des principaux du Pays, & je rencontraï à Dublin Milord Fingalt, Milord Dillon, Milord Trambleton & le Colonel Macdonogh. Après les avoir entretenu du sujet de mon voyage, ils me dirent que le Roi (le Chevalier de St. George) mon Maître ne devoit point douter de leur fidélité, qu'ils ne souhaiteroient rien avec plus de passion que son rétablissement, & d'être mis en état d'y contribuer: mais qu'on ne peut ignorer qu'ils manquent d'armes & d'autres choses nécessaires, avec un nombre de Troupes convénables pour cet effet.

Je n'ai point découvert à d'autres qu'à eux ma mission; quoiqu'il y en ait un très-grand nombre de considé-

ration & de crédit qui sont très-fidéles au Roi (le Chevalier de St. George): parceque Milord Limerick & Milord Fingalt me firent entendre qu'il ne convenoit point de leur en parler, puisque la descente en Ecosse avoit manqué; mais ils m'ont assuré en même-tems que, si Sa Majesté (le Chevalier de St. George) pouvoit envoyer un nombre de Troupes médiocre avec des armes & des munitions, il se trouvoit un nombre suffisant d'hommes pour soutenir son parti, n'y ayant point eû depuis bien des années une si grande quantité de belle jeunesse propre à porter les armes, & tous les véritables Irlandois étant prêts par tout le Royaume à hazarder leurs vies pour le service de Sa Majesté (le Chevalier de St. George).

Je me suis appliqué à découvrir dans quelle disposition sont les peuples du Nord d'Irlande, qu'on appelle Ecossois de la Province d'Ulster, ou d'Ultonie: & j'ai appris de personnes de distinction & de crédit, qu'ils sont généralement affectionnés au parti du Roi (le Chevalier de St. George): que lorsqu'ils sçurent que Sa Majesté alloit
en

d'Ecosse & d'Irlande. 1708. 183

en Ecosse , ils s'assemblerent secrete-
ment en plusieurs endroits particuliers
pour lui souhaiter un bon succès. Je
sçais cela pour certain de Milord Fin-
galt qui fit un voyage au mois de Juin
dernier dans cette Province avec Mi-
lord Antrim; & j'ai été assuré de la
même chose par d'autres personnes de
distinction: sçavoir l'Evêque Downe
& le Colonel Cononeville qui ont un
grand crédit dans cette Province d'Ul-
ster, & sur lesquels on peut compter
dans l'occasion; ils sont alliés ou amis
à plusieurs familles anciennes & fidè-
les de ce pays du Nord, c'est pour-
quoi je me suis découvert plus parti-
culièrement à ces deux personnes.

Quant à Milord Granat , j'ai sçu
qu'il est aussi fidele au Roi (le Chevalier
de St. George), qu'aucune autre
personne en Irlande: mais Milord Li-
merick m'a conseillé de ne point aller
où il étoit, de peur de donner du soup-
çon contre lui & contre moi , l'en-
droit où il demeure étant environné
de Protestans & de Presbyteriens qui
vont voir ce Seigneur. Et Milord Li-
merick m'a promis de lui délivrer à la
première occasion le ménage dont le

Roi (le Chevalier de St. George) m'avoit chargé pour lui.

Il est à remarquer que tous les Seigneurs & autres Gentilshommes auxquels j'ai parlé, ont été surpris que Sa Majesté (le Chevalier de St. George) n'ait point envoyé quelque personne de confiance pour les informer de son dessein sur l'Ecosse; par-là ils auroient pû prévenir les Emprisonnements, & mettre leurs Chevaux en sûreté: c'est pourquoi ils supplient très-humblement Sa Majesté (le Chevalier de St. George) en cas de quelque nouvelle tentative sur l'Ecosse, qu'ils puissent en être avertis par quelque personne fidèle & discrète, afin qu'ils soient sur leur garde & en état de rendre les services qui leur feront possibles.

Je me suis servi d'un Gentilhomme qui a beaucoup de mérite, nommé Denis Macmenars, fidele & zélé, qui connoit toute la Noblesse & la situation de toutes choses dans les Comtés de Clare, Galloway, Kerry, Mayo, & Coreke; il m'a donné une liste de tous ceux sur lesquels on peut faire fond, & il m'a assuré que dans cinq Comtés
seuls,

d'Ecosse & d'Irlande. 1708. 185

seuls , le Roi (le Chevalier de St. George) pourroit faire lever en peu de tems vingt mille hommes en fournissant les armes , les Comtés étant de ceux où il y a le plus de Catholiques-Romains : les Comtés de Roscomont, de Ilego & de Letrim sont de ce nombre , pleins de Catholiques très-affectionnés.

Je me suis de plus attaché à m'informer des moyens de pouvoir surprendre la Ville de Galloway. Un Gentilhomme de la famille des Brorunes qui demeure dans ce Comté & qui a autrefois servi dans les Troupes , m'a assuré qu'avec cinq cent hommes bien exercés, il entreprendroit lui-même de se rendre maître de cette place , il en connoit tous les endroits intérieurs & extérieures ; il n'y a ordinairement qu'un Bataillon en Garnison : lors de l'entreprise sur l'Ecosse on en mit deux qui étoient foibles.

Suivant l'opinion de tous ceux qui connoissent le mieux le Royaume & sa situation , les endroits les plus propres pour un débarquement & les plus sûrs , sont les Comtés de Clare & de Galloway , & avec peu de Troupes

qu'on y transporterait, on se rendrait maître aisément de la Province de Connought, & en peu de jours; étant très-certain que dans les places de Galway, Athlone, & Agrim qui sont les plus fortes de la Province, il n'y a pas à présent plus de six cent hommes en Garnison; & les Catholiques comme il a été déjà remarqué, y étant en grand nombre, on pourroit en peu de tems y former une Armée considérable.

Les Troupes qui sont à présent sur pied en Irlande, ne se montent qu'à dix Régimens ou Bataillons d'Infanterie, trois Régimens de Cavalerie & trois de Dragons; comme ils ne sont point complets, ils ne font pas ensemble plus de six mille hommes.

Il a été délivré depuis peu des Commissions pour quatre Régimens d'Infanterie dont Milord Glam en leve un.

Voilà en abrégé l'Etat que je puis donner de la situation présente des affaires en Irlande. J'avois insinué aux principaux de la Noblesse qu'il convénoit qu'ils envoyassent au Roi (le Chevalier de St. George), une personne de confiance pour assurer Sa Majesté de

de l
qui
m'a
dépu
dang
pou
dele
me l
ont
je re
pou
lier
& J
en c
il m
Je
mois
Lon
Le
& M
qui
re av
com
me p
entre
ils é
parti
en F
dire

de leur bonne volonté & de tout ce qui est mentionné ci-dessus : mais il m'a paru qu'ils n'osoient hazarder une députation dans une conjoncture si dangereuse, tout étant plein d'Espions pour tendre des pieges aux sujets fideles; de manière que leur ombre même leur fait peur; c'est pourquoi ils ont cru qu'il étoit plus à propos que je retournasse moi-même en France pour informer Sa Majesté (le Chevalier de St. George) de toutes choses: & j'ai cru être obligé en honneur & en conscience de l'entreprendre, dût-il m'en conter la vie.

Je suis parti de Dublin le onze du mois d'Août dernier. En passant à Londres j'y ai vû vingt trois Milords : Le Milord Comte Maréchal d'Ecosse, & Milord Drumond. Milord Fingalt qui étoit venu depuis peu en Angleterre avec son Epouse, & que j'avois vû, comme je l'ai déjà dit, en Irlande, me procura avec deux Seigneurs une entrevuë dans la Tour de Londres où ils étoient prisonniers, quand je suis parti : lesquels sçachant que j'allois en France m'ont instamment chargé de dire à Votre Majesté & au Roi (le
Che-

Chevalier de St. George) de leur part qu'ils font toujours , & généralement toute la Nation Ecoſſoïſe fideles & attachés aux interêts du Roi (le Chevalier de St. George) leur legitime Souverain , & qu'ils s'attendoient que Sa Majeſté feroit une ſeconde tentative ; que le plûtôt feroit le mieux pour Sa Majeſté , & que le retardement ne feroit que diminuer le nombre de ceux qui ſouhaitent ſa venue ; mais que Sa Majeſté devoit amener avec elle , ſ'il étoit poſſible , dix mille hommes , & envoyer par avance une ſomme d'argent conſidérable pour être miſe entre les mains d'un Seigneur des plus fideles & des plus accredités d'Ecoſſe pour la diſtribution aux Seigneurs & aux Gentilshommes de la Nation qui en peuvent faire le meilleur uſage pour l'interêt & le ſervice du Roi (le Chevalier de St. George) :

Qu'il faudroit envoyer en même tems quelques Troupes en Irlande , juſqu'au nombre de cinq mille hommes , ſ'il eſt poſſible , avec des munitions & des armes pour mille hommes de plus , & avoir en même tems dix autres mille hommes prêts à débarquer
en

en Angleterre sur les côtes les plus voisines de l'Ecosse.

L'Irlande est à présent si abondante en toutes sortes de vivres, qu'en quel-que endroit du Royaume qu'on voulût débarquer, on y feroit aisément subsister une grande Armée. La Ville de Galloway a un bon Port & une grande Baye dans laquelle une flotte de Vaisseaux peut aisément entrer & y rester en sûreté, & on trouveroit dans la Ville de grands Magasins de vin de France, d'Espagne, de Portugal, d'Eau de vie, de Sel, & autres denrées dont cette Ville fournit la Province de Connought; & les Comtés adjacents de Clare, Roscommont, Mayo, Slego & Letrim fourniroient une abondante quantité de bœufs & de moutons.

On trouveroit pareillement en Angleterre des vivres en abondance & à bon marché pour la subsistance d'une armée; & comme il n'y a point de places fortes au dedans du Royaume, on pourroit y pénétrer jusqu'au Cœur, & y lever de grosses contributions; d'ailleurs les Anglois accablés de taxes embrasseroient avec joye l'occasion d'en être delivrés. Au

Au premier bruit qui fut répandu en Angleterre de l'embarquement du Roi (le Chevalier de St. George) pour l'Ecosse, tout le monde fut en foule pour retirer leur argent de la Banque publique, & j'ai sçu de personnes de considération que, si Sa Majesté (le Chevalier de St. George) fût descenduë en Ecosse, le Gouvernement se seroit trouvé tout d'un coup sans crédit & sans argent. Cette entreprise a produit au moins ce bon effet que le peuple grossier qu'on entretenoit dans l'ignorance, & auquel on vouloit faire croire qu'il n'y avoit point telle chose, qu'un Prince qui eût de justes prétentions à la Couronne, connoit à présent qu'il y a un Roi qui veille les occasions de remonter sur le Thrône de ses Pères.

La division entre les Episcopaux & les Presbyteriens y est plus grande que jamais; les derniers sont pour le Prince d'Hanovre, mais la plupart des Episcopaux sont pour le Roi (le Chevalier de St. George), par opposition à leurs Antagonistes qui sont a présent les dominants par leur jonction avec Godolfin & Malbourough & les autres

tres
eux:
tion
le R
eût n
jesté
de co
Lo
desse
Geor
tion
qui f
blis
leur
acqu
lieu
biens
ont f
Geor
être
plus
sent
me
veau
ils ne

tres du Conseil privé qui se sont unis à eux: & des personnes de considération m'ont dit qu'ils croyoient que, si le Roi (le Chevalier de St. George) eût mis pied à terre en Ecosse, Sa Majesté auroit retiré de grands avantages de cette division.

Lorsque l'on apprit en Irlande le dessein du Roi (le Chevalier de St. George) sur l'Ecosse, la consternation y fut grande parmi les Protestans qui sont divisés. Ceux qui y sont établis depuis la Reine Elizabeth croient leur possession hors d'atteinte, & avoir acquis une espèce de prescription; au lieu que ceux qui se sont enrichis des biens confisqués sur les sujets fideles qui ont suivis leur Roi (le Chevalier de St. George) en France, craignent d'en être dépouillés; c'est pourquoi ils sont plus attachés au Gouvernement présent, que les autres, qui étant comme Naturalisés, regardent les nouveaux-venus avec jalousie, & ainsi ils ne se fient point les uns aux autres.

M E M O I R E

*Des choses nécessaires pour mon Voyage
en Ecosse (*).*

MOnseigneur de Chamillart se souviendra, s'il lui plait, que j'ai eu l'honneur de lui représenter que, pour mettre la Nation Ecossoise en mouvement, il faut commencer par lui porter des armes, des munitions de guerre, & une somme d'Argent.

A l'égard des armes, le plus grand nombre qu'on pourra donner d'abord, sera le mieux; parcequ'il est sûr qu'on ne peut mieux les employer pour le service du Roi (le Chevalier de St. George) dans la conjoncture présente, que pour faire agir une Nation si belliqueuse contre les Anglois qu'elle regarde comme ses ennemis aussi-bien que ceux de la France.

J'ai représenté qu'il seroit nécessaire d'y envoyer au moins dix mille Fufils

(*) Il est de Mr. Hoocke.

d'Ecosse & d'Irlande. 1708. 193
fils & autant de Bajonnettes avec des
Pistolets, Selles, & autres Equipages
pour armer deux à trois mille Che-
vaux (*).

Comme ce nombre ne sera pas prêt
pour le tems de mon départ, il fau-
droit au moins en faire partir avec
moi pour armer quatre mille hommes
de pied & mille chevaux, avec pou-
voir de leur promettre d'en faire ve-
nir un plus grand nombre, aussi-tôt
qu'ils auront pris les armes.

A l'égard des Munitions de Guerre,
comme ils en ont encore plus besoin
que des armes quant à présent, il est
nécessaire de leur envoyer au moins
vingt milliers de Poudre à fusil avec
des Balles à proportion des armes.

Plus, six Canons avec leurs Affuts &
Bou-

(*) Monsieur de Chamillart donne ordre
de fournir

3000. Fusils.

1000. Paires de Pistolets.

20000. lb . de Poudre.

2. Pièces de Canon de 24. quatre de 8.

1000. Boulets par pièce.

2. Mortiers de huit pouces.

600. Bombes, & les Equipages à propor-
tion.

Part. II.

K

Boulets dont deux de vingt-quatre, & deux Mortiers avec des Bombes & tous leurs Equipages, & la Poudre à Canon nécessaire pour cette Artillerie.

Comme les Ecoffois ont un extrême besoin de ce secours, s'il n'est pas encore prêt, il vaut mieux différer à partir, jusqu'à ce qu'il soit entièrement préparé, parceque les Ecoffois ne peuvent commencer à agir vigoureusement plutôt que dans le mois d'Avril.

A l'égard de l'Argent, il ne s'agit pas de leur donner une grande somme jusqu'à ce qu'ils soient en corps d'Armée; mais il est absolument nécessaire de leur en porter assez pour être distribué entre les Chefs dans les Provinces pour les mettre en état d'entrer en Campagne & de mener leurs Vassaux contre l'Angleterre.

La Reine d'Angleterre (l'Epouse du Chevalier de St. George) est tellement convaincuë de l'utilité & du bon succès de l'entreprise, que quelques grands que soient ses besoins, Elle offre d'y contribuer dès à présent la somme de quarante mille livres pour faire

fai
vre
re
arm

(
gen
qui
je r
j'en
don
duit
voy
que
lorse
core
A
j'ai c
les d
prop
1^o

Colo
ja fai

(*)
de pay
à Dur
ment
son C
Muray

faire partie de celle de cent mille livres qu'elle croit absolument nécessaire & suffisante pour faire prendre les armes à la Nation Ecossoise.

Quant à la distribution de cet Argent, je suivrai exactement les ordres qui me seront donnés, suivant lesquels je rendrai bon compte de l'Emploi que j'en aurai fait, & je ne sçaurois en donner une meilleure preuve que la conduite que j'ai tenue dans mon dernier voyage, d'où je rapporterai l'argent que j'avois pouvoir y distribuer, lorsque j'ai connu qu'il n'étoit pas encore tems d'y faire cette dépense.

A l'égard des quatre Ecossois que j'ai choisi pour y aller avec moi, pour les divers emplois auxquels ils seront propres (*): ces quatre sont

1^o. Le Sieur Muray Lieutenant-Colonel au Régiment de Lée qui a déjà fait un voyage en Ecosse, pour le

(*) Monsieur de Chamillart donne ordre de payer aux Officiers leur Voyage jusques à Dunkerque, & six mois de leurs appointement en s'embarquant, à chacun suivant son Caractère sur le même pied du Sieur Muray.

service du Roi (le Chevalier de St. George), durant lequel il s'est conduit très-sagement, & a acquis l'estime & la confiance des Principaux Seigneurs de plusieurs desquels il est proche parent, étant d'une des meilleures maisons de ce Royaume.

2°. Le Comte de Fleming que les mêmes Seigneurs ont envoyé ici pour assurer le Roi (le Chevalier de St. George) de leur zèle; la Reine d'Angleterre (l'Epouse du Chevalier de St. George) souhaite qu'il y aille avec moi.

3°. Le Sieur Semple homme de qualité & ancien Officier qui a servi le Roi (le Chevalier de St. George) longtemps, & qui est particulièrement connu & estimé des dits Seigneurs Ecoissois.

4°. Le Sieur de Saintclare Officier Ecoissois dans le Régiment de Sparre, brave homme, très-zélé & dont on pourra tirer de grands Secours.

Monseigneur de Chamillart aura la bonté de régler la subsistance de ces quatre Messieurs.

Pour cacher le véritable dessein de ce voyage, l'expédient le plus propre

pre & le plus probable est de suposer une entreprise dans le Nord de l'Amérique contre quelques Colonies Angloises, parceque pour y aller de Dunkerque il faut toujours passer par le Nord d'Ecoffe qui est la route que je dois tenir.

Ainsi pour fixer les Esprits lors de l'embarquement des armes, il faut faire croire qu'on porte les armes dans la Terreneuve & dans l'Acadie, pour enlever les Forts que les Anglois ont dans la Terreneuve, dont ils appuyent leur pêche de Moruës, & aller ensuite les attaquer dans la Nouvelle Angleterre de concert avec les Colonies Françoises.

Il faut pour cela que je sois chargé d'une feinte commission de Commandant pour les expéditions de Guerre le long des dittes côtes, & que les quatre Officiers ayent aussi de feintes commissions pour le même Pays, afin d'être traités comme prisonniers de Guerre en cas que (contre toute apparence) nous vinions à être pris en mer.

Et il sera nécessaire que les Com-

mandans des deux Vaisseaux croient qu'ils vont effectivement sur les côtes de l'Amérique, afin d'assurer le secret de l'entreprise, jusqu'à ce que les ordres du Roi dont je ferai chargé, aient été ouverts en pleine mer.

Je ne dis rien ici de mes intérêts particuliers, étant persuadé que Sa Majesté m'ayant fait l'honneur de me charger d'une entreprise aussi considérable, Elle me donnera les moyens, & le Caractère nécessaire pour m'autoriser auprès de la Nation vers laquelle elle m'envoie avec d'amples instructions pour y régler ma conduite.

Quant au tems de mon depart, je ferai toujours prêt, dès que les choses nécessaires à l'entreprise le feront.



d'Ecoffe & d'Irlande. 1708. 199

L E T T R E

*De Monsieur de CHAMILLART à
Monsieur le Comte D'Es-
TRADES.*

A Versailles 1708.

VOUS trouverez ci-joint la Liste
de plusieurs Officiers Généraux
& Particuliers qui ont ordre de se
rendre le sept de ce mois à Saint-O-
mer, le Roi envoyant à Dunkerque ceux
qu'ils doivent executer. Sa Majesté
desire que vous les avertissiez tous de
s'y rendre le huit de ce mois au soir
ou le neuf au matin, & qu'ils y ap-
prendront leur destination.



K 4

ETAT

E T A T

*Des Officiers Généraux , Brigadiers &
autres que le Roi fait rendre à Dun-
kerque le 8. de ce mois pour
executer les ordres du*

ROI D'ANGLETERRE

(le Chevalier de St. George)

& de Monsieur le

COMTE DE GASSE.

Messieurs

Le Marquis de Viltray	} Lieutenants- Généraux.
D'Orington	
De Galmoy	
Levy	

De Ruffey	} Maréchaux de Camp.
De Fitzgerald.	

De

Messieurs

De Montandre
De St. Pierre
De Mosny
De Hoocke

} Brigadiers.

De Fretteville Major - Général.

Braudrezel Intendant.

Montandre
Mony
De Meuse
Crecy
Danfreville
Beaufermé

} Colonels.

Gaydon Colonel réformé à la suite de
Nugent.

Ingenieurs.

	£.	S.
Salmon Ingenieur Br. . .	400	- 12.
Macshihie.	150	- 4.

Un Commissaire d'Artillerie.

Un Garde - Magasin d'Artillerie.

K 5

TROU

TROUPES

*Qui doivent s'embarquer avec le Roi
D'ANGLETERRE (le Cheva-
lier de St. George).*

TOUS les Régimens resteront où
ils sont jusqu'à nouvel ordre.

Sçavoir,

Bearn,	à Dunkerque.
Agenois,	à Calais.
Beaufermé,	à St. Omer.
Auxerrois,	à Bergue.
Luxembourg,	à Aire.
Boulonnois,	à Lille.

Il n'y a que les Officiers Irlandois
qui étoient à Hesdin, les détachemens
des Corps séparés, & les Brigades des
Officiers réformés Irlandois d'Arras
qui n'ont pû être contrecommandés
assez-tôt, mais que l'on arrêtera à Ai-
re & à St. Omer.

LET.

d'Ecosse & d'Irlande. 1708. 203

L E T T R E

De Monsieur

DE CHAMILLART

à Monsieur

DE ST. PIERRE.

1708.

LE Roi vous destinant à servir dans une entreprise que Sa Majesté projette de faire du côté où vous servez, Elle m'ordonne de vous faire sçavoir que son intention est que vous vous rendiez le huit de ce mois au soir à Dunkerque pour y executer les ordres qui vous y seront expliqués de sa part.



K 6

ME-

M E M O I R E

Sur l'affaire proposée pour l'Ecosse.

POUR faire passer le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) secrètement en Ecosse avec des Troupes, il seroit nécessaire

- 1°. D'armer pour le transport vingt-cinq ou trente Galiottes de vingt à cinquante Canons ou environ, sous des prétextes qui donneroient nullement occasion aux ennemis de deviner le véritable dessein.
- 2°. De les faire passer dans une saison où il y aura le moins à craindre des vents & de la part des ennemis.
- 3°. De pouvoir mettre suffisamment des vivres sur chaque Frégate, sans donner lieu de soupçonner qu'on a dessein d'embarquer des Troupes.
- 4°. Que les Troupes puissent être embarquées sans bruit.
- 5°. Que le Voyage du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) ne soit point divulgué ni avant,

d'Ecosse & d'Irlande. 1708. 205
vant, ni au tems de son départ
de St. Germain, ni de quelques
jours après.

Pour obéir aux ordres du Roi je rap-
porterai simplement ce que les Princi-
paux des Ecoffois m'ont souvent dit
sur tous ces Chefs, & je n'y ajoûte-
rai que très-peu de choses du mien.

Il n'y a qu'un homme de mer qui
puisse faire un plan bien dirigé pour
cette entreprise.

1^o. On trouvera dans le seul port
de Dunkerque plus de Frégattes qu'il
n'en faudra: les pretextes ne manque-
ront pas pour les armer. L'Escadre
du Comte de Forbin se peut armer
comme à l'ordinaire, on peut faire un
ou deux armemens, en course dirigés
par l'Intendant comme les années pas-
sées. On peut aussi encourager sous
main les particuliers à armer quelques
Frégattes en course, dont on se ser-
vira quand tout sera prêt: ce sera au-
tant d'avances faites, lesquelles Sa
Majesté remboursera dans la suite &
le Roi juge à propos d'armer deux de
ses Vaisseaux en d'autres ports, & de
les faire aller à Dunkerque, cela faci-

litera encore l'armement; & ces deux Vaisseaux, étant plus gros & capables de recevoir plus de monde, feront qu'on pourra diminuer le nombre des Armateurs.

Il est aussi à remarquer que les ennemis ne soupçonneront jamais un embarquement de Troupes, pendant qu'ils ne verront point assembler des Vaisseaux de transport.

2°. Les ennemis ne sçauroient jamais tenir une Escadre devant Dunkerque depuis le mois de Novembre jusqu'à celui d'Avril: les vents du Sud-Est & de Sud-Ouëst qui sont les plus favorables pour l'entreprise règnent dans les mois de Janvier & de Février. Ces mers sont ordinairement fort belles; les tempêtes ne s'y font sentir que dans les mois de Novembre & Décembre & dans celui de Mars.

Mais pour pouvoir passer dans le mois de Février, il seroit nécessaire que les ordres fussent donnés pour être prêt dans la fin de Décembre, ou au commencement de Janvier, à cause des retardemens ordinaires & inévitables qui réculeront l'Armement.

3°. Les

3°. Les vivres ordinaires pour les Frégattes suffiront pour les Troupes qui feront embarquées dessus: on prend ordinairement pour deux ou trois mois de vivres pour l'Equipage des Armateurs, qui est toujours le double des Equipages ordinaires.

Au moment de l'embarquement on peut retrancher un tiers des Equipages, & même la moitié; ce qui donnera beaucoup plus de vivres qu'il ne faut pour les Troupes. Par exemple une Frégatte de cent vingt hommes d'Equipage est armée pour deux mois, en rétranchant quarante hommes qui en font seulement un tiers, il y aura des vivres pour trois mois pour les quatre-vingt hommes qui restent. Si l'on met deux cent quarante hommes sur la même Frégatte, ils feront avec l'Equipage trois cent vingt hommes qui auront assez de vivres pour vingt deux jours & demi: Il y aura un tiers de vivres d'avantage si l'on en donne pour trois mois; si on rétranche la moitié de l'Equipage, il y en aura encore plus.

Or le trajet de Dunkerque à Edimbourg n'est que de deux ou trois jours avec

avec un bon vent, & de six ou sept avec un vent très-peu favorable : ainfi il leur restera assez de vivres pour les accidents extraordinaires ou pour leur retour. Et si les vents contraires retiennent les Frégattes en Ecosse pendant quelques jours, on leur y fournira tout ce qui leur est nécessaire, car le Pays en régorge.

4°. Le tems de l'expédition proposée facilite extrêmement l'embarquement des Troupes, parceque Sa Majesté peut mettre les Troupes destinées pour cette expédition en quartier d'hyver dans Dunkerque même, où ils resteront jusqu'au tems de l'embarquement comme faisant partie de Garnison de cette place ; Elles peuvent être embarquées en vingt quatre heures de tems dans la rade de Dunkerque, par le moyen des Bâtimens des pêcheurs, des batteaux plats, & des chaloupes qui s'y trouveront tous les jours.

Et il ne sera pas nécessaire de communiquer le dessein aux Officiers des dites Troupes avant le tems de l'embarquement, parcequ'ils auront toujours dans la Garnison leur Lit de Camp, leurs habits, & leur linge, & qu'ils

qu'il
quip
re p
cet a
rier
Et
place
Trou
nes,
Ome
son u
ment
5°
le Ro
St. C
re qu
de le
l'exéc
Le
ra le
peut
qui se
gleter
qui p
de fu
Camp
ment
& ce
aura

qu'ils n'aurent pas besoin d'autres Equipages. Quant à l'argent nécessaire pour les Officiers, on peut mettre cet argent entre les mains du Tresorier pour être livré en Ecosse.

Et il sera facile à Sa Majesté de remplacer la Garnison de Dunkerque de Troupes tirées des Garnisons voisines, comme Calais, Gravelines, St. Omer &c. qui seront pour cette raison un peu fortes dès le commencement de l'hyver.

5°. Sa Majesté peut ne pas avertir le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) du tems ni de la manière qu'on le veut faire passer: il suffira de le dire à ce Prince dans le tems de l'exécution.

Le Général à qui Sa Majesté donnera le commandement de ses Troupes peut faire faire comme lui, tout ce qui sera nécessaire pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), qui partira de St. Germain avec peu de suite comme pour un voyage de Campagne dont on inventera facilement des prétextes vraisemblablement; & ce Prince trouvera tout ce dont il aura besoin sur son bord: il se déguisera

fera en chemin, & il ne sera connu qu'après son départ de Dunkerque (*).

Je ne dis rien des armes & des munitions, parceque les difficultés de les embarquer secrettement en les distribuant sur plusieurs Frégattes, ne seront pas grandes.

A Brunts-Irland vis-à-vis d'Edimbourg, à Inverffeitling, à Blachnesse en montant la Rivière, les Frégattes seront en pleine surêté contre les vents & contre les ennemis.

L'Angleterre est toute ouverte, elle est denouée de Troupes, & ne sçauroit empêcher les Ecoffois d'y entrer & d'y faire des progrès.

Et en cas de malheur les Ecoffois en faisant le dégât en deça de la Rivière d'Edimbourg se retireront derrière cette Rivière, où ils subsisteront grassement,

(*) Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) peut prétexter à Anet un voyage pour voir Monsieur le Duc de Vendôme son parent, & pour aller de-là à la Trappe, à l'exemple du Roi son Père. A quelques lieues d'Anet il ôtera le cordon de son Ordre, & il fera le reste du voyage comme un jeune Gentilhomme sous un nom supposé.

femen
s'en r

Cet

fi dep

conse

leur d

toujou

en de

entièr

bar,

forcer

obligé

les co

pour f

pes de

surété

l'Angl

gées à

ramèr

parce

garden

pour

mettr

Fland

Ma

affaire

les E

tirer.

fement, & obligeront les Anglois à s'en retourner faute de subsistance.

Cette conduite leur a toujours réussi depuis quatre cent ans: c'étoit le conseil que leur Roi Robert Premier leur donna en mourant, & qu'ils ont toujours pratiqué depuis avec succès en dernier lieu. Cromwel après avoir entièrement épuisé les Armées à Dunbar, & ne pouvant plus subsister, ni forcer le passage de la Rivière, fut obligé d'accorder aux Ecossois toutes les conditions qu'ils lui demanderent pour finir cette guerre. Ainsi les Troupes de Sa Majesté seront toujours en sûreté, soit qu'elles réussissent contre l'Angleterre, ou qu'elles soient obligées à se retirer: cette retraite portera même un grand soulagement au Roi, parceque les Anglois seront obligés de garder le même nombre de Troupes pour observer les Ecossois; ce qui les mettra hors d'état d'en envoyer en Flandres.

Mais dans la disposition présente des affaires, il n'y a nulle apparence que les Ecossois soient contraints à se retirer.

ETAT

E T A T
D E S
O F F I C I E R S
D E S
T R O U P E S

Embarquées pour l'Ecosse, qui sont arrivées depuis l'embarquement, & du nombre des Recrues qui sont arrivées aux Troupes.

Régiment
DE BEAUFARMÉ.

Nombre des
Recrues arrivées par
Régiment.

Messieurs

Vallot Capitaine.
De Grossieux Lieut.
De la Boessiere Lieut.
Serrier Sous-Lieutenant.
Dufour Lieutenant.

} 1. Sergent.
23. hommes.

Régiment.

Régiment
DE BEARN.

Nombre des
Recrues arri-
vées par
Régiment.

Messieurs

Le Chev. de Beaufort Capit. }
Radeau Capitaine. }
Boisferand Sous-Lieut. } 3. hommes.
De la Girardiere. }
Du Hamel Sous-Lieut. }
De la Girardiere Lieut. }
Du Mesnil Sous-Lieut. }

Régiment
D'AUXERROIS.

Messieurs

Segnoi Capitaine. }
Gromeau Enseigne. } 3. Sergents.
Rebourg Lieutenant. } 25. hommes.
Courtaunay Sous-Lieut. }
Vernier Sous-Lieut. }

Régiment
D'AGENOIS.

Messieurs

Arnault Lieutenant. } 1. Sergent.
De Fleury Capitaine. } 5. hommes.
Régiment.

Régiment
DE BOULONNOIS.

Nombre des
Recrues arri-
vées par
Régiment.

Messieurs

De Carriere Major.
Dufroys Capitaine.
Magnol Capitaine.
De Surloy Capitaine.
De Pierre Lieutenant.

3. Sergents,
6. hommes.

Régiment
DE GALMOIS IRLANDOIS.

Messieurs

Malarty Lieutenant.
Oleary Lieutenant.
Rouck Lieutenant.
De Megan Lieutenant.

Régiment
DE L É E.

Monsieur

De Mageniz Capitaine.

LET.

L E T T R E

*De Monsieur DE BERNIERES à
Monsieur * * *.*

*A Dunkérque le vingt neuf Mars 1708.
au matin.*

MONSIEUR,

J'E ne m'attendois pas hier au soir d'avoir une aussi triste nouvelle à vous mander ; mais je viens de parler dans le moment au Commandant du second Bataillon du Régiment de Boulonnois qui vient d'arriver sur un des Bâtimens de charge de l'Escadre , appelé la prise du Zephir , sur lequel il y avoit neuf Compagnies du dit Régiment de Boulonnois. Il dit que dans le tems qu'on étoit prêt d'entrer samedi dans la Rivière d'Edimbourg , on apperçut la flotte ennemie , où il prétend avoir compté jusqu'à soixante voiles parmi lesquels il y avoit plusieurs Vaisseaux de soixante & dix & quatre

tre-vingt pièces de Canon; que Monsieur de Forbin voyant qu'il ne pouvoit pas éviter d'être joint, prit sa route vers le Nord, qu'un peu devant la nuit, un Vaisseau de l'Avant-Garde des ennemis entra au milieu de l'Escadre, & commença à canonner & à jeter des Fusées pour faire signal au reste de la flotte, qu'enfin la prise du Zephir qui est celle qui vient d'arriver, alla fort mal, & étant fort en arrière, les Officiers de ce Bâtiment trouverent à propos de regagner Dunkerque parceque le vent leur étoit favorable, & ce Commandant croit que toute l'Escadre du Roi s'est dispersée: ce qui est même à désirer dans la crainte qu'il ne leur soit arrivé un plus grand malheur.



LET.

De M
fin

D

par u
chart
de ch
quel e
xième
lonno
nouve
Mais
Bâtim
de dé
je vou
Pre
qui d'
pour a
beauc
vance
empêc
enfin e
Par

L E T T R E

De Monsieur DE BERNIERES à Monsieur ***. à Dunkerque du 30.

Mars 1708.

MONSIEUR,

DEpuis la nouvelle d'hier au matin que j'eus l'honneur de vous écrire par un Courier de Monsieur de Pontchartrain à l'arrivée d'un des bâtimens de charge de l'Escadre du Roi, sur lequel étoient neuf Compagnies du deuxième Bataillon du Régiment de Boulonnois, il n'est venu aucunes autres nouvelles, telles qu'elles puissent être. Mais j'ai interrogé les Pilotes de ce Bâtiment, par lesquels j'ai appris plus de détail que je n'en sçavois lorsque je vous écrivis.

Premièrement, Monsieur, les vents qui d'ici nous paroissoient favorables pour arriver promptement, ont toujours beaucoup variés & n'ont pas permis d'avancer; il y eut même un calme qui empêcha entièrement de faire route; enfin en approchant de la côte d'Ecos-

Part. II.

L

se,

se, il s'éleva un vent frais & forcé qui obligea de prendre le large, & ce ne fut que le Vendredi au soir vingt trois que les Vaisseaux reconnurent la Rivière d'Edimbourg & mouillèrent à l'embouchure : malheureusement à la pointe du jour il étoit basse mer, & il falloit attendre l'heure de midi pour entrer dans la Rivière avec la marée. A six heures du matin le vingt quatre Monsieur de Forbin fit mettre la flamme d'ordre pour faire venir toutes les Chaloupes de l'Escadre; & ce fut dans ce tems qu'on apperçut la Flotte ennemie qui, depuis qu'elle avoit paru à la hauteur des Bancs de Dunkerque le Mardi vingt au coucher du Soleil, avoit, à ce que prétendent les Marines, toujours rangé les Côtes d'Angleterre, où elle avoit trouvé les vents bons, au moyen desquels cette flotte avoit gagné la Rivière d'Edimbourg dix ou douze heures après nous.

Dans l'inégalité des forces, Monfr. de Forbin prit l'unique parti qu'il avoit à prendre, qui étoit de faire force de voiles pour gagner la grande mer vers le Nord de l'Ecosse, & se dérober aux ennemis pendant la nuit. Cependant
sur

sur les trois heures après midi quatre Vaisseaux des meilleurs Voiliers des ennemis nous joignirent presque & entre autres un de soixante & dix pièces de Canon qui attaqua la Driade ou le Griffon, car il n'est pas bien constant lequel des deux: la partie n'étoit pas égale, & quoique ce Vaisseau se défendit très-bien, il auroit succombé, si Mr. de Tourovere commandant l'Auguste n'étoit pas venu à son secours, qui non seulement dégagea le Vaisseau du Roi, mais même donna une bordée si à propos & de si près au Vaisseau Anglois, qu'il l'obligea de quitter la partie & de s'éloigner fort mal-traité suivant les apparences: & pendant tout ce tems-là la nuit s'approchoit, les quatre Vaisseaux Anglois crurent ne devoir pas s'engager davantage & se mirent en état d'attendre le reste de la flotte qui étoit à une lieuë ou deux derrière. Pendant la nuit notre Bâtiment qui est revenu, vit tout leur feu, & apperçut à Soleil couchant Monsieur de Forbin qui continuoit sa route à force de voiles vers le Nord, & tous les Vaisseaux qui le suivoient, à l'exception de celui-là qui ne pouvoit pas suivre.

De tout ce détail, Monsieur, on peut juger presque que l'affaire d'Ecosse est manquée, que les ennemis ne nous ont rien pris, & que l'Escadre, soit ensemble ou séparément, gagnera Brest en faisant le tour de l'Ecosse & de l'Irlande, à moins que quelques Bâtimens légers, commandés par quelques-uns de nos Capitaines Flamans qui connoissent parfaitement toutes ces mers, ne reviennent ici en droiture si par hazard ils s'étoient égarés & n'eussent pas pû suivre pendant la nuit Monsieur de Forbin qui ne portoit pas de feu, afin de n'être pas suivi des ennemis.

Comme tout le monde raisonne à sa fantaisie, il y a des gens qui croient que la flotte Angloise, se persuadant avoir dissipé l'orage, se tiendra vers la Rivière d'Edimbourg où il n'étoit que trop publique que la descente devoit se faire, & que Monsieur de Forbin, n'étant pas suivi, pouvoit bien aller descendre le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & ses Troupes à Cromarty qui est un port dans le Nord d'Ecosse: ce sont des conjectures dont vous jugerez mieux que personne.

LET.

L E T T R E

*De Monsieur DE BERNIERES à Monsieur de ***. à Dunkerque le
31. Mars 1708.*

MONSIEUR,

LE Protée Vaisseau du Roi, qui étoit de l'Escadre destinée pour l'Ecosse, est arrivé aujourd'hui à midi en rade, & on a aussi-tôt embarqué dix Compagnies du Régiment de Luxembourg qui étoient sur le Bâtiment avec quelques Officiers Irlandois, Monsieur le Camus Commissaire Provincial d'Artillerie & le Lieutenant-Colonel du Régiment d'Agenois. Ce Vaisseau qui est un des meilleurs de ce port, n'étoit pas armé en guerre, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander en ce tems, n'ayant que peu de matelots & pas à beaucoup près tout son Canon, parcequ'on l'avoit chargé en flutte pour porter plus de monde & de munitions: & lorsque l'Escadre fut obligée par le mauvais tems de mouiller à la rade de Nieuport, il relâcha ici

L 3

après

après avoir perdu quelques-uns de ses ancres, pour en prendre d'autres & demander des Matelots d'augmentation.

Ce Vaisseau partit donc de la rade de Dunkerque le Mardi vingt à midi, l'Escadre étant partie de celle de Nieuport la veille à onze heures du soir. Cependant le Protée est arrivé dans la Rivière d'Edimbourg dès le Vendredi vingt trois sur les deux heures après-midi, croyant y trouver l'Escadre; il s'est avancé jusqu'à deux lieuës de la Rivière, où il est venu plusieurs Pilotes & même un Gentilhomme à bord pour montrer la route qu'il falloit tenir. Il y a actuellement sur ce Vaisseau trois Pilotes Ecossois qui sont aussi venus sur ledit Bâtiment.

Les Officiers de terre auxquels j'ai parlé, m'ont tous dit que toute l'Ecosse attendoit le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), depuis trois mois avec impatience, qu'il y seroit reçu avec de grandes démonstrations de joye, que même le Milord Abel, qu'ils disent être le Duc d'Hamilton, avoit six mille hommes assemblés dont il avoit fait la revue; qu'au premier signal toute la Rivière seroit couverte de

de Bâtimens pêcheurs & autres qui viendroient aider pour faciliter promptement la descente, & qu'enfin l'on comptoit en Ecosse que l'Escadre qui apportoit le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), étoit de vingt ou trente Vaisseaux de Guerre & d'un pareil nombre de Bâtimens de charge.

Sur le soir Monsieur de Forbin parut avec l'Escadre à l'entrée de la Rivière, où il mouilla, comme j'ai eu l'honneur de vous le mander, & le lendemain au matin les ennemis parurent aussi, mais fort de vingt huit Vaisseaux dont dix-huit de soixante à soixante dix pièces de Canon. Vous avez sçu par mes précédentes comme leur Avant-garde me joignit, mais le Protée se trouvant avancé dans la Rivière & ayant plus de chemin à faire que les autres se trouva plus près d'eux & les vit attaquer le Salisbury commandé par Monsieur le Chevalier de Nangis, & non pas le Griffon ou la Driade, comme l'avoit dit le premier Bâtiment arrivé.

Le combat a été assez long, & on

m'assûre que Monsieur de Nangis a fait des actions d'une grande valeur ; l'Auguste & le Blacwal se sont aussi long-tems battus, toujours en faisant route autant que faire se pouvoit : mais il est à remarquer, Monsieur, qu'il survint un calme, de manière que nos Vaisseaux surchargés ne pouvoient presque aller, au-lieu que ceux des ennemis ses manioient légèrement quoique bien plus fort ; on a vû même jeter quantité de Balots pour alléger les Vaisseaux de l'Escadre du Roi. Enfin la nuit a fini le combat, & Monsieur de Rambur commandant le Protée qui entre dans ma chambre, m'assûre avoir vû les Vaisseaux du Roi dégagés, & n'avoir plus vû Monsieur de Forbin le lendemain au matin, il dit même s'être fait donner chasse par de gros Vaisseaux de la flotte ennemie pour se les attirer & soulager d'autant Monsieur de Forbin en cas qu'il fût suivi.

Le Protée n'ayant pû rejoindre ni voir l'Escadre a heureusement regagné le port, ayant été chassé tous les jours, & même encore hier au soir, car la mer est présentement couverte de

de
&
au
qui
être
a q
tran
Ang
V
ce
je v
prés
gloir
foix
puis
me
n'en
jour
tre-v
de l'
à qu
jusqu
J
sieur
venu
passé
que
des

de toutes parts de Vaisseaux Anglois & Hollandois. Nous en vîmes hier au soir seize de Guerre, qu'un pêcheur qui les a rencontré dit être Anglois & être les mêmes qui escorterent, il y a quatre à cinq jours, les Bâtimens de transport qui ont porté les Troupes Angloises d'Ostende en Angleterre.

Vous connoîtrez, Monsieur, la force de nos ennemis sur mer, quand je vous dirai qu'il y a seulement à présent treize Navires de Guerre Anglois Gardes de Côtes de soixante à soixante & dix pièces de Canon depuis Bevezieres jusqu'aux Dunes. Comme je sçais de très-bonne part, & à n'en point douter, qu'il y a peu de jours qu'une flotte marchande de quatre-vingt douze voiles a été vuë allant de l'Ouëst à l'Est, escortée de treize à quatorze Convois depuis trente-six jusqu'à soixante Canons.

J'oubliois de vous marquer, Monsieur, que le Gentilhomme Ecossois venu à bord qui étoit en France l'hyver passé rapporta qu'il y avoit depuis quelque tems dans la Rivière d'Edimbourg des Vaisseaux Hollandois venant des

Indes chargés pour la valeur de plus de trois millions qui attendoient des Convois pour aller en Hollande.

Quoique je retourne à Ypres après demain, Monsieur, pour y vaquer à plusieurs affaires, & notamment pour donner ordre à la subsistance des Troupes que Monsieur le Marquis de Cany m'a fait l'honneur de me mander devoir s'assembler le dix Avril sur la ligne de Commines; je ne laisserai pas de vous informer régulièrement de ce qui se passera ici; car j'aurai tous les jours des nouvelles en vingt quatre heures de tems s'il en arrive: & Monsieur Joffier Commissaire Provincial en cette Ville, homme capable & de confiance, pourvoira à toutes choses de ce côté-ci & m'en informera tous les jours.



L E T.

L E T T R E

De Monsieur DE BERNIERES à

Monfr. de ***.

De Dunkerque le 1^{er}. Avril 1708.

MONSIEUR,

IL y a quelques jours que j'eus l'honneur de vous mander que les dix Bataillons Anglois, dont je vous avois parlé dans plusieurs de mes Lettres, avoient été embarqués à Ostende, & il nous a paru par le retour des Vaisseaux d'Escorte que l'on a vû passer & repasser, qu'ils étoient arrivés du côté de la Tamise en très-peu de tems : le retour de ces Vaisseaux d'Escorte vers Ostende fait juger qu'il va s'y faire un nouvel embarquement; & l'on m'écrit même que les autres Bataillons Anglois ont reçu ordre de se mettre en marche pour être pareillement embarqués. On ajoûte par la même Lettre qu'on a préparé le

L 6

vingt

vingt neuf du mois passé à Gand vingt cinq pièces d'Artillerie de Campagne avec des Munitions de Guerre qu'on doit mener à Middelbourg pour être transportés aussi en Angleterre avec un Bataillon Hollandois à la conduite. Quoique la Nouvelle vienne d'assez bon lieu, j'ai peine à la croire, ne pouvant penser que l'Angleterre soit tellement depourvuë de Canons & de Munitions, qu'il soit nécessaire d'y en envoyer des Pais-Bas: c'est de quoi nous serons instruits plus positivement dans quelques jours.

Il continue à se faire ici bien des raisonnemens par Messieurs les Marins, dont plusieurs croient que Monsieur de Forbin aura fait la descente en Ecoffe en quelque lieu plus au Nord que la Rivière d'Edimbourg, espérant qu'il aura trompé les ennemis par quelques fausses routes; & on conjecture aussi qu'il n'y a pas pû faire cette descente, & qu'il a toujours été suivi: il aura été obligé de gagner un port de Suede ou de Dannemarck, n'y ayant pas assez de vivres dans les Vaisseaux à la multitude du monde qu'on

qu'on y a embarqué pour gagner Brest en faisant le tour du Nord de l'Ecosse & de l'Irlande dont on juge par ce que le Protée arrivé d'hier, n'en avoit plus que pour douze ou quinze jours.

Il est bon de vous observer, Monsieur, que le Protée est chargé d'un très-grand nombre de Balots qui étoient pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), de quantité d'armes & d'Artillerie. Il y a aussi quelques caisses d'armes sur le premier Bâtiment arrivé; on n'a encore rien déchargé, & on ne le fera pas sans ordre: Vous aurez, s'il vous plait, la bonté de donner les vôtres, quand vous le jugerez à propos, sur ce qu'il faudra faire des Balots; car pour ce qui est des Armes & des Munitions de Guerre, il n'y aura apparemment qu'à les remettre à l'Arsenal.



L E T T R E

De Monsieur DE BERNIERES à Mon-
sieur de ***.

A Ypres le 4. Avril 1708.

MONSIEUR,

N OUS n'avons aucunes nouvelles de l'Escadre du Roi par Dun-kerque: Les ennemis en ont publié, même imprimé une infinité de mau-vaïses & des plus desavantageuses pour nous, qui ne sont certainement pas croyables pour la plus grande par-tie. Ils ont fait hier des réjouissances à Menin & dans leurs autres places, comme s'ils avoient détruits les Vais-seaux du Roi & tous ceux qui étoient de l'Escadre. Mais un Irlandois ve-nu d'Ostende à Nieuport a rapporté avoir ouï lire une Lettre chez le Bour-guemâître d'Ostende, par laquelle on mandoit, que le Vaisseau du Roi nom-mé Salisbury, commandé par Monsieur le Chevalier de Nangis, avoit été pris

TEL 7 par

par les ennemis n'ayant pû suivre les autres ni se degager de deux gros Vaisseaux Anglois contre lesquels il avoit combattu tout l'après-midi du vingt quatre du mois passé, & qui l'avoient gardé à la portée du Pistolet toute la nuit, comme j'ai eû l'honneur de vous le marquer par mes précédentes : ce qui est très-probable & révient tout-à-fait aux nouvelles que les Officiers du Régiment de Luxembourg, qui étoient sur le Protée, m'avoient rapporté.

Mais ce même Irlandois dit aussi que la Lettre qu'il a entendu lire, porte que le surplus de l'Escadre du Roi étoit entré dans la Rivière de Fyrth, environ à quarante lieuës au Nord de celle d'Edimbourg, où est le Port de Cromarty dont je vous ai parlé, il y a quelques jours, & que la flotte Angloise avoit mouillé l'ancre à cette Rivière. Si cette nouvelle qui est fort apparente se confirme, il y a lieu d'espérer que la descente se fera avec le Secours des Ecossois qui paroissent très-bien intentionnés & qui ne me semblent plus rien devoir ménager
avec

avec l'Angleterre à qui leur intrigue est bien connue.

Si le Salisbury est pris, comme je n'en doute gueres, les ennemis auront fait prisonniers, outre Monsieur le Chevalier de Nangis Capitaine de Vaisseau, le Marquis de Levis, Milord Greffin, Monsieur le Marquis de Meuse Colonel d'Agenois, Monsieur de Faverolle Lieutenant-Colonel d'Auxerrois, Monsieur de Segent Commissaire des Guerres, Monsieur de Salmont Ingenieur, cinq compagnies du Régiment de Bearn, vingt Officiers Irlandois détachés, dix Sergents, dix Caporaux, dix Anspesades du Régiment de Fitz-Gerard, sans parler de l'Equipage de mer : le combat ayant été obstiné, il n'y a pas lieu de douter qu'il n'y ait eu bien des gens de tués.



LET

De M

JE
j
d'un
je su
tout
flatte
se;
bliqu
ridic

L E T T R E

*De Monsieur DE BERNIERES à Monsieur de ***.*

A Tpres le 5. Avril 1708.

MONSIEUR,

JE me donne l'honneur de vous envoyer la Copie d'une Lettre que je viens de recevoir en Chiffre d'un de mes amis de Gand avec lequel je suis en commerce. Elle réveille tout à fait mes espérances, & me flatte encore d'une descente en Ecosse; non obstant les réjouissances publiques des ennemis & leurs imprimés ridicules.



CO-

C O P I E

D'UNE

L E T T R E

*Ecritte à Monsieur DE BERNIERES.**De Gand le 3. Avril 1708.*

MONSIEUR,

LE terrible combat se réduit à une Canonade, & la Victoire complète, à la prise du seul Vaisseau le Salisbury. Voici comme l'on dit que la chose s'est passée: Votre Flotte étant arrivée à l'entrée de la Rivière d'Edimbourg, Monfr. de Forbin fit venir dans son bord tous les Capitaines & tint Conseil; on étoit en délibération quand on découvrit la Flotte Angloise, on leva aussitôt l'ancre & on mit à la voile. Les Anglois poursuivirent tirant force Canon, & faisant beau bruit, votre Flotte y répondit

dit avançant toujours en bon ordre, le Salisbury ne put suivre, fut environné & pris après un rude combat. Un autre Vaisseau auroit encore été attaqué, mais il fut aussitôt secouru & degagé. Ensuite vos Vaisseaux plus légers ayant gagné de l'avance, les Anglois reconnurent que leurs poursuites étoient vaines & retournerent sur leurs pas. On dit ici qu'ils sont entré dans la Baye d'Edimbourg & qu'ils y ont mouillé pour se réjouir de leur Victoire, pendant que vos Vaisseaux s'avancent vers le Nord de l'Ecosse où ils pourront tâter quelques autres endroits pour débarquer. C'est l'avis d'hier au soir, & on fait ce soir grand bruit de Canon en réjouissance de cette Victoire si complete.



L E T T R E

De Monsieur

D E B E R N I E R E S

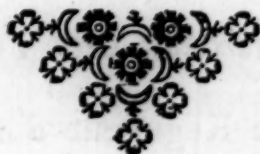
*à Monsieur de ***.**À Tpres le 5. Avril 1708.*

MONSIEUR,

J'AI reçu la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le vingt neuf du mois passé servant de réponse à la mienne du vingt quatre. Pour satisfaire à ce que vous désirez, je vous envoie un état du nombre ainsi que du jour de l'arrivée à Dunkerque, des Officiers & Recrues qui s'y sont rendus après l'embarquement de leurs Régiments: vous trouverez sur ce même état celui des Officiers des Brigades Irlandoises, débarqués de dessus la prise du Zephir &

d'Ecosse & d'Irlande. 1708. 237
& de dessus le Protée, les vingt neuf
& dernier Mars.

Je joins pareillement deux autres
états concernant les Troupes qui é-
toient sur ces deux Bâtimens, & qui
ont été débarquées; l'autre est l'état
des Armes & Balots d'étoffes & au-
tres Marchandises destinées pour l'ha-
billement de quelques-uns des Régi-
mens embarqués: à fure & à mesure
qu'il arrivera d'autres Officiers & Re-
cruës, comme aussi des Balots, j'au-
rai l'honneur de vous en envoyer de
tems en tems des états.



ETAT

E T A T

Des Armes & Balots, des Etoffes & autres Marchandises qui sont arrivées à Dunkerque depuis l'embarquement des Régimens ci-après pour l'Ecosse.

Pour le Régiment de Luxembourg.

Le 23. Mars deux cent cinq Fusils.

Le 31. Mars seize Balots d'Etoffes, Chapeaux, Bas &c.

Pour le Régiment de Boulonnois.

Le 31. Mars deux cent Fusils.

Pour le Régiment d'Agenois.

Le 29. Mars trois tonnes de Chapeaux.

Le 3. Avril sept Balots & trois Balles d'Etoffes, de Bas &c.

ETAT

E T A T

*Des Troupes qui ont été débarquées de la
prise du Zephir & du Protée les 29.*

*& 31. Mars de la présente An-
née 1708.*

Deuxième Bataillon du Régiment de
Boulonnois débarqué le 29. Mars.

Grenadiers Officiers ... Soldats. 38.

Guilamberg Capitaine-Lieut. . 42.

Fontaine sans Officiers. . . 34.

Harpey Capit., Sous-Lieut. . 31.

Dormes Officiers. 33.

Vocour Officiers. 30.

Maiguivoud Capitaine. . . . 33.

total. . . 241.

E T A T - M A J O R.

Le Sieur Guilamberg Commandant
Premier Bataillon du Régiment
de Luxembourg débarqué
le 31. Mars.

Grenadiers Officiers. . 36.

Co-

240	<i>Revolutions</i>	
Colonel sans Officiers.	29.	dont 2. à l'Hopital.
Polches Capitaine. .	31.	dont 1. à l'Hopital.
Boisfanger sans Officiers.	25.	dont 1. à l'Hopital.
Molmort Capitaine. .	37.	dont 1. à l'Hopital.
Formaison Officiers. .	42.	dont 2. à l'Hopital.
La Fond Capitaine-Lieut.	39.	
Duchaland Capitaine.	35.	dont 1. à l'Hopital.
Vaudavere Capitaine.	35.	
total. . .		309.

ETAT - M A J O R.

Le Major, l'Aumonier & le Chirurgien-Major, sur le même Vaisseau le Protée.

Le Lieutenant-Colonel du Régiment d'Agenois.

Monfr. le Camus Commissaire Provincial d'Artillerie.

ETAT

d'Ecoffe & d'Irlande. 1708. 245

E T A T

Du jour de l'arrivée & du nombre des

O F F I C I E R S

E T

R E C R U E S

Qui se sont rendues à Dunkerque après l'embarquement de leur Régiment pour l'Ecoffe.

Arrivée
des Officiers
en Mars
1708.

Régiment
de Luxembourg.

Recrues
arrivées
par Régiment.

Messieurs

du 24. Depeirres Lieutenant.
du 25. Poincelau Lieut.
du 26. Bonnat Lieut.
du 27. De Sevilly Lieut.
du 28. Adrien Sous-Lieut.
du 29. Des-Sourches Aide-Major.

1. Ser-
gent &
45. Sol-
dats.

Part. II.

M

Ré-

Revolutions
*Régiment de Bearn.*Recrues
arrivées
par Régi-
ment,

Messieurs

- du 26. Le Chev. de Beaufort
En Avril Capitaine.
du 25. Radeau Capitaine.
du 29. De Bigot Capitaine.
du 27. De Galluy Capitaine.
du 28. La Buffiere Capitaine.
du 27. Du Hamel Sous-Lieut.
du 26. Pichon Capitaine.
du 27. Boisferand Sous-Lieut.
du 27. La Girardiere Sous-L.
du 27. Dumesnil Sous-Lieut.
du 28. Le Chevalier de Nilly
Sous-Lieut.

38. Sol-
dats.*Régim. de Beaufarmé.*

Messieurs

- du 25. De la Barthe Capit.
du 25. Du Vallot Capitaine.
du 28. Dirland Capitaine.
du 31. Delanda Capitaine.
du 31. De Favouillet Capit.
du 26. De Bassere Lieut.
du 26. Du Four Lieut.
du 26. De Grossieux Lieut.
du 26. De Ferriere Sous-L.
du 31. Fassin Sous-Lieut.
du 31. Duvant Sous-Lieut.

3. Ser-
gents.
50. Sol-
dats &
11 Sol-
dats
vieux.

Régi-

Arrivée
des Officiers
en Mars
1708.

Régim. de Boulonnois.

Recrues
arrivées
par Régiment.

Messieurs

- du 24. Magnan Capitaine.
du 22. De Foix Capitaine.
Carriere Major arrivé
avec le Régim. dan-
gereusement blessé.
du 23. De Surlay Capitaine.
du 23. Despierre Lieut.
du 25. Becquet Lieut.
du 26. La Contée Lieut.
du 25. Nugin Lieut.
du 25. La Roche Lieut.

3. Ser-
gents &
12. Sol-
dats
dont 19.
de vieux.

Régiment d'Agenois.

Messieurs

De Fleury Capitaine
arrivé avec le Ré-

En Avril giment malade.

du 22. Dauteroche Capit.

du 22. De Douville Capit.

dernier Mars Charpentier Lieut.

du 19. Arnaud Lieut.

en Avril

u 2. Regn aud Lieutenant.

1. Ser-
gent &
31. Sol-
dats
dont 7.
de vieux.

M 2

Régi.

Arrivée
des Officiers
en Mars
1708.

Régiment d'Auxerrois.

Recrues
arrivées
par Régi-
ment.

Messieurs

du 23. De Seignac Capit.
du 26. Rebourg Lieutenant.
du 26. Vernier Lieut.
du 23. Cromeau Enseigne.
du 27. Courtenay Sous-Lieut.
du 30. D'Armainville Lieut.
du 31. Derneville Lieut.
du 30. Kaverul Lieut.
du 30. Romilly Lieut.
du 31. Frontin Lieut.

1. Ser-
gent &
32. Sol-
dats
dont 4.
de vieux.

Régiment de Lée
Irlandois.

Messieurs

du 26. Magenier Capitaine.
Bope Medecin &
Chirurgien arrivé de
Douay depuis l'em-
barquement.

Régi.

Arrivée
des Officiers
en Mars
1708.

Régiment de Galmois
Irlandois.

Recrues
arrivées
par Régiment.

Messieurs

du 26. Borty Lieutenant.
du 26. Domechegan Lieut.
du 26. Bouck Lieut.
du 26. Malarty Lieut.

Recapitulation
des Officiers.

Capitaines. . 21.
Lieutenants. . 28.
Sous-Lieut. &
Enseignes. . . 10.
—
total. . . 59.

Recapitulation
des Recrues.

Sergents. . 9.
Soldats. . 228.
—
total. . 237.



E T A T DES O F F I C I E R S

*Des Brigades Irlandoises débarquées le
29. & dernier Mars 1708.*

Brigade DE LÉE.

Messieurs

Magenis Capitaine. . . arrivé du Lan-
guedoc.

Bishop Lieutenant.

Geoghegane Lieutenant.

Meagher Lieutenant.

Brigade DE DORRINGTON.

Messieurs

Maighée Capitaine.

Guirke Major des Brigades.

Thierny Lieutenant.

Brenane Lieutenant.

Archebold Lieutenant.

Archebold le Jeune Lieutenant.

Bri.

d'Ecosse & d'Irlande. 1708. 247

Brigade DE BARWICK.

Messieurs

Varren Major de Brigade.

Fitz Gerard Lieutenant.

Kelly Lieutenant.

Barretts Lieutenant.

Roirke Lieutenant. . . arrivé du Lan-
guedoc.

Roussel Lieutenant. . . resté malade à
Dunkerque.

Kelly Lieutenant de la Brigade.

De Rouvy.

Brigade DE GALMOIS.

Messieurs

Mehegagne Major de Brigade, resté
malade à Dunkerque.

Hurly Lieutenant.

Birme Lieutenant.

Malarty Lieutenant.

OFFICIERS

de la Cour du

ROI D'ANGLETERRE

(le Chevalier de St. George).

Messieurs

Rottery à bord.

Baucher.

De la Valle.

Colliers.

Richardson.

Macdonelle.

Aselby.



LET.

L E T T R E

*De Monsieur DE BERNIERES à
Monsieur * * *.*

*A Ypres ce 17. Avril 1708. à sept
heures du soir.*

MONSIEUR,

C'EST avec bien du regret que je vous dépêche un Courier pour vous apprendre une mauvaise nouvelle, mais Monsieur le Comte de la Motte l'a trouvé à propos & même nécessaire afin que nous puissions recevoir plus promptement vos ordres sur bien des choses auxquelles il est nécessaire de pourvoir. Lorsque mon Courier arrivera, vous serez apparemment déjà informé en général d'une partie des Vaisseaux de l'Escadre du Roi, ne doutant pas que Monsieur du Gay n'ait dépêché un Courier à Monsieur de Pontchartrain à l'arrivée. Voici, Monsieur, le mal que j'en apprends par un Exprès qui m'arrive. Dix Fré-

M 5

gar-

gattes de l'Escadre sont entrées aujourd'hui à dix heures du matin en rade, savoir la Driade, le Fort Lingue, la Victoire & le Zephire, tous quatre au Roi, avec le Duc de Vendosme, le Chevalier Bart, le petit Soleil, la Revanche, le Fidèle & la Reconnoissance, Bâtimens appartenans aux Bourgeois; on en voit encore six autres qu'on espéroit qui entreroient aujourd'hui.

Les Officiers disent avoir quitté le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & le reste de l'Escadre dont ils ont été séparés par le mauvais tems à la hauteur du Texel le deux de ce mois sans avoir pû arriver plutôt à cause du vent contraire qui ne changea que hier; & ils espèrent que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) arrivera incessamment avec le reste de la flotte dont il ne manquoit que Salisbury & l'Ecureuil, lorsqu'ils ont été séparés. Ils rapportent unanimement à ce que l'on me mande que le Vendredi vingt quatre du mois passé, les Pilotes s'étant mépris & ayant passé la Rivière d'Edimbourg, on fut obligé de les r'envoyer pour la regagner, de manière que l'on

arri-

arriva le soir à l'entrée de cette Rivière, & que le lendemain, comme on se préparoit à y entrer, la flotte ennemie parut, ce qui obligea l'Escadre du Roi à prendre le large: mais les Anglois ayant le vent sur nous, leur Avant-Garde nous joignit, entra au milieu de nos Vaisseaux & attaqua le Salisbury qui, après s'être deffendu au-delà de l'imagination, fut enfin obligé de ceder, & fut pris.

Non-obstant la nuit l'Escadre se rassembra & fit force voiles pour aller débarquer à Cromarty; mais qui que ce soit ne connoissant le mouillage de cette Côte, Monsieur de Forbin détacha l'Americain pour aller prendre des Pilotes: Cette Frégate revint sans en avoir pû trouver, & la flotte ennemie reparut aussi-tôt, qui donna si bien la chasse à la nôtre, qu'elle lui fit prendre la résolution de ne plus tenter de descente. De manière qu'on ne songea qu'à régagner Dunkerque; ce que vous connoîtrez ne s'être pas fait sans peine: puisque depuis le deux une partie des Vaisseaux n'a gagné le port qu'à peine, quoiqu'il n'y ait que quarante lieues du Texel à Dunkerque,

& je ne suis pas sans inquiétude sur le surplus.

Dans le tems qu'on m'a écrit, on alloit débarquer les Troupes qui étoient sur les dix Bâtimens au nombre de quarante huit Compagnies qui ne peuvent être que fort fatiguées; on va les remettre, du mieux qu'il sera possible, dans cette confusion. Et même il est impossible qu'une si grande quantité de monde jointe à celle qu'on attend, & la multitude d'Officiers qui étoient déjà à Dunkerque, puissent y être logés. Monsieur le Comte de la Mothe va en faire passer quelques Bataillons à Berg, Gravelines, & Nieuport, en attendant que vous ayez envoyé vos ordres: & je pourvoirai pendant ce tems à la subsistance des uns & des autres.

Il sera bien important de mettre dans des lieux tranquilles les Bataillons débarqués, afin qu'ils puissent se rétablir, y ayant même lieu de croire qu'il y aura encore quelques Bâtimens de pris par les ennemis outre le Salisbury qui cause la perte de cinq Compagnies du Régiment de Bearn.

Il se passera peu de jours d'ici à quelque

que tems qu'il ne nous arrive quelque chose de nouveau, dont j'aurai l'honneur de vous informer régulièrement: & j'ai grande envie de vous apprendre incessamment l'arrivée du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), qui monte le Maroc, & de l'Auguste qui est le second Vaisseau de l'Escadre; parcequ'outré la Personne de Sa Majesté, notre Million est sur les deux Bâtimens. Vous aurez, s'il vous plait, la bonté de donner vos ordres sur la destination de cet argent, s'il arrive à bon port, pour sçavoir si elle sera telle que vous l'auriez réglé il y a trois semaines. Il va aussi y avoir bien des Armes, Munitions de Guerre, & Balots à placer.

On dispose toujours toutes choses pour le Camp de vingt Bataillons & de vingt Escadrons sous la ligne de Commis.

Je retourne dans le moment à Dunkerque pour pourvoir à tout ce qui dépendra de mes soins.

A Dunkerque le 7. Avril 1709.
à deux heures après midi.

R E C I T

*De Monsieur D'ANDREZEL de ce qui s'est
passé dans la Navigation du ROI D'AN-
GLETERRE (le Chevalier de
St. George), depuis son
départ de Dunkerque
du 17. Mars.*

LE dit jour 17. Sa Majesté Britan-
nique (le Chevalier de St. Geor-
ge) mit à la voile à six heures du
soir, avec cinq Vaisseaux armés en
guerre, deux autres en Flutte, &
vingt une Frégattes.

L'on devoit à la nuit faire fortir du
port & envoyer à la rade pareil nom-
bre de Vaisseaux que celui qui étoit
parti, afin de donner lieu aux enne-
mis de juger qu'ils y étoient encore;
mais le Calme qui survint, obligea de
mouiller & l'on se trouva le dix huit
à la hauteur de Nieuport, où les
vents contraires retinrent la flotte jus-
qu'au dix neuf à dix heures du soir :
pen-

pendant ces deux jours du gros tems, trois Frégattes ayant fait signal d'incommodité furent contraints de retourner à Dunkerque, & Monsieur le Comte de Forbin détacha le dix neuf une Corvette pour en aller apprendre des nouvelles à Dunkerque.

L'on tint Conseil dans la Chambre du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), pour sçavoir si l'on continueroit la route pour l'Ecosse, notwithstanding la diminution des forces qui étoient sur ces trois Vaisseaux: Sa Majesté (le Chevalier de St. George) décida pour l'affirmative, quoique les trois Vaisseaux fussent chargés de huit cent hommes de débarquement, beaucoup d'armes & de provisions, & que, quand toute la flotte seroit arrivée à bon port, il n'y en eût que cinq mille quatre cent hommes de débarquement, dix mille Fusils, mille Pistolets, mille Mousquetons & Carabines, & point de Selles; au-lieu que Monsieur Hoocke avoit toujours assuré que les Ecossois demandoient six à huit mille hommes, vingt mille armes & mille Selles. Monsieur le Comte de Gassé qui avoit reçu le même

me jour dix neuf de Sa Majesté la Patente de Maréchal de France, & qui avoit pris le nom de Matignon, pria Monsieur de Forbin de donner les ordres nécessaires pour que les trois Vaisseaux pussent réjoindre aussi-tôt qu'ils auroient repris à Dunkerque ce qu'ils avoient perdu. On ne songea plus qu'à poursuivre son chemin, & après plusieurs délibérations sur l'endroit du Nord d'Ecosse comme le vouloit Monsieur Hoocke, ou de la Rivière d'Edimbourg, l'on se détermina au dernier parti par l'avis de Monsieur de Middleton qui désigna pour le débarquement le port de Bruntisland ou Isle brulée quoiqu'il ne parût que comme une rade. L'on devoit de-là envoyer un détachement s'emparer de Sterling qui est au bout de la Rivière & où il y a un pont. Après avoir marché depuis le Lundi dix heures du soir jusqu'au Mardi vingt, l'on fut obligé de rester en place depuis six heures du matin jusqu'à dix heures pour attendre les Bâtimens restés derriere. Le reste du jour vingt & toute la nuit on avança chemin avec un assez gros tems dont Sa Majesté

jet
Ge
vin
la
vin
dél
d'E
me
vin
mar
& i
ent
M
ya
gloi
lui
cou
sieur
les
L
qu'à
milie
quell
& c
pas
ving
Vais
être
de D

jesté Britannique (le Chevalier de St. George) étoit fort incommodée: le vingt-un & le vingt-deux on continua la route. La nuit du vingt-deux au vingt-trois comme l'on craignoit de déborder l'embouchure de la Rivière d'Edimbourg, l'on jugea à propos de se mettre à la Cappel. Le Vendredi vingt-trois on vit les terres d'Ecosse, mais on avoit pris un peu trop le Nord & il fallut se rabattre sur le Sud pour entrer dans la Rivière d'Edimbourg.

Monsieur le Comte de Forbin envoya une Frégatte avec le Pavillon Anglois pour reconnoître la Rivière, & lui ordonna de tirer en arrivant vingt coups de Canon, signal dont Monsieur d'Hoocke dit être convenu avec les Ecoffois.

L'on n'arriva ledit jour vingt-trois qu'à l'embouchure de la Rivière: au milieu se trouve l'Isle de May sur laquelle il y a toujours un fanal allumé; & ce fut un grand bonheur de n'être pas entré plus avant, car le Samedi vingt quatre au jour on apperçut six Vaisseaux Anglois que l'on reconnut être les mêmes qui avoient paru près de Dunkerque. Monsieur le Comte
de

de Forbin, à la faveur d'un coup de vent qui vint fort à propos, fit remettre au large & donna ordre en cas de séparation de gagner Cromarty ou Inverness au Nord d'Ecosse. La flotte ennemie suivit de près la nôtre, & quatre de leurs Vaisseaux ayant devancé de beaucoup leur armée, l'on joignit l'Auguste commandé par Monsieur de Tourorvere: ils commencèrent à se canonner à quatre heures après midi, pendant le combat le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) pria plusieurs fois Monsieur le Comte de Forbin de le mettre à terre, & lui dit qu'il étoit résolu de rester en Ecosse, quand il ne seroit suivi que de ses Domestiques, ce que Monsieur de Forbin lui fit connoître qu'il ne convenoit pas & lui refusa.

Le Vaisseau Anglois n'ayant pas trouvé son compte avec l'Auguste le quitta pour s'attacher à Salisbury qui étoit plus derrière commandé par Monsieur de Nangis, & sur lequel étoit Monsieur de Levy. Après un combat qui dura depuis six heures du soir jusqu'à la nuit, le Griffon & l'Auguste étant venus au secours du Salis-

Salisbury, la nuit les sépara sans qu'on en ait pû sçavoir plus de particularités.

Alors la flotte se trouva dispersée; & l'on jugea que les ennemis avoient pris plusieurs de nos Bâtimens & qu'il n'y avoit plus d'autre route à prendre que celle de Dunkerque: ce qui fut executé.

Le lendemain dimanche vingt cinq au matin, on se vit à dix heures de terre & à six lieues des ennemis: on les perdit de vue deux heures après. Il nous restoit vingt Bâtimens sans la Corvette, ainsi il en manquoit cinq depuis le combat, parmi lesquels se trouvoit le Salisbury sans compter les trois retournés à Dunkerque. Comme on n'étoit plus suivi, Monsieur le Maréchal de Matignon, & Monsieur le Comte de Forbin proposerent au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), de faire une tentative du côté d'Inverness, ce que Sa Majesté Britannique accepta; mais comme on n'avoit aucun Pilote qui connût ce port-là, Elle ordonna au Sieur Baron de Boyn d'aller en chercher au Cap de Boulaness, lorsque par un vent for-

forcé qui s'éleva, l'on se trouva dans l'impossibilité de continuer la route du Nord d'Ecosse : ces raisons & la crainte de manquer de vivres obligèrent de faire route le vingt six du côté de Dunkerque.

On remonta six Vaisseaux Hollandois que Monsieur de Forbin auroit attaqué, & qu'il auroit compté prendre, s'il n'avoit été chargé de la Personne du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), des Troupes & de l'argent du Roi.

Les vingt sept, vingt huit & vingt neuf la Navigation fut difficile par les calmes & les vents contraires.

Le vingt huit deux Frégattes renvoyées de Dunkerque, joignirent la flotte escortée par quatre autres armées en guerre : elles rapportèrent qu'elles avoient couru risque d'être prises par quarante Navires des ennemis auxquels elles s'étoient trouvées mêlées dans la Rivière d'Edimbourg.

Le vingt neuf la Corvette, qui avoit conduit en Ecosse deux Ecossois venus de Saint-Germain, joignit la flotte & rapporta pour toutes choses qu'après les avoir débarqué près du
Cap

Cap de Boquenefs, elle avoit eu ordre de s'en revenir.

Depuis ces jours-là les tems ont été si contraires que l'on n'a pu faire autre chose que d'arriver le sept à la rade de Dunkerque avec quatre Vaisseaux & cinq Frégattes. L'on espère que le reste sera arrivé dans le port de cette Ville ou y arrivera incessamment. Monsieur Dandrezel ajoute que quand le débarquement eût eu lieu, la réussite en auroit été très-douteuse par l'incertitude qui a toujours paru, tant sur le lieu du débarquement que sur les Secours qu'on y trouveroit : & qu'ainsi c'est un grand bonheur que d'avoir ramené à Dunkerque le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), les Vaisseaux, les Troupes & l'Argent après le danger que l'on a couru.



L E T T R E

De Monsieur

D' A N D R E Z E L

à Monsieur

DE CHAMILLART.

*À la rade de Dunkerque du 7. Avril
1708.*

MONSEIGNEUR,

DANS le tems qu'on a cru ne pas partir de Dunkerque suivant les ordres que vous aviez envoyé pour faire débarquer les Troupes & Munitions, j'eus l'honneur de vous demander vos instructions sur le traitement de plusieurs employés que j'avois fait venir de Paris, ou qui m'avoient été donnés sur les lieux par Monsieur de Bernieres & Monsieur de Bagnol pour les

les differents détails qui se seroient rencontrés à la suite de l'armée en Ecosse, & je vous avois proposé de leur faire payer un mois d'appointemens pour leur tenir lieu de leurs frais de voyage & de leur séjour à Dunkerque. Comme ils ont essuyé une Navigation très-longue & très-facheuse & que plusieurs sont même malades, je crois que vous trouverez bon que je fasse payer au moins deux mois à ceux qui sont venus de Paris.

Je vous supplie aussi, Monseigneur, de me faire sçavoir vos intentions sur le Payement des Officiers - Généraux dont Monsieur le Maréchal de Malignon m'a remis l'état consistant en quatre Lieutenants - Généraux, deux Maréchaux de Camp, quatre Brigadiers & un Major-Général, tant pour appointemens que pour fourages, sur quel pied, & combien de tems. Il n'y a nulle difference à faire entre les trois anciens Lieutenants - Généraux, l'ancien Maréchal de Camp & l'ancien Brigadier d'avec Monsieur le Marquis d'Hery nouveau Lieutenant-Général, Monsieur de Fitz Gerard
nou.

nouveau Maréchal de Camp & Messieurs de Mauny, Montandre & Hoocke nouveaux Brigadiers; & s'il ne faut pas leur rétenir ce qu'ils ont déjà touché par vos ordres, dont Monsieur de Pleuveat m'a adressé l'état, sur quoi vous aurez aussi-tôt la bonté de me marquer ce que vous reglez à l'égard de Monsieur de Fulteuille qui de Dunkerque a fait un voyage en poste à la Cour, & à qui vous avez fait donner en deux fois quinze cent livres & huit cent livres.

Il y a encore des Officiers Irlandois venus du Languedoc qui démandent leurs Ustencilles du présent quartier d'hyver dont je vous ai envoyé le Mémoire le neuf du mois passé, & ce qu'ils doivent devenir.

Nous n'arrivons, Monseigneur, qu'avec quatre Vaisseaux de Guerre & cinq Frégattes; nous ne sçavons point encore si le surplus est entré devant dans le port on resté derrière. Monsieur Hoocke en passant à Dunkerque s'en informera & vous instruira en attendant que je puisse moi-même vous en rendre un compte plus exact

exa
pro
& p
que
refo
j'ai
man
gard
J'
pour
achâ
dats
seme
tout
Com
lion
je le
Mon
soit p
yeme
tirai
fait r
toutes
en or
les m
fait a
venus
terre
Par

exact lorsque je ferai à terre. C'est pour profiter du départ du dit Sieur Hoocke & pour ne point retarder à Dunkerque les Officiers-Généraux, Officiers reformés Irlandois & Employés que j'ai cru par avance devoir vous demander vos ordres sur ce qui les régarde.

J'ai fait aussi quelque avance tant pour envoyer des Postillons que pour achats de marmittes pour les Soldats dont je demanderai le remboursement à Monsieur de Bernieres; le tout ne va pas à trois cent Livres. Comme je n'ai point touché au million que nous avons embarqués & que je le remettrai en mêmes espèces à Monsieur de Bernieres, il faut que ce soit par ses ordres que passent les payemens qu'il y aura à faire. Je ne partirai point de Dunkerque que je n'aye fait rentrer dans les Magasins du Roi toutes les Provisions & Munitions qui en ont été tirées: je ferai remettre les marmittes des Soldats que j'avois fait acheter & les soixante Ballots venus de Paris pour le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George).

Part. II.

N

J'ou.

J'oubliois de vous dire, Monseigneur, que nos Troupes ont été nourries dans les Vaisseaux comme les Soldats de Marine : & comme on ne retient pas aux Soldats de Marine la subsistance que l'on leur fournit en mer, je crois que votre instruction n'est pas qu'on précompte à nos Troupes sur leur décompte celles qu'elles auront reçues. Elles ont eu assez d'incommodité.



d'Ecosse & d'Irlande. 1708. 267

L E T T R E

De Monsieur DE BERNIERES à Monsieur DE CHAMILLART.

A Dunkerque le 3. Avril 1708.

MONSIEUR,

CES deux mots ne sont que pour accompagner les dépêches de Monsieur le Maréchal de Matignon, & pour avoir l'honneur de vous dire que je me suis trouvé ici à l'arrivée du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) avant de retourner à Ypres où la proximité de la Campagne m'appelle. J'attendrai vos ordres sur la destination de l'argent, des Troupes & des Munitions qui sont arrivées avec l'Escadre du Roi, à laquelle il ne manque que le Salisbury, l'Écureuil, le Château de Delft & le petit Soleil.

N 2

LET.

L E T T R E

*Du Maréchal DE MATIGNON en forme de Journal sur l'Embarquement.
A Dunkerque le 7. Avril 1708.*

MONSIEUR,

J'AI eu l'honneur de vous mander notre embarquement à Dunkerque le dix-sept Mars, & vous verrez par le Journal qui suit tout ce qui s'est passé depuis jusqu'à notre retour.

Le dix-sept Mars à quatre heures après-midi, Monsieur le Comte de Forbin mit à la voile avec la flotte; mais sur les dix heures du soir les vents étant devenus contraires, on fut obligé de mouiller sur les Bancs à la hauteur de Nieuport, où les vents contraires nous rétinrent le dix huit & le dix neuf. Le Protée sur lequel il y avoit quatre cent hommes de débarquement, & le Guerrier & le Barentin avec deux cent chacun furent obligés par le tems qu'il faisoit de relâcher à Dunkerque.

Le dit jour dix-neuf à dix heures du soir les vents ayant changés, l'on re-
mit

mit à la voile, & ayant fait route les vingt & vingt deux par un vent assez fort, le vingt-trois au matin l'on découvrit la Rivière d'Edimbourg & l'on mouilla le soir à l'embouchure.

Le vingt quatre au matin, comme on appareilloit pour entrer dans la Rivière, on découvrit un nombre de voiles qui furent bientôt reconnus pour Vaisseaux de Guerre ennemis au nombre de vingt huit qu'on jugea être les mêmes qui avoient paru devant Dunkerque: ce qui fit prendre à Monsieur le Comte de Forbin le parti de gagner le large à la faveur d'un vent qui s'éleva heureusement du côté de la terre pour nous éloigner des ennemis.

Ils nous suivirent à vue & de près assez toute la journée du vingt quatre; & quatre de leurs meilleurs voiles s'étant approchés de ceux de nos Vaisseaux qui étoient le plus en arrière: celui des ennemis qui se trouva le plus avancé, attaqua à quatre heures après midi l'Auguste avec lequel ils se canonnerent quelque tems, après quoi l'Anglois se rejetta sur le Salisbury, il parut vouloir le mettre entre lui & un autre Vaisseau Anglois qui venoit le

joindre. Le Combat entre les deux derniers Vaisseaux & quelques autres de part & d'autre, qui s'étoient approchés à demie portée du Canon, dura jusqu'à la nuit avec un assez grand feu de Mousqueterie de la part du Salisbury.

Comme notre flotte étoit dispersée & les ennemis fort près de nous, Monfr. le Comte de Forbin fit faire fausse route pendant la nuit, ce qui eut son effet : car le lendemain vingt cinq au jour, nous nous vîmes assez éloignés des ennemis, & l'on se trouva encore vingt voiles.

Sur quoi je m'entretins avec Monsieur le Comte de Forbin pour sçavoir de lui si, n'ayant pû faire le débarquement dans la Rivière d'Edimbourg, nous ne pourrions pas le tenter d'un autre côté. Il me proposa Inverness qui est un Port fort reculé dans le Nord d'Ecosse ; & nous fumes sur le champ en parler au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), qui reçut cette proposition avec joye & nous dit que nous n'avions qu'à voir ensemble les mesures qu'il y avoit à prendre & qu'il suivroit ce que nous aurions résolu.

Il fut question d'avoir des Pilotes pour nous y conduire & nous y donner les connoissances dont nous avions besoin , & comme il ne s'en trouvoit aucun dans l'Escadre qui connût le port : Monsieur le Comte de Forbin détacha une Frégatte avec le Sieur Baron de Boyn pour en aller chercher un au Cap de Boquanefs. Toute la journée du vingt cinq les vents nous furent assez favorables pour la ditte route du Nord d'Ecosse ; mais sur les dix heures du soir , il s'éleva un gros tems fort contraire qui ayant continué le lendemain vingt six avec violence , Monsieur de Forbin dit , qu'il étoit tems de parler au Roi (le Chevalier de St. George) sur les inconviniens qu'il y avoit de suivre cette route , qui étoit la dispersion inévitable du reste de notre flotte dont les Bâtimens , qui se trouvoient séparés , couroient risque de tomber entre les mains des ennemis , ou de perir sur les côtes , s'ils étoient poussés , ou même de manquer de vivres. L'impossibilité du Sieur Baron Boyn d'approcher terre par la tempête qu'il faisoit , & par conséquent de nous amener des Pilo-

tes pour nous conduire, l'incertitude & les risques du débarquement dans un port qu'on ne connoissoit point, & où les ennemis pouvoient encore nous joindre, & autres risques & difficultés, qui ayant été exposés au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), par Monsieur de Forbin en présence du Duc de Perth, de Milord Middleton, de Monsieur d'Hamilton, de Milord Galmoy, & de Messieurs Beauharnois & d'Andrezel; le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) d'une voix unanime de tous ces Messieurs se détermina à retourner à Dunkerque où nous n'avons pû arriver qu'aujourd'hui par les calmes & les vents contraires.

Je suis, Monsieur, bien affligé de n'avoir pas un meilleur récit à vous faire, & d'avoir vû évanouir toutes nos espérances par des obstacles aussi insurmontables; je vous supplie de vouloir bien en marquer au Roi toute ma douleur & de me croire aussi parfaitement que je suis &c.

En mettant pied à terre avec le Roi (le Chevalier de St. George), je trouve que le Vaisseau de Salisbury, sur le-

lequel étoit Monsieur le Marquis de Levy avec quatre cent hommes, nous manque, & trois autres petits Corsaires; nous ne sçavons point encore ce qui leur est arrivé. Monsieur de Bernieres vous a mandé qu'il avoit fait débarquer les Troupes à mesure que les Bâtimens étoient arrivés avant nous, & qu'il les avoit distribué dans des quartiers où elles auront besoin de quelque repos. Je vais faire débarquer ce que nous en avons amené, & j'attendrai sur cela les ordres que vous aurez la bonté de m'envoyer, & sur la destination des Officiers-Généraux. Nous ne sommes arrivés ici que neuf Batimens ensemble.

Au reste, Monsieur, vous aurez été surpris de n'avoir pas reçu mon Courier en même tems que Monsieur de Beauharnois est arrivé à la Cour: j'ai sur cela fort à me plaindre de Monsieur de Forbin qui, la nuit dernière environ les onze heures, l'a fait débarquer de la hauteur d'Ostende où nous avons mouillé sans-m'en avoir rien dit ni au Milord Middleton ni à personne qu'à Milord Perth seul qu'il fit entrer en particulier dans la Chambre du

Roi (le Chevalier de St. George), à dix heures du soir qu'il étoit couché. J'en ai parlé ce matin au Roi (le Chevalier de St. George) qui m'a paru fort surpris que je n'en fusse pas informé & qui a fort desapprouvé le procédé de Mr. de Forbin; Monsieur Hoocke vous expliquera lui-même comme cela s'est passé. Je l'ai chargé de vous entretenir sur la Commission dont le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) l'a chargé pour la Reine: je lui dois cette justice que depuis son arrivée à Dunkerque il s'est comporté avec bien de la prudence & a marqué beaucoup de zèle pour le service du Roi (le Chevalier de St. George), & qu'il n'a rien avancé qui ne nous ait paru juste & avec connoissance.



L E T T R E

De Monsieur D'ANDREZEL à Monsieur DE CHAMILLART.

*A la Rade de Dunkerque du 7. Avril
1708. à deux heures après-midi.*

MONSEIGNEUR,

JE vous ai informé assez exactement de tous les contre-tems qui avoient empêché le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) de s'embarquer avant le Samedi dix-sept Mars; & le Sieur la Vallée a dû vous rendre une Lettre que j'eus l'honneur de vous écrire le dit jour à quatre heures après-midi au moment de notre départ. Je n'ai donc plus en conséquence qu'à vous rendre compte des accidens qui nous ont accompagnés pendant vingt deux jours de navigation dont l'événement n'a pas été tel que nous devions le souhaiter, puisque nous avons été obligé de ré-

tourner fans executer ce grand dessein qui en étoit l'objet, mais qui auroit pû être encore bien plus malheureux par toutes les circonstances; dont je vais vous faire le détail par manière de journal en suivant quelques notes que, malgré l'incommodité que la mer me causoit, je n'ai pas laissé de prendre sur mes tablettes.

Nous mimes à la voile le dit jour dix-sept à six heures du soir par la passe de l'Est avec cinq Vaisseaux armés en guerre, deux autres en Flutte, & vingt & une Frégattes, la plupart appartenant à des Armateurs particuliers de Dunkerque, dont une avoit été donnée d'augmentation pour les Equipages tant de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) & Officiers-Généraux que pour ce qui n'avoit pû être embarqué sur les autres: & on devoit à la nuit, faire sortir du port de Dunkerque même nombre de Bâtimens pour remplacer à la rade ceux dont étoit composée la flotte pour tromper, s'il se pouvoit, les ennemis, & gagner toujours de l'avance sur eux; mais on fut obligé de mouiller sur les dix heures à cause du calme qui survint.

Nous

Nous nous trouvâmes Dimanche dix huit au matin à hauteur de Nieuport où les vents contraires nous retinrent jusqu'au Lundi dix-neuf à dix heures du soir. Pendant ces deux jours de gros tems trois de nos Frégattes ayant fait signal d'incommodité, furent contraintes de retourner à Dunkerque, & Monsieur le Comte de Forbin détacha le dix neuf une Corvette non-comprise dans les Bâtimens ci-dessus, pour en aller sçavoir des nouvelles à Dunkerque.

On tint le même jour un conseil de guerre dans la Chambre du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) pour discuter si, quand le vent le permettroit, on continueroit la route sans attendre le retour des dits trois Bâtimens, dont, outre la portion des Munitions & Provisions de chaque espèce distribuée aussi également qu'on avoit pû sur tous ceux de la flotte, l'un nommé le Protée qui étoit un de ces Vaisseaux en Flutte portoit onze Compagnies d'Infanterie & leurs Officiers; les deux autres dix Compagnies & Officiers à proportion; ou si l'on retourneroit à la rade de Dunkerque pour

répartir tous ensemble. Huit cent hommes & beaucoup d'armes de moins faisant partie de leur charge formoient le sujet de la ditte délibération, par ce que Monsieur Hoocke, qui étoit le seul à qui nous puissions nous adresser & à qui nous renvoyoient même les Ministres du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) sur les dispositions où étoient les Ecoffois pour recevoir leur Roi (le Chevalier de St. George), nous avoit toujours dit qu'ils avoient demandé six à huit mille hommes des Troupes de Sa Majesté, & furtout vingt mille Armes avec mille Selles; en quoi il se trouvoit un grand méconte principalement sur les armes, puisque, quand rien ne nous auroit manqué de ce qui avoit été embarqué, nous n'aurions eû en tout que cinq mille quatre cent hommes, dix mille Fusils, mille Pistolets, mille Mousquetons & Carabines, & point de Selles. Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) décida qu'il vouloit toujours aller, quand même il lui manqueroit encore plus de Navires, & Monsieur le Comte de Gassé, qui ayant reçu ce même jour des mains
de

de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) la Patente de Maréchal de France avoit pris le nom de Maréchal de Matignon, pria Mr. le Comte de Forbin de donner ses ordres pour que les trois Bâtimens pussent suivre, quand ils auroient repris à Dunkerque ce qu'ils avoient perdu; on ne songea donc qu'à poursuivre chemin au moment que les vents seroient favorables: & tout se réduisit à sçavoir, si ce seroit toujours vers la Rivière d'Edimbourg comme Monsieur Hoocke prétendoit que les sujets de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) les mieux intentionnés étoient dans le Nord de l'Ecosse, & disoit même qu'il y avoit des Ports plus assurés que dans la Rivière d'Edimbourg, & attendu la diminution de nos forces par la séparation des trois Bâtimens qui étoient retournés à Dunkerque, mon Opinion, qui étoit approuvée par Monsieur le Maréchal de Matignon, auroit été d'y aller comme au plus certain, & d'y faire notre descente pour mettre plutôt en sûreté la Personne du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George),
les

les Troupes du Roi , l'argent , les pièces & Munitions , farine & autres effets : mais comme on ne croyoit pas qu'il y eut rien à craindre pour le débarquement de la part de la flotte ennemie que nous avions laissé aux Dunnes , & que les ports du Nord d'Ecosse étant fort éloignés , la descente qui s'y seroit faite , n'auroit pas operé le même effet que dans la Rivière d'Edimbourg où nous nous serions trouvés. En outre , d'abord que nous y aurions eu un port de la plus grande partie de l'Ecosse que nous aurions laissé derrière nous ; l'avis de Milord Middleton , pour s'acheminer toujours dans la Rivière d'Edimbourg , prévalut cependant avec la précaution de se jeter sur la droite plus à portée des Amis de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George), qui étoient au Nord & non à la gauche où est le Château d'Edimbourg , & où se pouvoient plus facilement rassembler les Troupes que la Princesse Anne avoit dans le Pays & celles qu'elle auroit pu y envoyer d'Angleterre , sur l'éclat qu'avoit fait l'entreprise. Bruntisland ou Île brulée fut désignée par le dit Mi-

Milord comme l'endroit le plus propre au débarquement; il ne paroissoit pourtant pas sur la Carte que ce fût un port fermé, mais seulement une rade: on projettoit en même tems d'envoyer de-là un gros détachement s'emparer de Sterlin qui est au bout de la Rivière & où il y a un pont.

On marcha depuis le Lundi dix heures du soir jusqu'au Mardi vingt, & on fut obligé de rester depuis les six heures du matin jusqu'à dix en place pour attendre quelques Bâtimens moins bons voiliers qui restèrent derrière.

Le reste du jour vingt & toute la nuit on avança chemin avec un assez gros tems dont Sa Majesté Britannique (le Chevalier St. George) étoit fort incommodée, mais le vent arrière, le vingt un on se reconnut par la sonde sur le Drogeban, on continua la route tout le vingt deux, & comme les vents étoient trop forts & que l'on craignoit de déborder l'embouchure de la Rivière d'Edimbourg, on jugea à propos de se remettre à la Cappe la nuit du vingt deux au vingt trois.

Le

Le Vendredi vingt trois on vit les terres d'Ecosse, mais on avoit pris un peu trop le Nord, & il fallut se rabattre sur le Sud pour entrer dans la ditte Rivière d'Edimbourg.

La Corvette envoyée à Dunkerque revint & rapporta qu'un des trois Bâtimens qui y avoit relaché, étoit ouvert, & qu'on l'avoit déchargé pour en équiper un autre en sa place qui rejoindroit avec les deux autres, auxquels il ne manquoit que des Ancres & quelques cordages.

Monsieur le Comte de Forbin envoya une Frégatte pour reconnoître la Rivière avec ordre d'arborer Pavillon Anglois & de tirer en y arrivant cinq coups de Canon qui étoit le signal dont Monsieur Hooke dit être convenu avec les Ecossois, pour leur donner signal de l'arrivée de leur Roi (le Chevalier de St. George).

On ne put arriver le soir du dit jour vingt trois à l'embouchure de la ditte Rivière au milieu de laquelle se trouve l'Isle de May, où il y a toujours la nuit un fanal allumé pour éclairer les Navires qui y approchent, &

& bien nous prit de ne nous être pas enfoncés plus avant; car le Samedi vingt quatre au jour on apperçut six Vaisseaux Anglois qu'on reconnut depuis être les mêmes que ceux qui avoient paru près de Dunkerque, ce qui fit prendre le parti à Monsieur le Comte de Forbin de faire venir à son bord toutes les Chaloupes pour donner ordre de se mettre au large, à quoi il eût été impossible de pouvoir parvenir avant que les ennemis eussent été sur nous sans un vent qui par bonheur s'éleva de terre, & nous étoit absolument nécessaire pour déboucher de la Rivière, & chaque Bâtiment fut averti, en cas de séparation causée par les ennemis ou par les vents, de prendre la route du Nord de l'Ecosse & de se rendre à Cromarty ou à Inverness au-dessus du Cap de Boquanes en Murray Fyrth qui étoient les mêmes ports où dès les dix huit & dix neuf, après que nos trois Frégattes nous eussent quittés à hauteur de Nieuport, on avoit agité de faire la descente au lieu de la Rivière d'Edimbourg.

On se rassembla autant qu'on pût, mais les Ennemis nous suivoient à vue,
&

& de quatre de leurs Vaisseaux qui devançoient de beaucoup le corps de leur armée, un meilleur voilier que les autres joignit un des nôtres nommé l'Auguste commandé par le Chevalier Tourorvere. Monsieur de Vibroy, le Sieur Deraffey & Monsieur le Chevalier de Montaudre étoient dessus.

Ils commencèrent à se canonner à quatre heures après-midi; pendant ce tems le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), demanda plusieurs fois à Monsieur le Comte de Forbin & à Monsieur le Maréchal de Matignon de le faire mettre à terre, qu'il étoit résolu de rester en Ecosse quand il ne seroit suivi que de ses domestiques, & que quand il ne seroit plus dans le Vaisseau, Monsieur le Comte de Forbin seroit mieux en état de prendre son parti. Ces Messieurs s'y opposèrent & lui représentèrent que cette résolution quelque grande qu'elle parut ne pouvoit lui avoir été inspirée que par de grandes peurs ou poussée d'un zèle indiscret, qu'ils n'avoient garde de le livrer ainsi dans un Pays où il n'y avoit encore aucune ap-
pa-

parence de sûreté pour lui, qu'il y en avoit bien davantage de rester avec les Troupes du Roi, & que tous se sacrifieroient pour sa conservation, & le Comte de Forbin ajouta même qu'il lui répondit sur sa tête de sa personne.

Le Vaisseau Anglois n'ayant pu trouver son compte avec l'Auguste le quitta pour s'attacher au Salisbury qui étoit plus derrière, & qui étoit commandé par Monsieur le Chevalier de Nangis & sur lequel étoit Monsieur de Levy, ce qui donna le tems au Mars, que montoit Monsieur le Comte de Forbin & sur lequel étoit le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), de faire toujours chemin. Le combat du Salisbury fut rude & opiniâtre avec un grand feu de Canon & de Mousqueterie, & dura depuis six heures du soir jusqu'à la nuit close. L'Anglois le vouloit mettre entre lui & un autre qui avoit le vent sur le dit Salisbury. Le Griffon & l'Auguste soutinrent de leur côté le Salisbury, & la nuit les sépara sans qu'on en put sçavoir plus de particularités.

Notre flotte se trouva pour lors fort dis-

dispersée, & tout le monde crut qu'il n'étoit plus question de continuer l'entreprise, que, suivant toute apparence, les ennemis auroient pris quelques-uns de nos Bâtimens, qu'ils auroient vû par de nouveaux ordres envoyés au Capitaine que le rendez-vous en cas de séparation étoit à Cromarty ou Inverness: qu'insensiblement ils nous y suivroient & que n'y étant pas plus assuré de ports & de secours pour le débarquement que dans la Rivière d'Edimbourg, ils y bruleroient les Vaisseaux du Roi avant qu'ils eussent mis à terre les Munitions & Provisions, que les Troupes de Sa Majesté se trouveroient denuées de toutes assistances dans le tems qu'elle en auroit le plus de besoin pour les remettre des incommodités d'une navigation facheuse, & qu'il n'y avoit d'autre route à prendre que celle de Dunkerque. Sur ce plan-là Monsieur le Comte de Forbin donna ordre qu'à huit heures du soir on fît fausse route & on prît celle de d'Est-Nord-Est en callant deux Frégates en travers pour avertir le reste de la flotte, à mesure que chaque Bâtiment arriveroit. Le calme qu'il fit
une

une partie de la nuit , empêcha qu'on avançât beaucoup.

Le Dimanche vingt cinq au matin on se vit à dix lieues de terre & à six des ennemis , qu'on perdit de vûe deux heures après. Il nous restoit vingt Bâtimens saufs y comprenant la Corvette ; en sorte qu'outre les trois qui étoient rétournés à Dunkerque , il en manquoit cinq depuis le combat , dont le Salisbury se trouvoit du nombre. Comme on n'étoit point suivi , Monsieur le Maréchal de Matignon , & Monsieur le Comte de Forbin proposèrent au Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) , pour n'avoir point à se reprocher d'avoir rien négligé pour le faire débarquer en Ecosse , de faire encore une tentative du côté d'Inverness ou Cromarty , qui étoit la route qu'avant le combat on s'étoit déterminé de suivre. La descente dans la Rivière d'Edimbourg n'ayant pas été praticable , Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) n'hésita pas à l'accepter ; mais comme nous n'avions aucuns Pilotes qui connussent les ports , Elle ordonna au Sieur Baron Boyn Ecossois d'aller en cher-

chercher au Cap de Bouquanefs, qui connussent le Pays. Monsieur le Comte de Forbin lui donna une Frégatte, & toute la flotte la suivit.

On eut pendant le reste de la journée un vent assez favorable, & on n'étoit qu'à trois lieues du Cap de Bouquanefs, lorsqu'il s'en éleva un forcé du Nord si furieux pendant la nuit, qu'on jugea impossible de continuer la route du Nord d'Ecosse sans risquer de perdre le reste de la flotte, dont partie étant dispersée seroit tombée entre les mains des ennemis. On auroit péri manque de ports & de vivres, d'autant plus que le vent ne permettoit pas à ceux qui étoient allés chercher les Pilotes à Bouquanefs d'y mettre pied à terre, & d'en ramener. Qu'il étoit à craindre à cause de l'Equinoxe que le même vent ne regnât longtems; & que, quand même on auroit eu des Pilotes, & qu'on n'eût pas trouvé d'ennemis, les secours pour le débarquement étoient très-incertains dans un Pays aussi reculé & aussi sauvage. Ce qui nous manquoit d'hommes & d'effets par la séparation des huit Batimens, étoit encore une rai-
son

son très-forte, & vous en jugerez, Monseigneur, par l'état que j'ai l'honneur de vous joindre ici.

Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) & son Conseil sur ce dernier obstacle, voyant qu'il falloit tout de bon prendre son parti avant qu'on tombât dans la disette des vivres y en ayant eu seize jours de consommés de la Provision d'un mois qui avoient été embarqués par les Troupes, ne balançoit plus à vouloir repasser en France pour profiter du même vent qui l'empêchoit d'aborder en Ecosse.

On tira un coup de Canon pour rassembler la flotte, on fut quelque tems en panne pour attendre les Bâtimens qui étoient derrière, & on fit route vers Dunkerque le vingt six.

Les calmes qui survinrent la nuit du vingt six au vingt sept furent de quelque retardement, & on se rencontra au milieu des Vaisseaux ennemis, qu'on appréhenda être les Anglois qui continuoient à nous donner la chasse; on s'en éloigna, mais on connut le matin qu'ils n'étoient que six avec Pavillon Hollandois; & si Monsieur le Comte de Forbin n'eut été chargé de la Per-

sonne du Roi (le Chevalier de St. George), il seroit retourné sur eux, & comptoit de les prendre.

Le Mardi vingt sept on ne fit pas beaucoup de chemin à cause des mêmes calmes qui continuerent, & par le vent contraire qui leur succeda. On ne fit que virer de bord sur bord tout le vingt huit, & la nuit du vingt huit au vingt neuf.

Le vingt huit deux Frégattes renvoyées de Dunkerque escortées par quatre armées en guerre de la Chambre du Commerce pour réporter partie des Officiers, Soldats & Effets dont étoient chargées celles qui, à cause de leur incommodité, avoient été obligées d'y aller relâcher, nous avoient rejoints & appris qu'on étoit fort en peine de nous à Dunkerque, & qu'elles avoient couru risque d'être prises par les ennemis, s'étant trouvées pêle & mêle avec quarante Navires des leurs dans la Rivière d'Edimbourg.

Le Jeudi vingt neuf au matin le vent changea & nous remit presque sur notre route. La Corvette, qui avoit quelques jours avant notre départ de Dunkerque conduit en Ecosse deux Ecossois

ve-

venus de St. Germain, nous rencontra & ne nous put apprendre d'autres nouvelles si non qu'après les avoir débarqués près du Cap de Bouquanefs, elle avoit eu ordre de s'en révenir depuis le dit jour vingt neuf Mars jusqu'à ce jour sept Avril, les calmes & les vents avoient été si contraires que nous ne sommes entrés dans la rade de Dunkerque qu'avec quatre Vaisseaux de Guerre & cinq de nos Frégattes. Mais nous espérons que le surplus fera arrivé devant nous dans le port, nous voyons même plusieurs Bâtimens à la rade que l'on reconnoit être des nôtres; Monsieur Hoocke s'en informera en passant & vous en portera des nouvelles plus précises. Je finis pour ne le point retarder; mais je prendrai la liberté, Monseigneur, de vous dire encore que, quand le débarquement eut eû lieu (ce qui n'a pas été possible par tous les accidens dont je viens de vous faire le détail) la réussite en auroit été très-douteuse par les incertitudes que nous avons toujours vues tant sur l'endroit où nous devions descendre que sur les secours que nous y trouverions; en for-

te qu'à le bien prendre, ayant été assez heureux pour ramener à Dunkerque, malgré tous les dangers que nous avons courus, le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), les Troupes du Roi, ses Vaisseaux, l'Argent, Munitions & Provisions, & notre départ de Dunkerque n'ayant pas laissé de causer un grand mouvement chez les ennemis qui leur a dû coûter plus qu'à nous: je crois que Sa Majesté ne doit pas se repentir de la dépense de l'armement, & qu'en attendant qu'on puisse avoir pris avec les Ecois des mesures plus justes pour renouer l'entreprise qui vient de manquer, c'est un bien pour elle que l'affaire se soit tournée comme elle a fait; car les Troupes & les Vaisseaux ont été dans un grand danger.



E T A T

*Des Officiers-Généraux & particuliers, &
du nombre de Soldats qui étoient sur
quatre Vaisseaux qui ne sont
point revenus.*

Lieutenans-Généraux

Monfieur de Galmoy. . . .	}	2.
Monfieur de Levy. . . .		

Colonels

Le Marquis de Meuse Colonel d'Agenois.	1.
---	----

Lieutenans-Colonels

Faverolles Lieutenant-Colonel d'Auxerrois.	1.
---	----

Autres Officiers tant Capitaines que Lieutenans, Sous-Lieute- nans, Aide-Major soit en pied ou reformés.	54.
---	-----

Soldats.	708.
------------------	------

Commissaire des Guerres

Segent.	1.
-----------------	----

Ingenieur

Salmon.	1.
-----------------	----

L E T T R E

*Du Maréchal*D E M A T I G N O N
A U R O I.

S I R E,

LE Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) m'a remis le Brevet de Maréchal de France dont il a plu à Votre Majesté de m'honorer. Je n'ai point de termes pour exprimer à Votre Majesté combien je suis pénétré d'une aussi grande marque de ses bontés; mais en lui en rendant mes très-humbles graces, j'ose prendre la liberté de l'assurer que cette dignité quelque grande qu'elle soit n'a pû rien ajouter au zèle qui m'animoit de répondre à la confiance qu'elle avoit bien voulu prendre en moi pour l'exécution d'un projet dont ou avoit lieu de former de si grandes espérances. J'in-
forme

d'Ecoſſe & d'Irlande. 1708. 295
forme Monsieur de Chamillart des ob-
ſtacles qui ſ'y ſont rencontrés pour
en rendre compte à Votre Maieſté.
J'eſpère qu'elle voudra bien être per-
ſuadée de la douleur que j'en reſſens
& de l'impatience que j'aurai d'en
rencontrer des conjonctures plus fa-
vorables de meriter la grace qu'elle
vient de me faire.

Je ſuis avec un très-profond reſ-
pect.

S I R E,

De Votre Maieſté

*le très-humble & très-
fidel Sujet le Maré-
chal*

DE MATIGNON.



O 4

LET.

L E T T R E

De Monsieur DE BERNIERES à Monsieur DE CHAMILLART.

A Ypres le 30. Avril 1708.

MONSIEUR,

ENfin le Vaisseau nommé le Château Delft, faisant partie de l'Escadre destinée pour l'Ecosse & dont nous n'avions point eu de nouvelles, arriva à Dunkerque à ce qu'on m'écrivit. Il y avoit sur le Bâtiment sept Compagnies du Régiment d'Auxerrois qui sont dans un pitoyable état, ayant infiniment souffert. Je n'en sçais encore aucun détail, parceque, quand la poste est partie de Dunkerque, le Vaisseau étoit bien en rade, mais n'étoit pas entré dans les jettées. Je m'attends que l'Hopital va être rempli de ces sept Compagnies dont j'aurai l'honneur de vous rendre un compte exact quand j'en serai informé.

LET-

L E T T R E

ANONYME d'un ECOSSOIS.

A Edimbourg le 26. Octobre 1708.

J'AI reçu votre Lettre du treize, mais je ne puis pas croire que quelques-unes de vos Lettres ne soient perdues. Car après tout ce que je vous ai mandé de la part de vos Amis en ce pays-ci & de l'état où ils étoient, il n'est pas possible que vous ne m'ayez répondu quelque chose de plus positif sur ce que nous devons attendre de notre côté que ce qui est contenu dans vos Lettres que j'ai reçu jusqu'ici. Vos amis sçavent & sont sensiblement touchés des difficultés que vous avez, ils ne doutent nullement de la disposition & des bonnes inclinations du Roi (le Chevalier de St. George) notre Maître, mais vous ne devez pas disconvenir que l'état où sont vos Amis ne soit digne de pitié, il s'agit de leur vie, de leur fortune, & de tout ce qu'ils ont de plus cher. Cependant on les tient dans l'ignorance & dans l'in-

certitude de ce qu'ils peuvent attendre. Vous ne devez pas être surpris quand je vous dirai que quelques-uns commencent à perdre patience, & si cette incertitude dure quelque tems, il y en aura assurément bien d'autres qui la perdront aussi. Vous nous entretenez toujours dans une espérance que tout ira bien, mais vous ne dites rien qu'en termes généraux sans fixer aucun tems pour notre délivrance & sans entrer en aucun détail; & vos Amis ne peuvent faire autre jugement là-dessus, si non que vous êtes dans l'incertitude aussi bien que nous: vous y pouvez peut-être rester quelque tems, mais pour vos Amis dans ce pays-ci il leur est impossible de continuer longtemps sans sçavoir à quoi ils doivent s'en tenir. Songez-y bien, je vous supplie instamment, & ne tirez plus en longueur une affaire qui n'est pas capable de ce retardement.

Ce Royaume n'a jamais été si dépourvu de Troupes qu'il l'est présentement, toutes les Troupes réglées étant envoyées en Flandre, de sorte qu'outre la Garnison de trois ou quatre châteaux, il ne nous reste dans tout le
Royau-

Royaume que deux Bataillons d'Infanterie, & une seule Compagnie de Dragons: & nous sommes bien informés que l'Angleterre est à présent aussi de garnie de Troupes que nous.

Le Sieur Farcharzon après avoir resté inutilement près de trois mois dans l'Isle d'Eggé & aux environs attendant le Vaisseau qui devoit le ramener, ayant été à la fin découvert par quelques-uns d'une Garnison voisine, a été obligé de descendre dans le plat pays où il cherche quelque occasion de passer en Norwege avec dessein de venir en France aussi-tôt qu'il pourra.

Les autres affaires sont à peu près dans le même état que je vous ai mandé ci-devant.



M E M O I R E

Sur les affaires d'Ecosse.

DANS l'état présent des choses il paroît impossible de rétablir les affaires de la France sans quelque entreprise qui soit grande & d'éclat; mais ce qui rend très-dangereuse une entreprise de cette nature, c'est qu'il faudra risquer le tout pour le tout, de sorte que, si l'entreprise venoit à manquer (par exemple si on perdoit une Bataille Generale,) la conséquence en pourroit être fatale en mettant les affaires en beaucoup plus mauvais état après qu'auparavant: & de plus (ordinairement parlant) quand même on reussiroit, les affaires ne seroient pas rétablies pour cela. L'on ne sçait que trop que les ennemis ne sont pas rebutés par la perte d'une Bataille ou d'une Ville, & qu'il n'y a qu'une suite de Victoires & d'avantages sur eux qui les puisse réduire; & l'on voit avec douleur combien il y a peu d'apparence d'attendre cela dans la situation présente des affaires.

L'en-

L'entreprise sur l'Ecosse entre toutes les autres paroît avoir cela de singulier, que, mettant à part la Personne du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), dont la conservation doit être très-précieuse, le risque qu'on y court par rapport à la France est très-médiocre, & cependant le rétablissement des affaires est très-certain en cas de réussite. Car au pis-aller, la perte d'un petit Corps de Troupes & de quelques Vaisseaux ne feroit que très-peu de changement dans les affaires, & si l'on réussissoit, la Ligue seroit tout d'un coup ruinée, les affaires de France, & le Roi en état de donner la Loi à ses ennemis.

Il ne s'agit donc, pour s'assurer de la bonté de ce projet, que d'examiner trois choses. La première, si le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) veut bien s'hazarder à la tête de cette entreprise; car tout le monde convient que sa présence est absolument nécessaire pour la faire réussir. La seconde, si l'entreprise en elle-même est praticable; & la troisième, si l'entreprise bien exécutée produiroit l'effet qu'on prétend à l'égard de la France.

La première question est, grace à Dieu, sans aucune difficulté, Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) étant très-disposée d'exposer sa vie pour les intérêts de la France, quand même il ne s'agiroit pas des siens propres.

Pour la seconde: il faut avouer de bonne-foi qu'on a trouvé des difficultés dans l'exécution de ce projet toutes les fois qu'on l'a proposé. Mais il faut avouer aussi qu'on ne l'a envisagé jusques ici que seulement ou principalement par rapport au rétablissement du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), & non pas comme un expédient décisif pour rétablir les affaires de la France.

Il faut donc bien examiner, si l'entreprise sur l'Ecosse est en effet le meilleur pour ne pas dire le seul moyen de rétablir les affaires s'il réussissoit, & si le risque par rapport à la France seroit si médiocre qu'il ne mettroit pas les affaires en beaucoup plus mauvais état; quand même il ne réussiroit pas en cas qu'après l'examen on soit bien convaincu de ces deux propositions, l'entreprise sur l'Ecosse deviendra aussi-tôt une affaire capitale & de la dernière im-

importance pour l'Etat, & dès qu'on la considère comme telle, on ne trouvera plus de difficulté qu'on ne puisse surmonter en faisant des efforts proportionnés à l'importance du projet.

Pour faire réussir l'entreprise en question, il faut des Troupes & un Général d'une réputation établie. Les Ecoissois ont toujours demandé le Duc de Berwick pour Général, & que les Régimens Irlandois soient du nombre des Troupes, parce qu'ils parlent la même langue & sont accoutumés à la manière de vivre du pays. Il faut de plus une bonne somme d'Argent & une bonne quantité de Munitions de Guerre & d'Armes.

Mais ce n'est pas en tout cela que consiste la grande difficulté; c'est principalement dans la Marine, & il faut avouer qu'il n'y a que l'importance d'une affaire décisive pour la France qui puisse faire surmonter les difficultés qui s'y rencontrent; mais on n'ose espérer que, si on consulte là-dessus les Officiers les plus expérimentés de la Marine il s'en trouvera qui de bon cœur voudront se charger de cette affaire & qui trouveront des expédiens pour en venir à bout.

bout. La prudence semble demander qu'on les consulte dans la conjoncture présente & qu'on se régle sur leur décision.

Enfin la troisième question dépend entièrement de la disposition présente de l'Ecosse; & on ne peut mieux s'assurer de cela qu'on examinant la disposition de ce pays-là à la dernière expedition du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), où il est de notoriété publique que tout le Royaume étoit prêt à se déclarer pour ce Prince en même tems qu'il auroit mis pied à terre: & ceux du Gouvernement en étoient si convaincus qu'ils auroient déjà pris des mesures pour se retirer à Bervick aussi-tôt qu'ils auroient la nouvelle de son débarquement. La vexation outrée de tant de Personnes de qualité qui ont été menés Prisonniers à Londres par les Anglois depuis ce tems-là, les mesures que les Anglois ont pris pour leur ôter leur Vasselages, les plans qu'on a fait pour bâtir des Forts & des Citadelles en plusieurs endroits du pays pour opprimer la Noblesse, sont des preuves certaines de la disposition présente des Ecossois bien plus grande que jamais à secouer le

joug;

joug ; car l'assurance présente est fondée non-seulement sur les inclinations de ces gens-là comme auparavant, mais sur leurs propres intérêts : ils voyent clairement à présent qu'il n'y a que le seul retour de leur Roi légitime (le Chevalier de St. George) qui les puisse empêcher de tomber dans un honteux esclavage. On ne peut donc raisonnablement douter de la bonne disposition des Ecoffois.

Et quant à l'Angleterre, quoiqu'on ne sçache pas qu'il y ait de parti formé pour leur Roi, l'on sçait certainement qu'ils ne subsistent & soutiennent la guerre que par le credit des Billets de Monnoye ; & l'on sçait aussi certainement que le bruit de la dernière expédition d'Ecosse fit baisser tout d'un coup le credit de ces Billets, à un tel point que, si cette entreprise n'avoit été si soudainement renversée, l'Echiquier & la Banque de Londres eussent été fermées en moins de trois jours après, & toutes les affaires dans la dernière confusion ; & l'on ne voit aucune raison qui puisse empêcher que la même chose n'arrive encore sur la première nouvelle du débarquement du Roi
d'An-

d'Angleterre (le Chevalier de St. George) en Ecoſſe. Et ſi l'Angleterre étoit une fois dans cette confuſion, il eſt aisé de juger quel effet cela produiroit par rapport à la France.

Il ne reſte qu'à ajoûter qu'en cas qu'on apprenne ce projet, il n'y a pas de tems à perdre, & que le plutôt qu'on le mettra en execution il réuſſira plus ſurement. C'eſt le ſentiment unanime de tous les bien-intentionnés de ce Pays-là. On trouvera dans l'hiver du Bled & de l'Avoine par-tout; l'Ecoſſe & l'Angleterre n'ont jamais été ſi dégarnies de Troupes réglées qu'à préſent, qu'on les a preſque toutes envoyées en Flandre : & l'armée ennemie eſt en cette ſituation préſentement qu'elle ne pourroit que très-difficilement leur envoyer du ſecours.

Enfin, ſ'il plait au Ciel de benir ce projet avec ſuccès, ce fera, après tout ce qui s'eſt paſſé, un dénouement glorieux des Operations de cette Campagne.

ME-



M

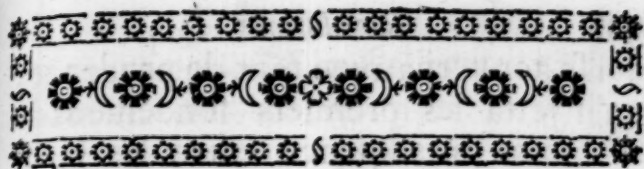
MR.

MR

Mini



caſion
teurs
me
fever
empé
ment
Mr.



MEMOIRE


présenté par

MR. DE FLEMING

A

MR. DE CHAMILLART

*Ministre & Secrétaire d'Etat du Roi
Très-Chrétien.*

 L y a longtems que les fide-
les fujets du Roi (le Cheva-
lier de St. George) en E-
cosse respirent après une oc-
casion de secouer le joug des usurpa-
teurs, & de rétablir leur Roi légitime
(le Chevalier de St. George). La
severité du Gouvernement nouveau les
empêchoit de se communiquer libre-
ment leurs pensées jusqu'à l'arrivée de
Mr. Jean Murray en l'année 1703.
qui

qui se gouverna avec tant de prudence, qu'il jetta les premiers fondemens de la bonne intelligence entre les bien-intentionnés.

Ils attendoient avec impatience de sçavoir les intentions du Roi Très-Chrétien à leur l'égard, quand il plut à Sa Majesté d'envoyer le Colonel Hoocke l'année passée en Ecosse, avec offre de sa protection, & un plein-pouvoir pour traiter avec eux, & d'honorer plusieurs principaux Seigneurs de ses Lettres.

Ils acceptèrent la protection d'un si grand Roi avec les plus parfaits sentimens de respect; mais le Parlement étant assemblé il leur fut impossible de régler & de concerter avec leurs Amis toutes les mesures nécessaires pour l'entreprise qu'ils avoient & qu'ils ont encore au cœur.

Ils s'ouvrirent entièrement au dit Colonel du zèle & de la conduite du quel ils étoient parfaitement satisfaits, & ils s'obligerent de parole & d'écrit dans les Lettres qu'ils se donnerent l'honneur d'écrire au Roi Très-Chrétien d'envoyer une ou plusieurs personnes pleinement instruites, & ils me nomme-

rent

rent
si de
Le
séan
les S
Roi
dépa
pres
sulte
leurs
M
avec
nou
Très
Roi
Maî
stru
les i
que
à ét
pier
état
ce q
tion
L
arri
défa
que
Seig

rent comme celui qu'ils avoient choisi dès ce tems-là.

Le Parlement ayant continué ses séances plus longtems qu'il n'avoit crû, les Seigneurs, qui avoient déjà écrit au Roi, furent obligés de retarder mon départ au delà du tems qu'ils s'étoient prescrit, pour avoir le loisir de consulter & de prendre des mesures avec leurs Amis dans les Provinces.

Mais d'abord qu'ils eurent consultés avec eux, ils me dépêcherent avec de nouvelles Lettres pour Sa Majesté Très-Chrétienne, & d'autres pour le Roi (le Chevalier de St. George) mon Maître, & ils me donnerent des instructions amples & précises, lesquelles ils me communiquèrent aussi-bien que les Lettres, afin que, si je venois à être obligé par-là à jeter mes papiers dans la mer, je puisse être en état d'informer les deux Rois de tout ce qui étoit contenu dans ces instructions.

Le malheur qu'ils avoient prévu est arrivé, j'ai été pris & obligé de me défaire de mes papiers, mais j'espère que ma créance étant, les principaux Seigneurs m'ayant déjà annoncé par
leurs

leurs Lettres & par le Colonel Hoocke, outre que j'ai l'honneur d'être connu particulièrement de la Reine (l'Épouse du Chevalier de St. George) ma Maîtresse & du Duc de Perth mon parent.

Dans cette confiance je vais m'acquitter de mon devoir en représentant au Roi Très-Chrétien l'état de l'Ecosse, sa disposition & ses besoins, selon mes instructions.

L'Ecosse est divisée en deux parties par la Rivière du Tay.

Toutes les Provinces au Nord de cette Rivière sont presque entières dévouées au service du Roi (le Chevalier de St. George) leur Souverain, & les Provinces avec les Isles sont plus des deux tiers de l'Ecosse. La plus grande partie des Provinces au Sud du Tay sont aussi très-bien disposées comme on le verra ci-après en détail.

L'Ecosse au Nord du Tay est plus abondante en hommes aguerris & endurcis à la fatigue; les Provinces du Sud sont plus fertiles. Tous les Seigneurs des plus anciennes Maisons d'Ecosse, ont un grand nombre de Vasseaux à eux, & sont par-là en état de

de mettre beaucoup de monde sous les armes en peu de jours; les plus puissans de ces Seigneurs sont ceux qui demeurent au Nord de la Rivière du Tay, & ceux qui habitent sur les Frontières de l'Angleterre.

Le Duc de Gordon, le Grand Connétable, le Grand Maréchal, le Comte d'Hume, & le Vicomte de Stormont, & quelques autres Seigneurs, sur lesquels les bien-intentionnés se reposent pour le maniment de cette affaire, m'ont chargé de représenter au Roi Très-Chrétien en leurs noms, & au nom de tous les bien-intentionnés, qu'ils sont en état de mettre vingt mille hommes sur pied, dont il y aura dix sept mille d'Infanterie, & trois mille Chevaux & Dragons. Ils m'ont aussi chargé d'informer Sa Majesté des noms des principaux de chaque Province, par où Elle verra que non-seulement les plus grands & les plus puissans Seigneurs, & la plus grande partie de la Noblesse, sont engagés dans les intérêts du Roi (le Chevalier de St. George) mon Maître, mais Elle verra aussi d'un coup d'œil comme ils se donnent la main les uns aux autres depuis le

Nord de l'Ecosse jusqu'aux Frontières de l'Angleterre.

Comme la disposition des Montagnards du Nord est sans doute assez connue à Sa Majesté, il n'est pas nécessaire de lui présenter une Liste de leurs noms: je suis cependant en état de le faire, je dirai seulement que toutes les tribus au fond du Nord, & les Isles sont presque toutes engagées dans les intérêts du Roi (le Chevalier de St. George).

Je commencerai le détail des bien-intentionnés par la Province de Rose qui est bien avancée vers le Nord, & je descendrai de-là jusqu'aux Frontières de l'Angleterre.

Dans la Province de Rose & dans celle d'Inverness le Marquis de Scaforth qui est présentement en France, & son grand Oncle se feront suivre de la plus grande partie de la Province, & de toute la puissante Tribu des Mackenziers.

Dans celle de Murray nous avons le Comte de Murray de la Maison de Stewart, la Maison de Duffus, & le Seigneur Coxtoure & presque tout le Pays.

Le Duc de Gordon est fort puissant dans les Provinces de Badenoche & de

de
Mu
Pay
ce l
Com
Boy
pren
D
berd
assûr
te d'
Had
Pitsf
de K
dell,
La
Gran
Baill
les Se
Balma
Da
assûré
princi
more
res, l
fant e
dle, l
de Fin
Le
Par

d'Ecoſſe & d'Irlande. 1708. 313

de Loquabir qui ſont à l'Ouëſt de Murray, & il ſera ſuivi de tout le Pays, & à l'Eſt de Murray eſt la Province Banif, où le Duc de Gordon, le Comte de Marishall, les Seigneurs de Boyne & d'Auchterhouſe feront des premiers en campagne.

Dans les Provinces de Buchan, d'Aberdeen, & de Marr, nous ſommes aſſûrés du Grand Connétable, du Comte d'Aberdeen, & de ſon fils Milord Haddo, de Milord Saltoun, Fraker, Piſſigo, & Inverneſs, les Seigneurs de Keith, de Balguhove, de Piſſodell, & de Pittury.

La Province de Mairns ſuivra le Grand Maréchal d'Ecoſſe qui eſt Grand Bailly Héréditaire de la Province, avec les Seigneurs d'Elſick, de Neuton, de Balmaire, & de Glenfarker.

Dans celle d'Angus, nous ſommes aſſûrés de toute la Nobleſſe dont les principaux ſont les Comtes de Strathmore, de Jean Mure, & leurs frères, le Comte d'Arlie qui eſt fort puiffant en Vaſſaux, le Comte de Middle, les Seigneurs d'Eagle, de Poury, de Fintrie & de Piteurr.

Le Province de Perth en y comprenant
Part. II. P

nant les Pays d'Atholl, de Gourie & de Brodalbin, est toute remplie de bien-intentionnés, qui se rangent sous les ordres du Duc de Perth, & du Marquis de Drumond son fils, des Milords Mairne, Dupplin, & Kin-naird. Le Duc d'Atholl fait bien espérer de lui, mais en tout cas ses Vasseaux suivront les Seigneurs Strovann, de Bulliachan, & d'Appin. Il y a le Seigneur d'Aberlanie de la maison de Murray, les Seigneurs de Logie, de Machong de la maison de Perth, les Seigneurs d'Inchbrakie & d'Orchill de celle de Grahame, le Seigneur de Balhaddie, qui seront des premiers à cheval, & nous sommes assurés de cette Province entière avec le Comte de Brodalbin & son fils.

Cette chaine descend jusqu'au bord du Tay.

Au Sud de cette Rivière vers la mer est la Province de Fife où nous avons les Milords St. Claire, & Balmerino, le Seigneur Brule de Kinross au Ouëst de Fife en cotoyant la Rivière & la Province de Sterling y compris le Pays de Meinteith, cette Province est universellement très-inten-

te
se
li
ré
gn
les
Po
Vi
Pro
ass
qui
plu
que
il y a
tent
D
Fron
plus
En
a les
vedal
de Li
ces Pr
le Co
mont
Dar
de Tr

tentionnée, les principaux dont nous sommes assurés font le Comte de Linlithgow & Callender Grand Bailly Héritaire de la Province, avec les Seigneurs de sa Maison, Milord Kilscith, les Seigneurs de Tove, de Keir, de Pomeys, & de Cardenne.

A l'Est de Sterling il y a la Ville & Vicomté d'Edimbourg, avec les deux Provinces des Lothians, nous sommes assurés de plusieurs dans la ditte Ville qui prendront les Armes à la tête de plusieurs centaines d'hommes, d'abord que le Roi paroîtra dans le Pays, & il y a plusieurs Gentilshommes bien-intentionnés dans le Lothians.

Depuis cette Province jusqu'à la Frontière d'Angleterre on trouvera la plus grande partie de la Cavalerie.

En suivant le Bord de la mer, il y a les Provinces de Merche & de Tivedale, ensuite celle de Eskedale & de Liddesdale, toute la Noblesse de ces Provinces sera amenée au Roi par le Comte d'Hume, par Milord Stormont & leurs amis.

Dans celle de Tweeddale le Comte de Traquaire de la maison de Stuart

& le Seigneur de Stenhope sont puissans & très-forts.

Dans les Provinces d'Annandale, de Niddesdale & de Gallonvay, il y a le Comte de Niddisdale, le Vicomte de Tenmure, le Seigneur de Spinkell avec la nombreuse Tribu de Maxwells, & on espère bien du Comte Gallonway.

Ainsi le parti est bien lié par tout le Royaume, & nous sommes assurés d'être les Maîtres de toutes les Provinces, à l'exception de celle d'Argyle, de Clyddesdale, de Renfren, de Dunbriton, & de Kile.

Le Comte de Brodalbin sera suivi de plusieurs dans la Province d'Argyle, dans celle de Clyddesdale le Duc d'Hamilton a grand crédit, on ne doute pas de ses bonnes intentions; mais sçachant que les yeux du Gouvernement sont toujours sur lui, il attendra apparemment jusqu'à ce qu'il verra le parti formé.

Le Comte de Wigtonne mon frère & les Seigneurs de Lufs, & de Kilmakonock, seront en état de tenir en bride les mal-intentionnés dans la Province de Dunbriton.

Une

Une affaire de cette nature ne sçau-
roit être communiquée à tous les bien-
intentionnés : & c'est une très-grande
marque du zèle de ceux qui en ont
connoissance , que tant de gens ont
sçu garder le secret si inviolablement.
On ne doute pas de la jonction de plu-
sieurs autres , quoiqu'on n'ait pas jugé
nécessaire de les consulter tous.

Ils ne m'ont pas donné en détail le
nombre d'hommes que chaque Pro-
vince doit fournir , mais ils m'ont char-
gé d'assurer qu'ils se trouveront en é-
tat de lever vingt mille hommes : &
on peut dire de ces Troupes que l'Ar-
mée du Milord Dundée a fait voir dans
la dernière guerre , que quoiqu'elles é-
toient des nouvelles levées , elles ne
cédoient en rien aux Troupes réglées.

Ils n'ont pas crû qu'il fût nécessaire
de marquer le quartier d'assemblée de
chaque Canton : chaque Seigneur as-
semblera ses Troupes sur ses terres , &
se joindra à celles de son voisin , & ils
marcheront tout droit au lieu où le
Roi (le Chevalier de St. George) leur
Maître aura débarqué.

L'Ecosse est présentement si remplie
de vivres qu'ils ne sont pas en peine

de faire subsister leurs Troupes, puis-
que la récolte de deux années est en-
tière dans les greniers, en sorte que les
bien-intentionnés feront des Magasins
en chaque Province en très-peu de
tems.

Comme ils ne doutent pas d'être
Maîtres de tout le Royaume, ils se
serviront des taxes déjà accordées au
Gouvernement, pour aider à entrete-
nir leurs Troupes, lesquelles s'assem-
bleront avec tant de promptitude qu'ils
ne doutent nullement de transporter
bien-tôt la guerre en Angleterre, dont
ils ne doutent pas de se rendre les
Maîtres avant que les Anglois puissent
leur faire la moindre opposition, tout
le Pays étant abondant en vivres, &
ouvert & rempli de gens bien-inten-
tionnés dont plusieurs sont connus à la
Reine (l'Epouse du Chevalier de St.
George) ma Maîtresse.

Et ils se flattent d'être en état non-
seulement de rétablir le Roi (le Che-
valier de St. George) mon Maître,
mais de rendre aussi un service au Roi
Très-Chrétien en attaquant la Ligue
par la tête & en rendant l'Angleterre
inutile à ses alliés.

L'An-

L'Angleterre est présentement si depourvue de Troupes, que nous ne doutons pas d'y faire un grand progrès sans opposition: car il faut beaucoup de tems aux Anglois pour rappeler leurs Troupes des Pays-Bas. S'ils ne les rappellent pas, nous serons bien-tôt maîtres du Royaume. S'ils les rappellent, le Roi Très-Chrétien se trouvera beaucoup supérieur à ses ennemis.

La Princesse de Dannemarck n'a qu'environ dix-huit mille hommes de Troupes Nationales en Flandres, plus d'un tiers sont Ecoffois, elle n'envoyera pas les gens contre nous, elle ne sçaura faire entrer des Troupes étrangères dans le Royaume sans un Acte du Parlement, tout cela nous gagnera du tems, & c'est tout ce que nous demandons.

Nous ne craignons nullement d'être obligés de nous retirer; si cela arrivoit ils n'oseroient jamais diminuer leur Armée, pendant que la nôtre subsistera dans des endroits où il leur sera impossible de nous forcer.

Ayant ainsi représenté ce que nous sommes en état de faire sous la pro-

tection du Roi Très-Chrétien, je viens présentement au secours que j'ai ordre de supplier Sa Majesté de nous accorder.

Je supplie très-humblement Sa Majesté au nom de la Nation Ecoissoise, de mettre le Roi (le Chevalier de St. George), notre Souverain en état de se venir mettre à la tête de ses fideles sujets, & de le faire accompagner par un Corps de Troupes capable de le mettre à couvert de ses ennemis, jusqu'à ce que ses amis puissent le joindre avec leurs forces.

Sans la présence du Roi (le Chevalier de St. George) ils ne peuvent rien faire, & ils sçavent que Sa Majesté Très-Chrétienne n'exposera pas la personne de leur Souverain avec peu de monde; ils se remettent aux deux Rois de régler le nombre de ces Troupes n'ayant aucune autorité de traiter de l'entrée des Troupes étrangères dans le Royaume; mais ils recevront & se joindront à celles que leur Souverain amenera avec lui.

Jusqu'au voyage du Colonel Hooke en Ecoffe, ils avoient crû pouvoir insister
sur

sur une descente en Angleterre, au même tems que le secours devoit débarquer en Ecosse; mais ils ont cédé aux raisons de ce Colonel, ils ne demandent plus qu'on envoie des Troupes en Angleterre; mais ils espèrent de la bonté de Sa Majesté Très-Chrétienne, qu'elle rendra son secours en Ecosse aussi fort que l'état de ses affaires le peut permettre; ils supplient aussi Sa Majesté de leur envoyer des Armes pour dix sept mille hommes de pied, & pour trois mille Chevaux & Dragons, avec la fourniture pour ces derniers, & des Munitions à proportion.

Cette quantité d'armes leur est nécessaire tant pour armer une partie de leur première levée, que pour tenir en réserve pour des besoins qui peuvent arriver, l'Ecosse étant extrêmement dépourvue d'Armes & de Munitions.

Une telle concession de la part du Roi réunira tous les esprits & contribuera plus que toute autre chose au rétablissement de Sa Majesté (le Chevalier de St. George).

On croit aussi qu'une Amnistie Générale

nérale pour tous sans exception, pourvu qu'ils ne s'opposent pas au Roi (le Chevalier de St. George), contribuera beaucoup aussi au rétablissement du Roi, & au bon succès de ses desseins.

Le Roi Très-Chrétien ayant donné pouvoir au Colonel Hoocke de traiter du rétablissement des anciennes alliances entre Sa Majesté & le Royaume d'Ecosse; nous espérons que Sa Majesté aura la bonté de conserver les mêmes favorables intentions pour le dit Royaume.

(Signé)

FLEMING.



RE.

RELATION

du Voyage du

SIEUR FLEMINGUE

*En Ecosse & de l'état présent de ce
Royaume.*

A YANT reçu ordre du Roi mon Maître de partir pour l'Ecosse le vingt huit de Février 1708; je partis de Saint - Germain le vingt neuf muni des instructions que Sa Majesté jugea nécessaires pour les principaux Seigneurs de ce Royaume, que Sa Majesté voulut bien me confier, & je partis de Paris le premier Mars, & j'arrivai à Dunkerque le trois, où l'absence du Sieur Caron, que j'avois ordre de mener avec moi pour me conduire, retarda mon embarquement. jusqu'au six que le Sieur Arnott arriva de Paris pour être transporté en Ecosse avec quelques instructions du Roi (le Chevalier de St. George) mon Maître

de peur qu'aucun facheux accident ne m'arrive.

Le Comte de Forbin & Monsieur du Guay Intendant de la Marine jugerent à propos de nous faire partir tous deux ce même soir en différentes Frégattes, ils tirerent choix pour moi de la Frégatte la Cigalle commandée par Monfr. Lotton, qui avoit déjà en deux différentes occasions passée pour le Service du Roi du Port où je devois débarquer. Nous arrivames le treize à deux lieues de la terre, je pris une Chaloupe de pêcheurs pour être moins suspect & je débarquai au Château Deslaines appartenant au Comte d'Erroll Grand-Connétable d'Ecosse, qui reçut les nouvelles que je lui apportois, & après lesquelles il avoit tant soupiré, avec toute la joye qu'on pouvoit attendre d'un homme qui avoit donné toutes les preuves d'un zèle singulier pour le service, au-delà même qu'on pouvoit demander d'un moins zélé que lui, s'exposant & toute sa famille à une ruine presque certaine en recevant chez lui toutes les personnes qui ont été envoyées en Ecosse,

cosse, depuis quatre ou cinq années, les Vaisseaux même qui y ont été envoyés venant toujours en droiture à son Château & fournissant à tous sans exception l'Argent & les Chevaux nécessaires pour entretenir la correspondance par tout le Royaume, & même à fournir des Vaisseaux à quelques-uns; ce qui lui a coûté de fort grosses sommes & a fort endetté cette famille.

Milord Erroll ayant lû les instructions du Roi que je mis entre ses mains, il dépêcha sur le champ un Courier au Sieur Malcom Gentilhomme d'une fidélité reconnue, & qui demouroit tout près de l'embouchure de la Rivière ou Baye d'Edimbourg, avec ordre d'avoir une Chaloupe prête & des Pilotes pour aller à bord du premier Vaisseau qui donneroit le signal dont on étoit convenu : ce que le dit Sieur Malcom executa ponctuellement, ayant été à bord du Protée, seul Vaisseau qui entra dans cette embouchure; & pour l'avoir fait ce Gentilhomme est obligé de se cacher toujours. Depuis, le même exprès du Comte d'Erroll, alla par son ordre en plusieurs endroits sur les côtes des Pro-

vinces de Fife & de Lothiane pour avertir des Gens affidés d'avoir aussi des Chaloupes & des Pilotes prêts, & que cela fut si fidèlement executé que plusieurs ont été emprisonnés là-dessus.

Sur mon arrivée il envoya aussi avertir le Comte Marishall, qui n'étant pas fort éloigné arriva le même soir; je lui donnai les instructions que j'avois pour lui. Il prit d'abord les mesures nécessaires pour avertir ses amis de ce pays, & pour partir dans un jour pour la Province de Marr dont il est Grand Bailli Héréditaire, ce qu'il fit. Comme j'avois ordre de suivre les mesures, que le Grand-Connétable & le Comte de Marishall me prescriroient pour avertir les Seigneurs du Pays & pour leur faire tenir les instructions que j'avois du Roi (le Chevalier de St. George) mon Maître pour eux; ils me firent écrire le quatorze à Mr. Nicolson Evêque Catholique de ce Royaume pour l'avertir de l'état présent des affaires, afin qu'il avertît les Catholiques du Nord de se tenir prêts. J'écrivis aussi par leurs ordres à la Duchesse de Gordon sur le même sujet,

ce

ce qu'elle communiqua au Marquis d'Hurtley son fils qui étoit dans le Nord, afin de disposer toutes choses dans les Provinces d'Inverness, de Ross & de Lochabar, auxquelles Provinces il a grand intérêt. J'avertis le Seigneur Sureffe de Coxtoure fort connu du Roi (le Chevalier de St. George) pour sa fidélité & ses services qu'il rendit dans la dernière guerre. Ayant vû le Chevalier Keith & le Colonel Gidun, & le Comte d'Erroll s'étant chargé d'avertir le Major-Général Buchan, je partis le quatorze de Slaines qui est dans la Province d'Aberdeen. Cette Province & toutes celles, qui sont plus au Nord, étoient très-bien intentionnées pour les intérêts du Roi (le Chevalier de St. George); je passai par la Rivière de Marr sans m'arrêter, le Comte de Marishall s'étant chargé d'avertir ceux qu'il étoit nécessaire.

Dans celle d'Angus je me rendis chez le Comte de Saint Athmore, le feize & lui donnai les instructions du Roi (le Chevalier de St. George). Il fut ravi de voir les affaires si fort avancées, & envoya aussi-tôt avertir quel-

quelques Principaux de la Noblesse pour prendre les mesures nécessaires dans cette conjoncture, & au Comte de Sanmur ; mais il étoit à Edimbourg pour ses affaires particulières. Le Roi (le Chevalier de St. George) est toujours sûr de lui n'ayant jamais voulu prêter serment au présent Gouvernement. J'arrivai le même soir chez Milord Nearn dans la Province de Perth, il témoigna beaucoup de zèle pour le service du Roi (le Chevalier de St. George), & comme j'avois une Lettre du Comte d'Erroll pour lui, afin qu'il m'informat des mesures les plus propres pour voir son Frère le Marquis d'Atholl, il se chargea de m'y conduire. Nous trouvâmes ce Seigneur dans toutes les dispositions qu'on pouvoit souhaiter. Il y avoit cinq mois qu'il avoit tous ses gens prêts à joindre sur le premier ordre & nouvelles de l'arrivée du Roi (le Chevalier de St. George). Il est très-considérable tant pour le nombre qu'il peut amener de ceux qui lui appartiennent que de ceux qui se doivent joindre à lui, il me demanda plusieurs fois & avec instance le nom du Général qui de-

devoit commander. Je ne trouvai & tous les autres Seigneurs que je vis si fort persuadés que c'étoit le Duc de Berwick; car ils ne pouvoient s'imaginer qu'il étoit rappelé de l'Espagne à autre fin, étant sujet de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George): & ils ont conçu une si grande estime de lui que je n'osai hasarder de dire qu'il n'étoit point de ce voyage; mais je me contentai de dire que cela devoit être terminé à son arrivée en Cour.

De là Milord Mearn me mena chez le Comte de Brodalbin, qui non seulement s'engagea de faire joindre le Roi (le Chevalier de St. George) par ses Vaisseaux qui sont en grand nombre, mais aussi de tenir la Province d'Argile, qu'on estimoit la plus mal affectonnée, tellement en bride que le Roi (le Chevalier de St. George) ne trouveroit aucune opposition de ce côté-là. Il lut avec une joye extrême les instructions du Roi (le Chevalier de St. George) que je lui donnois. D'ici je passai au Château de Drummont où je trouvai le Marquis de Drum-

Drummont & son frère, fils du Duc de Perth. Ils reçurent les bonnes nouvelles que je leur apportai, avec beaucoup de joye; & le Marquis envoya d'abord avertir plusieurs des Chefs des Montagnards, qui ont confiance en lui, de se tenir prêts, & prit les mesures nécessaires pour avertir les autres Seigneurs de ce Pays. Je me rendis le lendemain dans la Province de Sterling chez le Vicomte de Kilsith qui étoit à Edimbourg, comme étoit aussi le Comte de Wictonuk mon Frère qui demeure très-proche de cet endroit, quoiqu'en une autre Province. La Province de Sterling est fort unanime pour le service du Roi (le Chevalier de St. George), & s'étoit jointe sous le Commandement du Comte de Linlithgom. Le vingt deux je me rendis chez le Seigneur de Kilmanorock dans la Province de Dumbarton. Il est zélé pour les affaires du Roi (le Chevalier de St. George) & en avertit le Comte de Dundonald son neveu de l'état où elles étoient.

J'ai demeuré ici quelques jours attendant avec impatience nouvelle du dé-

débar
de St
qui e
voit
de jo
Chev
barqu
peine
de to
pour
le mé
de T
lonel
chem
eux;
firma
oblig
chez
conti
Milo
teau
parle
du p
les M
coup
voit
nistr
avec
affec

débarquement du Roi (le Chevalier de St. George), qui selon les mésures qui étoient prises quand je partis, devoit s'embarquer le onze. Dans peu de jours le bruit courut que le Roi (le Chevalier de St. George) étoit débarqué dans le Nord, ce que j'eus peine à croire; mais le bruit venant de toutes parts, je me mis en chemin pour ce Pays, & j'y trouvai que sur le même bruit les Seigneurs de Keirs, de Toven & de Cardenne avec le Colonel Gredene avoient pris le même chemin. Je voyageai deux jours avec eux; mais ne trouvant point de confirmation de cette nouvelle, ils furent obligés de se séparer, & de se retirer chez eux le mieux qu'ils pouvoient. Je continuai mon chemin, où je trouvai Milord Mearn qui revenoit du Château d'Hamilton, où il avoit été pour parler à la Duchesse Douairiere Mère du présent Comte d'Arran. Comme les Ministres Presbyteriens ont beaucoup de pouvoir avec elle, il y en avoit un à sa suite pour gagner le Ministre d'Hamilton qui a grand crédit avec cette Duchesse. Elle parut fort affectionnée pour le service du Roi (le Che-

Chevalier de St. George); mais Elle dit qu'elle ne pouvoit rien entreprendre sur l'absence du Comte son fils, qui étoit en Angleterre pour ses affaires particulières; & quoique quelques-uns se plaignirent de son absence en cette conjoncture, il est certain qu'il avoit pris toutes les mesures nécessaires pour avoir les ordres & Lettres, qui pourroient arriver en Ecosse pour lui. Et effectivement il eut celles que j'avois pour lui, & on croit que ce Seigneur auroit rendu des services très-considérables au Roi (le Chevalier de St. George), par le nombre de Cavalerie qu'il avoit amené du Nord d'Angleterre.

Ce fut à ce tems que le mauvais succès de l'entreprise commençoit à être connu par l'arrivée de la flotte Angloise sous l'Amiral Bings dans la Rivière d'Edimbourg; mais les bien-intentionnés eurent peine à croire qu'on se retireroit sans tacher de faire la descente à Cromarty, & même après que la flotte du Roi (le Chevalier de St. George) se fut retirée des Côtes du Nord d'Ecosse: ils se flatterent qu'elle faisoit voile du côté de Clyde. Mais
l'arri-

l'arrivée du Roi (le Chevalier de St. George) à Dunkerque, qu'on apprit par les Lettres publiques, mit tout le Pays dans une consternation qu'on ne sçauroit exprimer.

J'avois été témoin de la bonne disposition d'une grande partie du Royaume par où j'avois passé, & j'étois bien informé des bonnes intentions du reste de la Noblesse & Seigneurs du Pays. Jamais on avoit vû Edimbourg dans une joye si universelle que celle qui avoit paru dans tout le monde pendant les trois ou quatre jours qu'on attendoit à chaque moment l'arrivée du Roi (le Chevalier de St. George). Les fidèles sujets s'attroupoient de tous côtés, & ceux du Gouvernement n'osoient se montrer en public, ils n'avoient nulle confiance dans les Troupes réglées, sçachant que la meilleure partie tant des Officiers que des Soldats étoient bien affectionnés au Roi (le Chevalier de St. George); d'ailleurs il n'y avoit ni Poudre ni Munitions dans le Château d'Edimbourg, ni dans celui de Sterling, & ils sçavoient que toute la Noblesse se révolteroit contre le Gouvernement, lorsque le
Roi

Roi (le Chevalier de St. George) débarqueroit. Desorte que l'on croyoit qu'à l'arrivée de Sa Majesté le Gouvernement se retireroit du côté de Berwick ; mais quand on sçut par les Gazettes & par les nouvelles publiques que le Roi (le Chevalier de St. George) étoit arrivé à Dunkerque , la consternation étoit si grande qu'il sembloit que la tête avoit tournée à tout le monde. Ils avoient reçu ordre, après les instructions que je leur avois apporté, de ne point prendre les armes ouvertement, ni de se mettre en campagne jusqu'au débarquement du Roi (le Chevalier de St. George). La flotte de France s'étoit retirée sans qu'ils eussent reçu aucun ordre du Roi (le Chevalier de St. George) de ce qu'ils avoient à faire ; ils n'avoient point de Chef, ni personne qui pût prendre sur lui à leur donner des ordres. En même tems l'arrivée de la flotte Angloise dans le Port d'Edimbourg, & la retraite de la flotte Françoisise avoit donné un nouveau courage au Gouvernement qui envoyèrent des Heraults citer les Principaux de la Noblesse & des Gentilshommes qui étoient dans

dans les intérêts du Roi (le Chevalier de St. George), de comparoître en personne devant le Conseil privé sous peine de rebellion, ce que néanmoins ils ne firent pas que quinze jours après le départ de la flotte Françoisse, & après qu'ils eurent les nouvelles de son arrivée à Dunkerque.

Il est certain que rien ne pouvoit tant irriter la Nation en general que le traitement, que la Noblesse & les Gentilshommes ont reçu en les envoyant sous des Gardes en Angleterre, ce qui a ouvert les yeux même à ceux qui étoient les plus zélés pour l'Union, à les faire voir clairement ce qu'ils devoient attendre d'une Nation, qui commence déjà à les traiter si inhumainement; & on peut dire qu'on n'a jamais vû la nation d'Ecosse si généralement disposée à hazarder leurs vies & leurs biens pour se tirer de cet esclavage, si on les mettoit en état de le faire.

Quoique la plus grande partie des Chefs de la Noblesse du Pays soit entre les mains du Gouvernement, il est pourtant certain qu'il n'y a point presque de famille de considérables, qui n'ait
de

de Fils ou de Frères ou de proches parens, qui ne se mettroient à la tête de leurs Vassaux dans cette cause commune si l'occasion s'en présentoit; & ils sont tous généralement persuadés que Sa Majesté Très-Chrétienne si universellement connue, & admirée pour sa générosité & la grandeur de son ame, les ayant pour ainsi dire engagé dans la cause pour laquelle ils souffrent, ne les abandonnera point, sur-tout puisqu'ils n'ont de rien manqué de leur côté en tout ce qu'on a demandé d'eux, & après la fidélité qu'ils doivent à leur Souverain légitime & naturel (le Chevalier de St. George), qui est certainement augmentée par la vigueur & la fermeté de sa conduite dans cette entreprise: rien au monde n'a tant contribué à les engager à s'exposer de la manière qu'ils ont fait, comme les promesses que leur fit le Colonel Hooke que Sa Majesté Très-Chrétienne les soutiendrait, & ne les abandonneroit point, en leur montrant les pleins-pouvoirs qu'il avoit pour leur faire cette promesse.

ME.

L
& le
tes
nom
adre
preu
de c
1707
L'
dans
avec
part
la m
Le
en t
press
qu'ils
mens.
Le
le sec
tir les
Par

MEMOIRE.

Touchant les E C O S S O I S.

LE Memoire signé par les Principaux des Ecoffois au nom de la Nation, & leurs Lettres aux deux Rois, écrites de leurs mains, signées de leurs noms, cachetées de leurs armes & adressées à leurs Majestés, sont des preuves indubitables de la disposition de ce peuple dans le mois de Mai 1707.

L'Arrivée du Seigneur de Boyn dans le mois de Septembre dernier, avec des Lettres de créance de leur part fait voir qu'ils étoient encore dans la même disposition.

Les Lettres qu'ils ont écrit de tems en tems pendant tout l'hyver pour presser le départ du secours prouvent qu'ils n'avoient pas changé de sentimens.

Le Roi Très-Chrétien pour assurer le secret, ne jugea pas à propos d'avertir les Ecoffois du départ du Roi d'An-

Part. II.

Q

gle-

gleterre (le Chevalier de St. George) plutôt que dans le commencement de Mars 1708.

Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) ayant préparé des instructions pour les Chefs de cette Nation, elles furent lues au Conseil par Monsieur de Torcy un des derniers jours de Février 1708. Et Sa Majesté Très-Chrétienne les approuva.

Par ces instructions il fut défendu aux Ecoffois de rémuer, ou de faire aucune démonstration de leurs intentions jusqu'à l'arrivée du Roi (le Chevalier de St. George) leur Souverain en Ecoffe.

Il leur fut même ordonné par le huitième Article de ces instructions d'omettre les choses les plus utiles plutôt que de donner lieu à soupçonner leur dessein.

L'article sixième contient tout ce qu'ils doivent faire pour favoriser le débarquement; à sçavoir

1°. De tenir un Gentilhomme prêt sur la côte de chaque Province pour venir à bord du premier Vaisseau qui

qui paroîtroit, pour rendre compte de l'état & de la disposition du Pays.

2°. D'envoyer des Pilotes pour conduire la flotte.

Les Ecossois ont pleinement satisfait à ces deux chefs. 1°. L'Escadre ne s'est approchée que de la Province de Fife. Un Gentilhomme de cette Province nommé le Sieur Malcom dont la fidélité & la capacité aussi-bien que la personne sont connues à la Reine (l'Epouse du Chevalier de St. George) depuis longtems, est venu à bord du Protée qui parût plusieurs heures avant l'Escadre, il assûra Monsieur de Rambur que tout étoit prêt dans le Pays & qu'on y attendoit Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) avec impatience.

Il en parla plus amplement à Monsieur Hatcher Gentilhomme ordinaire de la Reine (l'Epouse du Chevalier de St. George), à Monsieur Delaval Capitaine d'Infanterie & à Monsieur Staffort Enseigne de Vaisseau qui étoit sur le Protée & dont les

deux premiers connoissoient très-particulièrement ce Gentilhomme, qui leur donna une Lettre pour être rendûe à Monsieur de Perth, qui s'assûroit de la bonne disposition de l'Ecosse.

2°. Le Gentilhomme laissa quelques Pilotes sur le Protée: quinze ou vingt autres se sont rendus à bord de l'Escadre; quelques-uns y sont venus à la vue des ennemis, plusieurs de ces Pilotes sont venus en France.

Le vingt six Mars deux jours après la rétraite de Monsieur le Comte de Forbin, les Frégattes de Commerce qui partirent de Dunkerque quelques jours après l'Escadre, étant entrées fort avant dans la Rivière d'Edimbourg, des Pilotes Ecossois sont venus sur leur bord les avertir que les ennemis étoient sur la côte, & qu'ils étoient les plus forts, ils conseillèrent au Commandant de se retirer au plus vite, ils s'embarquerent, & ils sont venus à Dunkerque avec lui.

Tous les Pilotes ont assuré que, si l'Escadre fût arrivée dans la Rivière d'Edimbourg deux heures plutôt, il
au-

d'Ecoſſe & d'Irlande. 1708. 242

auroit été facile de la mettre à couvert de toutes insultes de la flotte d'Angleterre: ce qui est confirmé par le Sr. Warstable Capitaine de la Galere de Dunkerque une des Frégattes de l'Eſcadre, & par son Lieutenant nommé Saint Jean, qui ont tous les deux une connoissance parfaite de cette Rivière.

Plusieurs autres Pilotes sont dans le même sentiment & il ne se trouve pas un seul homme, qui ait fréquenté cette Rivière qui soit d'une autre opinion.



M E M O I R E

Sur L'ECOSSE. 1708.

IL faudra pour l'entreprise, dont il s'agit, le plus de Fusils & de Bayonnettes qu'on pourra fournir, des Pistolets, Selles & autres Equipages pour deux à trois mille Chevaux, de la Poudre & des Balles à proportion des armes, avec des Moules de calibre pour en faire dans le Pays où l'on ne manque pas de plomb; & outre cela de la Poudre pour les Troupes Ecoissoises qui sont déjà armées, six pièces de Canon dont deux seront de 24. avec leurs Affutes & Boulets; deux Mortiers avec des Bombes & tous leurs Equipages, la Poudre nécessaire pour les Canons & Mortiers.

Il fera bon d'envoyer maintenant quelques Officiers Ecoissois; mais au nombre de trois ou quatre d'abord, parcequ'il seroit difficile d'en trouver davantage qui gardassent fidèlement un secret, d'où peut dépendre la réussite de l'entreprise.

Il fera nécessaire de régler ce qu'il
fau-

faudra pour la subsistance de ces Officiers tant dans le Voyage qu'en Ecosse.

Il faut sçavoir en quel tems & à quelles conditions celui que le Roi (le Chevalier de St. George) enverra, doit distribuer les Armes, Equipages, & Munitions de guerre, aussi-bien que le transport qu'on jugera à propos d'envoyer pour les premiers besoins de l'entreprise; si l'on attendra pour cette distribution que le traité soit conclû, ou si l'on se contentera de voir un certain nombre de Troupes sur pied & quel.

Quand on parle du traité on compte qu'il comprendra principalement ce qui regarde la guerre, sçavoir la manière dont les Ecossois prétendent la faire, le nombre de Troupes qu'ils mettront sur pied, leur moyen pour les entretenir, les entreprises qu'ils se proposent de faire en Angleterre, le secours qu'ils pourront demander au Roi (le Chevalier de St. George), enfin un Général qu'ils demandent sans doute pour commander en Chef.

Il sera nécessaire que celui, qui sera envoyé par le Roi (le Chevalier de St. George), sçache ce qu'il aura à faire.

après la conclusion du traité, & le débarquement des armes, c'est-à-dire, s'il demeurera en ce pais-là à son service ordinaire.

Passage en Ecosse.

Il faudra équiper deux Vaisseaux de vingt à vingt-quatre pièces de Canon chacun, afin qu'ils puissent mieux se défendre en cas de besoin & qu'on puisse renvoyer pour porter les nouvelles, qui pourront être pressées pendant que l'autre servira au débarquement des Armes & Munitions dans les endroits differens où il les faudra porter.

Que les Commandans de ces Vaisseaux aient leurs ordres pour aller à Dantzic, où l'on ne s'étonnera pas de voir porter les armes, qui peuvent passer par la Pologne, ou bien pour aller en Terre-Neuve, ou en Canada, en faisant le tour de l'Ecosse pour plus grande sûreté. Les véritables ordres seront remis à celui que le Roi (le Chevalier de St. George) enverra qui ne les ouvrira qu'en mer à une certaine hauteur, pour les confier sous un grand secret aux deux Commandans,

dans, à qui l'on donnera ordre d'exécuter ce qui leur sera dit de la part du Roi (le Chevalier de St. George), par celui que Sa Majesté enverra, soit pour le tems qu'ils doivent rester dehors, soit pour les courtes qu'il faudra qu'ils fassent en divers endroits de l'Ecoffe & d'Irlande ou ailleurs.

Que le Sieur Carron Lieutenant de Frégate, dont la présence sera nécessaire, soit nommé pour servir sur l'un de ces Vaisseaux, sans lui rien déclarer du vrai dessein, & sans lui donner l'ordre de s'embarquer jusqu'à ce que tout soit prêt, afin qu'on ne puisse rien soupçonner sur son départ, soit à Saint-Germain où il est présentement, soit à Dunkerque où ses voyages en Ecoffe sont connus.



après la conclusion du traité, & le débarquement des armes, c'est-à-dire, s'il demeurera en ce pais-là à son service ordinaire.

Passage en Ecosse.

Il faudra équiper deux Vaisseaux de vingt à vingt-quatre pièces de Canon chacun, afin qu'ils puissent mieux se défendre en cas de besoin & qu'on puisse renvoyer pour porter les nouvelles, qui pourront être pressées pendant que l'autre servira au débarquement des Armes & Munitions dans les endroits differens où il les faudra porter.

Que les Commandans de ces Vaisseaux aient leurs ordres pour aller à Dantzic, où l'on ne s'étonnera pas de voir porter les armes, qui peuvent passer par la Pologne, ou bien pour aller en Terre-Neuve, ou en Canada, en faisant le tour de l'Ecosse pour plus grande sûreté. Les véritables ordres seront remis à celui que le Roi (le Chevalier de St. George) enverra qui ne les ouvrira qu'en mer à une certaine hauteur, pour les confier sous un grand secret aux deux Commandans,

dans, à qui l'on donnera ordre d'exécuter ce qui leur sera dit de la part du Roi (le Chevalier de St. George), par celui que Sa Majesté enverra, soit pour le tems qu'ils doivent rester dehors, soit pour les courses qu'il faudra qu'ils fassent en divers endroits de l'Ecoffe & d'Irlande ou ailleurs.

Que le Sieur Carron Lieutenant de Frégate, dont la présence sera nécessaire, soit nommé pour servir sur l'un de ces Vaisseaux, sans lui rien déclarer du vrai dessein, & sans lui donner l'ordre de s'embarquer jusqu'à ce que tout soit prêt, afin qu'on ne puisse rien soupçonner sur son départ, soit à Saint-Germain où il est présentement, soit à Dunkerque où ses voyages en Ecoffe sont connus.



MEMOIRE SECRET

Envoyé d'Angleterre par un bien-intentionné pour

L E R O I.

Sur les affaires d'Irlande. 1708.

L'Angleterre paroïssoit entièrement résolue à la paix avant l'arrivée de Milord Malbrough. Les Wighs offensés en la personne de Milord Wattson leur Chef étoit dans le même sentiment. On assure que Milord Wattson a été faire une visite au Duc de Nottingham Chef des Anglicans, dans le dessein de réunir ensemble pour diminuer l'autorité de Messieurs de Malbrough & de Godolphin.

Ce discours est tout public à Londres, & plus d'une personne & cent autres m'en ont fort parlé.

Messieurs de Malbrough & de Godolphin, qui par des intérêts particuliers ne veulent pas la paix, mettent en usage toutes sortes de moyens pour empêcher qu'elle ne se fasse. La principale raison qu'ils opposent à ceux qui la dé-

désirent qui sont en grand nombre, c'est qu'ils prétendent & qu'ils publient que la France avoit offert l'année dernière de céder l'Espagne & les Indes; & comme ils ne voyent pas les choses à présent dans la même disposition, ils tâchent de persuader qu'il faut continuer la guerre pour revenir à l'Espagne, qui est tout ce que l'Angleterre souhaite, & peut-être l'unique espérance qui jusqu'à présent lui a fait fournir tout l'argent qu'on a voulu.

Dans le commencement du Parlement on a fait beaucoup de démonstration de guerre; mais on a tout lieu de croire que tout ce qu'a fait la Chambre des Communes, au commencement qu'elle a été assemblée, n'a été que pour empêcher que les Hollandois ou quelques autres des Alliés ne se séparassent de l'intérêt général pour penser à leur intérêt particulier, aussitôt qu'ils verroient dans le Parlement d'Angleterre quelque mesintelligence ou quelque pensée de paix, & il est à remarquer que les premières démarches n'ont pas eû beaucoup de suites; on a parlé de beaucoup de préparatifs pour la campagne prochaine, d'aug-

mentation de Troupes, des résolutions de fournir tout l'argent qui seroit nécessaire; & cependant il n'a pas paru qu'on ait agi bien réellement. Pour ce qui régarde les subsides, la Chambre des Communes n'avoit encore rien fait que de travailler à la taxe des terres & à celle du grain germé, dont le produit seroit nécessaire, non seulement cette année, mais encore plusieurs autres, quand même la guerre finiroit cet hyver. Pour le reste de l'argent qu'il faut trouver, le Parlement remettoit à chaque séance d'en parler & n'y avoit point encore travaillé du tout.

La taxe des terres & du grain n'a été entièrement finie que pendant que j'étois à Londres les trois derniers jours de ce mois, & on n'avoit point encore commencé de parler d'autres choses.

Toutes les premières séances du Parlement se sont passées à examiner directement ou indirectement la conduite de ceux qui gouvernent la Chambre des Communes, à présenter pétitions sur pétitions pour avoir une connoissance générale & exacte de tout ce

ce qu'on avoit fait sur mer, en Espagne. C'est de cet examen que le Parlement prétend tirer de quoi attacher le Conseil privé, & l'Amirauté d'une part; & de l'autre part Messieurs de Malbrough & de Godolphin, prétendent que les affaires d'Espagne ont été négligées, l'argent ayant été employé à d'autres choses, que la nation regarde comme beaucoup moins importantes. Les Marchands qui jusques alors avoient parû les plus portés à la guerre, ont changé tout d'un coup de sentiment, à cause des pertes considérables qu'ils ont fait pendant cette guerre-ci & principalement cette dernière année; ils ont crié plus haut que tous les autres contre le Gouvernement, & ont été plus animés que qui que ce soit contre Monsieur de Churchill frère de Monsieur de Malbrough, parcequ'ils prétendent que tout ce qui se fait dans l'Amirauté c'est par son conseil.

La Chambre Haute, au lieu de faire une adresse pour remercier la Reine de sa première Harangue comme c'est l'ordinaire, (cette adresse de rémer-

ciment n'étoit pas encore faite quand j'étois à Londres) ne s'est occupée qu'à faire des Harangues plus vives qu'on ne peut le dire pour représenter & examiner l'état déplorable de la Nation, la ruine du peuple & la Noblesse dans les Provinces, la destruction du commerce qui met les Marchands hors d'état de contribuer aux dépenses comme ils ont fait jusques à présent. Milord Wathan dit que *l'argent étoit devenu invisible en Angleterre* : ce sont ses propres termes. Les autres Milords qui ont parlé, ont dit des choses qui ne sont pas moins fortes.

Les Anglicans qui se sont absentés du Parlement dans le commencement & qui restoient à la Campagne pour rendre en quelque façon le parti contraire reponsable de ce qui se passeroit, & pour le rendre odieux, ont tout d'un coup été avertis par leurs Chefs de se rendre à Londres; parceque après Noël on traiteroit des affaires fort importantes.

Si, sans être informé à fond de ce qui

qui se passe dans le Conseil d'Angleterre, on pouvoit s'en rapporter à sa pénétration, on pourroit se persuader qu'on pense fort sérieusement à la paix, quoiqu'on parle plus que jamais de continuer la guerre; on pourroit même juger que le Parlement avoit résolu de donner le tems nécessaire à des négociations secrètes avant d'éclater sur leurs sujets particuliers de mécontentement: on pourroit juger aussi qu'on est à la veille de voir arriver de grands desordres dans le Parlement les uns contre les autres, & de la part du Gouvernement contre le Parlement.

Les raisons qui pourroient faire juger la paix sont le peu d'espérance que doit avoir l'Angleterre à présent de jamais avoir l'Espagne, ni même de pouvoir y continuer la guerre dans la situation présente où leurs affaires se trouvent dans ce Pays-là, sans de grandes guerres, & un grand desavantage. On peut joindre à cette raison le peu d'espérance qu'il y a de trouver l'argent nécessaire pour continuer la guerre.

Jus-

Jusqu'à présent il ne paroît pas qu'il puisse y avoir d'autres expédiens pour trouver le surplus qu'il faut pour le fond de la guerre, outre la taxe des terres, & du grain germé, qui ne monte qu'à deux millions de livres Sterlins, que les trois suivans.

Le premier : une offre que fait la Banque d'Angleterre de fournir au Gouvernement, comme elle a fait l'année passée, deux millions de livres Sterlins.

Le second : une offre que fait la Compagnie des Indes de fournir à-peu-près la même somme de deux millions de livres Sterlins, pourvû qu'on permette le débit de la Marchandise des Indes en Angleterre.

Le troisieme : une taxe nouvelle sur le sel qui puisse monter environ à la même somme de deux millions de livres Sterlins.

La Banque peut fournir les deux millions de livres Sterlins ; mais la difficulté est de sçavoir sur quoi on pourra assigner les intérêts & le remboursement de cet argent, n'y ayant

ayant plus de fonds en Angleterre qui ne soient dès l'année passée engagés pour quatre-vingt dix ans, excepté une partie de la taxe du grain germé, & celle des terres. Il n'y a pas apparence que la Nation consente jamais à engager la taxe des terres.

Pour l'offre que fait la Compagnie des Indes, elle est si contraire au Commerce d'Angleterre, & les Marchands s'y sont toujours opposés si formellement en tems de paix, & quand leur Commerce florissoit le plus, qu'il n'y a pas d'apparence qu'ils puissent jamais y consentir dans un tems où leur Commerce est en si mauvais état.

Pour la taxe du sel, afin qu'elle produisît la somme qu'on voudroit, il faudroit la pousser à un prix excessif qui ne seroit gueres du goût de la Nation.

On a parlé aussi d'une taxe sur le Charbon; mais elle produiroit fort peu de chose.

Outre les raisons ci-dessus, qui pourroient persuader la paix, on sçait que

que dès le mois de Septembre Milord Portland a été chargé de la part de la Hollande de dire que les Hollandois ne pouvoient pas faire davantage la guerre.

Les raisons qui pouvoient faire juger des desordres dans le Parlement & contre le Gouvernement sont :

L'animosité de Milord Warthon & des Wighs qui avoient toujours été dans le parti de la Cour, & qui a présent y paroissent fort opposés.

De plus le Parlement, chaque fois qu'il s'assemble, demande à sçavoir ce qui s'est passé sur mer & sur terre cette campagne ; il demande tous les ordres qui ont été donnés, les commissions qui ont été expédiées, les Lettres qui ont été écrites aux Généraux de terre & de mer, les réponses des Généraux, une connoissance entière de tous les projets de la campagne dernière. On a poussé les choses jusqu'à vouloir savoir les pensions particulières que donne la Reine sur sa Cassette & sur son revenu particulier. Londres dans ce même

tems

tems a été rempli de Libelles assez vifs & de Placards fort insolens.

Le Parlement a demandé à sçavoir le nombre juste des Troupes qui étoient dans chaque armée, le nombre des Matelots qui ont été sur chaque Vaisseau, le nombre des Officiers présens ou absens, non seulement dans les tems où ils paroissoient les plus nécessaires, mais même pendant tout le cours de la campagne; & il paroît que ces enquêtes & principalement celles qu'on fait sur le nombre des Matelots, sont causées par un soupçon qu'a la Nation, que leurs Vaisseaux n'ont pas été armés autant qu'ils devoient être, & que chaque Vaisseau n'ayant pas le nombre d'hommes qui y étoit destiné; il faut que l'argent ait été détourné à d'autres usages ou au profit de quelques particuliers.

Tous les membres du Parlement, qui avoient de certaines charges nouvelles données par la Cour, ont été chassés de la Chambre; on les a mis d'abord au choix de quitter leurs charges ou la Chambre: quelques-uns ayant voulu quitter leurs charges pour rentrer
au

au Parlement, on n'a pas laissé de les chasser comme Gens plus attachés aux intérêts de la Cour, qu'à ceux de la Nation.

Il est à remarquer que les jugemens qu'on veut faire en Angleterre sur les brouilleries qui peuvent arriver, sur les écrits du Parlement contre le Gouvernement, sur l'animosité des particuliers, sont des choses qui peuvent changer d'un moment à l'autre par des intérêts particuliers, ou en contenant les Chefs des partis, & par d'autres raisons. Ainsi on ne peut rendre un compte bien juste, que de l'état où se trouvent les choses actuellement, & y joindre les conjectures fondées sur les connoissances qu'on peut avoir, & les informations qu'on peut faire.

A la fin de Janvier on aura des nouvelles plus positives & plus particulières, par un homme qu'on doit voir bien informé & qui ne lâchera rien : on les fera sçavoir aussitôt.

Le voyage de Monsieur de Codagan à Nivelles pour l'échange a fait
pen-

penfer, à cause du Caractère qu'il a d'Envoyé auprès les Etats d'Hollande, & à cause de la confiance entière que Milord Malbrough a en lui, qu'il pourroit bien faire quelque proposition sur la paix, ou du moins voir si on ne lui en feroit point.

S'il étoit permis de dire sa pensée sur la disposition où l'on pourroit être par rapport à la paix, ce seroit de ne point faire de propositions de paix de la part de la France, d'écouter celles qu'on pourroit faire sans trop d'empressement; mais cependant sans les rejeter de peur que ceux du Gouvernement d'Angleterre, qui veulent la guerre, ne sçachant plus comment parvenir pour la faire continuer, ne se servissent du refus qu'on paroît faire en France d'écouter, pour animer la Nation & pour la déterminer à continuer la guerre encore un an, qui est assurément tout ce qu'elle peut faire en achevant de se ruiner.

Au surplus, si la guerre continuoit jamais on ne peut rien faire qui soit plus à charge à l'Angleterre, & qui la desole plus que la manière que l'on

a prise la campagne dernière d'avoir des Escadres séparées, & grand nombre d'Armateurs dans la Manche qui desolent le Commerce; les pertes & les plaintes des Marchands là-dessus ne peuvent s'exprimer. Les Marchands n'en font point de difficulté de dire tout publiquement, que les pertes qu'ils ont faites dans le cours de cette guerre & de cette année, ne viennent que de la faute de l'Amirauté & du Gouvernement. Pour la guerre de terre l'Angleterre ne se foucie réellement que de celle d'Espagne; chaque mauvaise nouvelle qui vient de ce pays-là cause la desolation à chaque particulier.

On pourroit avoir lieu de penser qu'on a donné quelque attaque pour la paix, mais sans aucune suite. On commence toujours par dire qu'elle ne se feroit jamais sans l'Espagne, & on finissoit bien-tôt le discours.

On peut compter que toutes les démarches de Milord Godolphin sont si cachées qu'il ne seroit pas bien étonnant qu'il fût fort résolu à la paix dans le tems qu'il fait le plus parler de guerre.

Les

L.
font
jama
Inde
tout
men
que
gne
voit
me
sçav
diffé
que
faire
fero
ger
pas.
P
Lon
te d
vive
Cha
les
miff
le c
fes
étra
baff

Les discours publics de Londres sont la guerre; c'est qu'on ne fera jamais la paix sans l'Espagne & les Indes, & qu'on ne pense point du tout à la faire à présent, principalement à cause des offres qu'ils disent que la France avoit faite la campagne dernière. Un particulier qui pouvoit être bien instruit, mais qui ne me disoit pas assurément tout ce qu'il sçavoit, me tint des discours un peu differens. Il me dit qu'il croyoit que l'Angleterre pouvoit aisément faire cette campagne & qu'elle la feroit; on n'auroit peut-être pû juger qu'il pensoit qu'elle ne la feroit pas.

Pendant trois jours de séjour à Londres, les enquêtes sur la conduite de l'Amirauté n'ont pas été moins vives qu'auparavant; au contraire la Chambre basse a demandé à voir tous les papiers du Prince, toutes les Commissions qu'il a donné, & même tout le compte de l'argent qui a passé par ses mains. Il faut convenir qu'il est étrangement traité par la Chambre basse.

Dans

Dans la Chambre haute la Reine parla & exhorta fort à la guerre, & elle dit que ceux des Seigneurs qui y feroient le plus portés, feroient ceux à qui elle accorderoit ses graces. Il y eut des Milords qui firent à cela des réponses plus pour faire rire que allant au fait. Milord Malbrough dit que la Reine avoit écrit à l'Empereur pour que le Prince Eugene passât en Espagne. Milord Peterborough parla beaucoup du desordre des affaires d'Espagne & beaucoup contre Milord Galway.

La Chambre des Communes n'avoit rien fait de nouveau pour les subsides, & le Parlement devoit bien-tôt s'ajourner pour quinze ou vingt jours.

Je ne crois pas que les discours & les projets de Monsieur de Mirmon meritent qu'on en parle, on n'y fait aucune attention dans le Pays. J'ai entendu en partie une grande conversation, qu'il avoit avec Monsieur de Maffey Envoyé de Savoye, où il lui proposoit un projet pour entrer en France par le païs de Vaux avec fix mille réfugiés. Mais on régarde

de
Cat
autr
tem
tail
Mar
mer
teau
ture
prin
qui
pays
gran
tous
a di
te an
sans
comp
le Pa
Il
ral L
Ports
Vaiss
Gallie
cela e
On
que d
Par

d'Ecosse & d'Irlande. 1703. 361

de tout ce qu'il dit comme Vision.

Quelques Marchands François & Catholiques m'ont parlé plus que les autres de la Ruine & du mecontentement des Marchands. Par un détail, dans lequel je suis entré avec un Marchand dont le principal petit commerce est de vendre certains Gâteaux & autres choses de cette nature pour les gens de la campagne principalement dans le tems de Noël, qui est proprement le Carnaval de ce pays-là, on pouvoit conclure une grande misere parmi les Payfans : tous les ans la vente de ce Marchand a diminué considérablement, & cette année il ne vend rien. Et les Payfans d'autour de Londres sont sans comparaïson les plus riches de tout le Pays.

Il avoit couru un bruit que l'Amiral Leech, qui est prêt à fortir de Portsmouth devoit aller avec vingt trois Vaisseaux de Guerre au-devant des Gallions : il y a grande apparence que cela est sans fondement.

On m'a dit à Douvres qu'il n'avoit que dix ou douze Vaisseaux, qu'il étoit

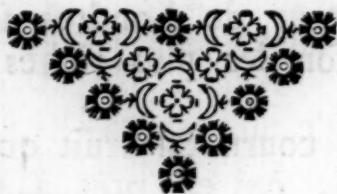
Part. II.

R

toit

toit destiné à escorter un Convoy pour Lisbonne: il n'étoit pas encore parti le quatre Janvier quand je suis parti de Douvres.

Il m'a paru à Ostende en causant avec Monsieur de Spar, que les Hollandois ne laissoient pas d'avoir quelque attention au voyage de Monsieur de Cadogan à Nivelles, & qu'ils en avoient quelque soupçon: autant que je l'ai pû juger, il m'a paru aussi qu'on n'étoit pas sans inquiétude sur les mouvemens de Nimegue & de la Gueldre.



NOUVEAU
PROJET
SUR
L'ECOSSE
DONNE'
AU ROI,

Le 1er Janvier

1709.

NOUVEAU
PROJET

LE GOSSE
D'OR

AU ROY

PAR J. J. J.

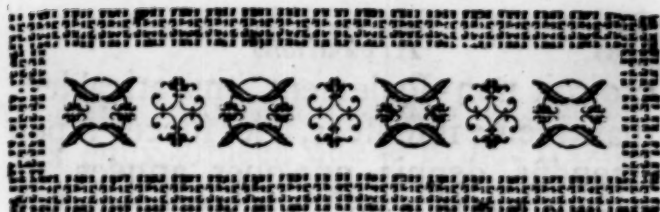
1790

1790
1791
1792
1793
1794
1795
1796
1797
1798
1799
1800
1801
1802
1803
1804
1805
1806
1807
1808
1809
1810
1811
1812
1813
1814
1815
1816
1817
1818
1819
1820
1821
1822
1823
1824
1825
1826
1827
1828
1829
1830
1831
1832
1833
1834
1835
1836
1837
1838
1839
1840
1841
1842
1843
1844
1845
1846
1847
1848
1849
1850
1851
1852
1853
1854
1855
1856
1857
1858
1859
1860
1861
1862
1863
1864
1865
1866
1867
1868
1869
1870
1871
1872
1873
1874
1875
1876
1877
1878
1879
1880
1881
1882
1883
1884
1885
1886
1887
1888
1889
1890
1891
1892
1893
1894
1895
1896
1897
1898
1899
1900
1901
1902
1903
1904
1905
1906
1907
1908
1909
1910
1911
1912
1913
1914
1915
1916
1917
1918
1919
1920
1921
1922
1923
1924
1925
1926
1927
1928
1929
1930
1931
1932
1933
1934
1935
1936
1937
1938
1939
1940
1941
1942
1943
1944
1945
1946
1947
1948
1949
1950
1951
1952
1953
1954
1955
1956
1957
1958
1959
1960
1961
1962
1963
1964
1965
1966
1967
1968
1969
1970
1971
1972
1973
1974
1975
1976
1977
1978
1979
1980
1981
1982
1983
1984
1985
1986
1987
1988
1989
1990
1991
1992
1993
1994
1995
1996
1997
1998
1999
2000

D



tir
te,
te
par
ren
con
qu



REVOLUTIONS
D'ECOSSE
ET
D'IRLANDE.

1709.

S'IL y a jamais eu conjoncture qui demandoit l'application la plus sérieuse à trouver des expédiens pour sortir heureusement d'une guerre funeste, l'on peut dire que c'est la présente dans la quelle les ennemis, enflés par les avantages inouïs qu'ils ont remportés, & animés plus que jamais contre la France, font des menaces qu'on n'ose pas nommer, & qu'on croi-

croiroit non-seulement impraticables, mais même insensées, si les succès si peu attendûs depuis quelques années ne donnoient lieu de tout craindre d'un ennemi implacable & acharné.

L'on a vû Sa Majesté Très-Chrétienne soutenir la guerre pendant tant d'années, & principalement pendant le Regne de Charles II., & les quatre années que le feu Roi Jacques fut paisible sur le Trône, contre toute la Maison d'Autriche unie avec les Hollandois & tous les Princes d'Allemagne, avec tant de supériorité, que ses ennemis ont toujours été réduits à accepter telles conditions de paix qu'il lui a plû leur imposer.

Si on examine maintenant d'où vient le changement étonnant que nous voyons aujourd'hui dans les affaires, on n'en trouvera pas d'autre cause que la jonction de la Grande-Bretagne à la Ligue d'Autriche, puisque ce n'est pas seulement par le nombre de leurs Vaisseaux, mais encore plus par celui de leurs Troupes de terre, & par les sommes immenses que les Anglois ont contribués autant que tous les autres

tres

tres Confédérés enſemble à ſoutenir la guerre. Cela eſt ſi vrai que pendant les deux années que le Prince d'Orange fut obligé d'employer les forces d'Angleterre pour réduire l'Irlande, la France continua toujours dans ſa ſupériorité ordinaire.

Il eſt donc évident que tous les expédiens qu'on puiſſe ſe propoſer pour remettre les affaires de la France, le plus efficace ſeroit de faire une puiffante diverſion dans la Grande-Bretagne. L'on peut dire en general qu'il n'y a pas de moyen plus naturel pour embarraſſer un ennemi, que de porter la guerre dans ſon Pays. Le Roi de Suède a pourſuivi le Roi Auguſte durant quatre ans en Pologne, & toujours avec avantage, ſans pourtant pouvoir le réduire, il changea de batterie, paſſa en Saxe avec ſon armée, & quoique dans ce tems-là le Roi Auguſte eût gagné une Victoire conſidérable ſur une partie des Troupes Suédoïſes, cependant ce Prince tout victorieux qu'il étoit, fut obligé en moins de trois mois d'abandonner la Pologne, de donner carte blanche au Roi

de Suède, & de se soumettre à toutes les duretés qu'il a voulu lui imposer.

Si le Roi Très-Chrétien veut bien employer, non pas une grosse armée comme fit le Roi de Suède, mais seulement autant de Troupes qu'il faudroit pour la défense d'une bonne Ville fortifiée, pour accompagner Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) en Écosse, l'on peut dire avec assurance que son expédition n'auroit pas moins d'effet que celle du Roi de Suède. Ce Prince n'avoit point de justes prétentions sur la Saxe, il ne s'y trouva pas de mécontents contre le Roi Auguste, & il n'y avoit ni Partisans, ni Amis qui l'y invitoient; au contraire le Roi de la Grande-Bretagne (le Chevalier de St. George) trouvera tous ces avantages en Écosse, ce qui lui sera un appui bien plus solide que ne seroit une grosse armée dans un Pays entièrement ennemi.

Il paroît donc clair que, pour faire une puissante diversion dans la Grande-Bretagne, il ne faut pas renvoyer

Sa

Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) en Ecosse accompagnée de la manière que ses fideles Sujets de ce Pays-là le demandent : & pour mettre cette proposition dans son entière évidence, il suffit de faire voir que les Ecossois sont disposés à se déclarer pour le Roi (le Chevalier de St. George) dès qu'il débarquera chez eux accompagné de Troupes & d'autres moyens qu'ils ont proposés, & que la déclaration d'Ecosse sera suivie d'une Revolution en Angleterre & en Irlande.

Pour pouvoir juger sainement & sans crainte de se tromper, de la disposition présente de l'Ecosse à se déclarer en faveur de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George), il est bon de considérer en quelle disposition elle étoit au mois de Mars dernier, lors de la dernière expédition, & quels changemens sont arrivés depuis ce tems-là.

C'est un fait constant & reconnu, que la plus grande & la plus considérable partie de ce Royaume étoit prête à se déclarer pour Sa Majesté Bri-

annique (le Chevalier de St. George) en même tems qu'elle auroit mis pied à terre, & le Conseil & les Ministres de la Princesse Anne en Ecosse en étoient si convaincus, qu'ils avoient déjà pris des mesures pour se retirer en Angleterre sur la première nouvelle de son débarquement, & l'on ne doit pas s'en étonner, les Ecossois commençoient dès ce tems-là à sentir que l'Union avec l'Angleterre, dont on leur avoit promis tant d'avantages, n'étoit véritablement qu'un prétexte specieux pour les soumettre entièrement à l'Angleterre, & que les Anglois, au-lieu de les régarder comme leurs associés, faisoient des Actes de Souverain sur eux, ce qui acheva de réunir tous les partis differens d'Ecosse dans l'interêt commun, & d'ouvrir les yeux à la plûpart des plus violens Partisans de l'Union, & leur fit connoître à tous que le salut & la liberté du Royaume dépendoient uniquement du rétablissement de leur Roi légitime (le Chevalier de St. George) sur le Thrône de ses ancêtres, & qu'ils n'avoient pas d'autre parti à pren-

prendre que d'exposer leurs vies, & leurs biens pour le rétablir.

A l'égard des changemens en Ecosse depuis la dernière expédition, il paroît clairement que tout ce qui s'y est passé depuis ce tems-là contribue à faciliter son retour, & à irriter le peuple de plus en plus.

Premièrement, l'Ecosse est bien plus dégarnie de Troupes réglées qu'elle n'étoit à la dernière expédition.

Secondement, les Ecossois ont été bien informés du grand empressement que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) a témoigné dans cette expédition de tout risquer pour débarquer parmi eux, ce qui lui a gagné tous leurs coeurs plus que jamais.

Troisièmement, les Ecossois ont été beaucoup plus mal-traités qu'auparavant par les Anglois, une partie considérable de leur Noblesse trainée dans les prisons d'Angleterre, sur de simples soupçons contre toutes les loix du Royaume.

Quatrièmement, la résolution prise par les Anglois d'ôter à tous les Sei-

gneurs leur Vasselage, ou la supériorité que les loix du Royaume leur donnent sur leurs Vassaux, ce qui les touche dans l'endroit le plus sensible, l'ancienne Noblesse d'Ecosse étant incomparablement plus considérable par le nombre & la dépendance de ses Vassaux que par ses richesses.

Cinquièmement, en faisant des Fortereses en plusieurs endroits de l'Ecosse pour y mettre des Garnisons Angloises, pour achever de détruire ce qui reste de leur liberté, & des anciennes loix du Royaume en les assujettissant au pouvoir arbitraire du Parlement.

Enfin on vient de recevoir une nouvelle preuve de la disposition des Ecossois. Cinq Gentilshommes qui avoient paru publiquement avec leurs Vassaux en armes en faveur du Roi (le Chevalier de St. George) lorsqu'il étoit sur les côtes d'Ecosse, il y avoit deux mille témoins de ce fait qui étoit notoire, & publique; la Cour voulant faire un exemple pour effrayer les autres bien-intentionnés

fit

fit faire le procès à ces Gentilshommes, ne doutant nullement de les faire condamner; & quoique les Ministres eussent pris toutes sortes de précautions pour ne pas manquer le coup, ils ne purent jamais faire paroître aucun témoin contre eux, & tous les juges unanimement les renvoyèrent absous, & déclarés innocens.

Mais la dernière Harangue de la Princesse Anne à son Parlement fera bien voir aux Ecossois que sans le rétablissement de leur Roi légitime (le Chevalier de St. George), ils ne jouiront plus de cette liberté qui leur est si avantageuse dans les procès criminels. Comme les Ecossois sont extrêmement jaloux de leurs loix, ils stipulerent expressement dans le traité d'Union que toutes leurs loix demeureroient toujours dans leur entier; mais pour leur ôter ces avantages, la Princesse Anne vient de recommander au Parlement de faire une uniformité entre les loix de ces deux Royaumes, particulièrement en ce qui régarde les procès criminels, ce qui ne veut dire autre chose que d'abo-

lire les loix d'Ecosse , & d'obliger les Ecoſſois à ſe ſoumettre à celles d'Angleterre , & par-là ils auront leurs anciens ennemis les Anglois pour leurs Juges , quand il ne ſ'agira de rien moins que de leurs vies. Et c'eſt ce qui doit achever de réduire les Ecoſſois au deſeſpoir quand ils verront leurs anciennes loix , & tout ce qu'ils ont de plus cher , aſſujettis au pouvoir arbitraire du Parlement d'Angleterre , ſans que le petit nombre des Députés Ecoſſois ſ'y puiſſe oppoſer , parceque les Anglois ne reçoivent que ſeize Pairs Ecoſſois contre environ deux cent Anglois dans la Chambre Haute , & quarante cinq Députés Ecoſſois contre plus de cinq cent Anglois dans la Chambre Baſſe , ce qui rend leur préſence entièrement inutile dans cette Compagnie , où tout eſt réſolu par la pluralité des voix.

Après tout quand on n'auroit pas les Lettres , & Signatures que l'on a reçu des principaux Seigneurs de ce pays-là ; peut-on douter de la bonne diſpoſition des Ecoſſois à un ſoulevement general, dès que leur Roi légitime

time

time (le Chevalier de St. George) paroîtra avec les moyens nécessaires pour soutenir les vœux de la Nation ?

Et ce soulèvement arrivant en Ecosse, on peut aussi peu douter que la même confusion, qui étoit prête d'éclater en Angleterre lorsque Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) étoit sur les côtes au printemps dernier, n'arrivat en effet sur la première nouvelle de ce soulèvement. L'on sçait assez que l'Angleterre ne subsiste & ne soutient la guerre que par le crédit des Billets de l'Échiquier & de la Banque de Londres; & c'est un fait constant & reconnu par les ennemis même, qu'au seul bruit de l'embarquement de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George), tous les particuliers qui avoient leur argent dans ces Banques, allèrent en foule le redemander avec un si grand empressement, que, si la nouvelle en fut venue deux jours après que le Roi (le Chevalier de St. George) n'avoit pu débarquer, le Gouvernement d'Angleterre eût été en-

entièrement renversé. Cela ne revint pas seulement par des Lettres des particuliers de ce pays-là, les Hollandois eux-mêmes l'ont avoués dans leurs imprimés, réjettant la cause de ce désordre sur les mal-intentionnés; ce qui prouve le fait, & fait voir que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) a des Amis dans ce pays-là; & cela seul suffit pour démontrer la confusion dans laquelle un soulèvement en Ecosse jetteroit l'Angleterre. Sans parler des Amis que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) a dans ce Royaume, ni des partis opposés qui n'ont jamais été si animés les uns contre les autres comme ils sont à présent, ce qui fait qu'il ne faudroit pas d'autres raisons à l'un des partis pour se déclarer pour le Roi (le Chevalier de St. George), que parceque le parti contraire seroit attaché au Gouvernement.

A l'égard de l'Irlande, sa disposition est permanente, & toujours la même, fondée sur l'intérêt, sur la liberté, & sur la Religion. L'on sçait assez

se
de
été
co
Irl
fan
&
ne
dés
y
au
tes
la v
des
en
leur
le
fin
n'y
qui
dre
les
dre
Che
Il
que
nabl
Brit

sez par le grand nombre d'Evêques, de Prêtres, & de Religieux, qui ont été obligés de se réfugier en France, combien la Religion est opprimée en Irlande, presque toutes les anciennes familles dépouillées de leurs biens, & pas un Catholique capable d'aucune charge civile & militaire, & tous désarmés. L'on sçait cependant qu'il y a certainement dans ce Royaume au moins six Catholiques pour un Protestant, & l'on peut aisément juger par la valeur & la conduite sans reproche des Régimens Irlandois qui servent en France, de quoi seroient capables leurs compatriotes qui seroient dans le Pays s'ils avoient des armes. Enfin l'on peut dire avec assurance qu'il n'y a pas de motifs dans la Nature qui puisse engager un homme à prendre un parti, qui ne se trouve dans les Catholiques Irlandois, pour prendre celui de leur Roi légitime (le Chevalier de St. George).

Il est donc manifeste par tout ce que l'on a dit, qu'on ne peut raisonnablement douter que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George)

ge) débarquant en Ecosse avec les Troupes & autres moyens nécessaires, l'Ecosse ne se déclare pour elle, & que cette déclaration soit immanquablement suivie par une Révolution en Angleterre, & en Irlande, ce qui feroit une si puissante diversion, qu'il faudroit que la Ligue des confédérés tombât en même tems par pièces, & que la France se rétablît dans son ancienne supériorité.

Il reste donc à considérer quel nombre de Troupes, & quels autres moyens sont nécessaires pour cette expédition; que les Ecossois eux-mêmes qui sont sur les lieux, & qui sçavent la disposition, & l'état de tout le Pays, les plus zélés d'entre eux qui par intérêt aussi bien que par inclination souhaitent le plus le rétablissement du Roi (le Chevalier de St. George), ont toujours demandé moins de Troupes que les autres; mais ceux-là mêmes étant pressés par les Lettres, & les messages qu'on a envoyé de la part de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George), de bien considérer la difficulté qu'il

qu'il y avoit de transporter des Troupes, & de ne demander précisément que le nombre qu'ils croyoient absolument nécessaire, ils ont tous répondu qu'il falloit au moins huit mille hommes, un bon nombre d'armes, bien fabriquées & éprouvées, du Canon, avec les Munitions de Guerre, & l'argent nécessaire; qu'ils étoient persuadés que ce nombre de Troupes suffiroit, mais qu'ils se croyoient obligés de déclarer à Sa Majesté qu'un moindre nombre ne suffiroit pas.

Car, non-obstant toutes les bonnes dispositions des Ecossois en général, le Gouvernement est entièrement entre les mains des créatures de la Cour. Ils sont les Maîtres de tous les Châteaux & Fortereffes du Pays, & de toutes les Troupes réglées, lesquelles, quoique moins nombreuses que ci-devant, fussent toujours pour empêcher les Amis du Roi (le Chevalier de St. George) de s'assembler, ou de le venir joindre, à moins que Sa Majesté n'eût avec elle en débarquant, un bon nombre de Troupes.

pes. De plus les principaux de la Noblesse, & les Gentilshommes Amis du Roi (le Chevalier de St. George) ont été fort mal-traités par le Gouvernement depuis la dernière expédition, & ne s'exposeroient point une seconde fois à être entièrement ruinés, s'ils ne voyoient une probabilité de succès. Ils ont plusieurs fois déclaré que le nombre de Troupes qu'ils demandoient, étoit absolument nécessaire pour faire réussir l'affaire, & si le Roi (le Chevalier de St. George) venoit avec un moindre nombre, ils croiroient qu'on n'auroit eû aucun égard à leurs avis, & il n'y a que trop d'apparence qu'ils se tiendroient chez eux pour voir quel train prendroient les affaires, & la conséquence de cela pourroit être fatale.

Mais ce qui doit absolument déterminer Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George), de ne point aller en Ecosse avec un petit nombre de Troupes, c'est la réponse qu'on vient de recevoir du Sieur Farchaïson, lequel étant envoyé de
ce

cé pays-là au mois de Mai dernier, expressement pour sçavoir si les Montagnards qui de toute la Nation ont toujours témoigné le plus d'inclination pour le Roi (le Chevalier de St. George), & qui risquant le moins par un soulèvement, ne voudroient point prendre les armes, & se déclarer pour leur Roi (le Chevalier de St. George), s'il venoit parmi eux avec quatre ou cinq cent hommes seulement, qui seroit suivi d'un nombre bien plus considérable que Sa Majesté Très-Chrétienne lui enverroit par après. La réponse du Sieur Farchaison est en ces termes. Ayant vû plusieurs fideles sujets du Roi (le Chevalier de St. George) dans le plat Pays, & dans les Montagnes, ils ont tous généralement rejeté la proposition dont j'étois chargé, & ne croient pas la chose aucunement faisable en cette manière, quoique j'aye vû d'ailleurs de bonnes dispositions par-tout, & je ne doute nullement du bon succès pourvû que le Roi (le Chevalier de St. George) vienne bien accompagné.

Les

Les Ecoffois demandent de plus, que tous les Irlandois soient du nombre des Troupes que l'on leur enverra, parce qu'ils parlent la même langue, & sont accoutumés aux manières dures de vivre du Pays, & que chaque Régiment des Irlandois peut être doublé par un autre Régiment qu'on leveroit dans le Pays moyennant un détachement de vingt hommes par Compagnies qui seroient remplacés par un pareil nombre de nouvelle levée, & comme les Régimens Irlandois ne feront pas le nombre complet qu'on demande, il conviendrait y ajouter des Allemands, parce qu'ils sont accoutumés de vivre hors de leur Pays, qu'ils sont plus faits à la fatigue, & à la manière de vivre durement, & qu'ils donneront moins d'ombrages aux Anglois. On pourra aussi y ajouter des Espagnols, à cause de la commodité du voisinage, en cas que l'embarquement se fasse dans leur Pays.

Il est aussi nécessaire que de ce nombre il y ait des Cavaliers ou Dragons démontés, avec des selles, & au-

autres accoutremens pour les Chevaux qu'on trouvera dans le Pays.

Et comme le choix d'un Général agréable à la Nation est très-important, & pourra contribuer beaucoup au succès de cette entreprise, on se croit obligé de représenter qu'il faudroit que ce fût un homme d'un nom, & d'une réputation bien établie & bien connue, de grande qualité, affable, & qui sçache s'accommoder à l'humeur, & aux manières des Ecoissois, qui sont naturellement un peu fiers, & ne souffriront pas aisément une humeur hautaine, & brusque dans un Général. Il faudroit aussi que ce fût un homme qui sçût trouver des expédiens, & faire la guerre à l'œil, & qui fût d'une constitution robuste pour endurer la fatigue.

Voilà la substance des demandes des Ecoissois, qu'ils croient absolument nécessaires pour faire réussir l'entreprise. Ainsi vouloir user d'épargne, sur-tout dans le nombre, & dans la qualité des Troupes, c'est vouloir risquer évidemment la perte de tout; ce qui auroit certainement de terribles conséquences.

A

A l'égard du transport des Troupes, & autres moyens nécessaires, en quoi consiste la plus grande difficulté, ce sont les personnes expérimentées dans la Marine qui sont les meilleurs, ou plutôt les seuls juges sur tout ce qui régarde cet Article. Si Sa Majesté Très-Chrétienne trouve cette expédition assez importante pour la France, pour la régarder comme une affaire capitale, on ne doute nullement qu'il ne s'y trouve des Officiers de Marine qui l'entreprendront & qui en viendront à bout.

Le Port de Dunkerque seroit le meilleur pour l'embarquement à cause du voisinage des Troupes, & que le trajet est plus court de-là en Ecoffe si le secret pouvoit s'y garder; mais tout ce qui se fait à Dunkerque est connu le lendemain à Ostende, & les Anglois sont plus à portée pour barrer le dessein quand ils l'auront découvert.

Il semble que Brest conviendrait beaucoup mieux, si les Troupes n'étoient pas si éloignées de ce port; les ennemis
ne

ne pourroient pas aiſément empêcher les Vaiſſeaux de ce port de fortir, & d'exécuter leurs projets quand même ils le ſçauroient, comme on l'a vû par expérience dans la guerre d'Irlande.

On peut examiner auffi ſi le Port de paſſage auprès de Fontarabie ne conviendrait pas pour l'embarquement, en ce cas on pourroit tirer des Troupes qui ſervent dans ce pays-là, ſous prétexte de les faire revenir en France ſous le prétexte de les envoyer pour ſervir en Eſpagne. Le Roi de la Grande-Bretagne (le Chevalier de St. George) pourroit ſ'y rendre ſous le même prétexte, & ſon éloignement de ſes Royaumes cacheroit ſon deſſein.

On trouvera toujours à Bourdeaux, & à Bayonne plus de Vaiſſeaux de transport qu'il ne faudroit. Les ennemis qui ont fait la même manœuvre depuis vingt ans, ſ'en ſervent toujours, parce qu'il eſt certain qu'un Vaiſſeau de Guerre chargé, qui eſt embarrasſé de Soldats & de Munitions, n'eſt bon ni pour attaquer ni pour ſe

défendre , parce qu'il devient mauvais voilier , & perd l'usage d'une partie de ses Canons. Les Vaisseaux d'Escorte peuvent être armés à Rochefort ; & s'il se trouve en France des Vaisseaux Ecoffois de Glasgow , d'Aire , de Kircubricht , & d'autres ports sur la côte Occidentale d'Ecosse , il faudroit les retenir sous divers prétextes , parceque leurs Mâtelots serviroient de bons Pilotes.

Pour ce qui régarde le bien du débarquement , cela dépend du port où l'on s'embarquera : Car si l'embarquement se fait à Dunkerque , on pourra débarquer ou à Hall dans l'embouchure de la Rivière de Hambre , pour marcher de-là en Ecosse par le Nord d'Angleterre , où l'on trouvera assez suffisamment de Chevaux , ou à un autre Port de la côte Orientale d'Ecosse. Le Port de Leith dans le Golfe d'Edimbourg , est le plus proche & le meilleur , & en cas que l'on ne puisse pas débarquer-là , il y a plusieurs autres endroits sur cette Côte connue des Mariniers depuis ce Golfe jusqu'au Bord de passage de Cromarty & d'Inverness

verness où l'on pourra débarquer en cas que l'embarquement se fasse à Brest, ou au Port de passage, ce débarquement se fera sur la Côte Occidentale d'Ecosse depuis Kircubricht jusqu'à Glasgow dans l'embouchure de la Rivière de Clyde, & en cotoyant l'Irlande pour y aller, on pourroit mettre à terre des Officiers Irlandois avec des armes, pour mettre les habitans en état de se soulever.

S'il étoit question d'un débarquement en Angleterre, on pourroit avec la même facilité transporter le double ou même le triple du nombre des Troupes que l'on demande, ce qui rendroit l'affaire plus sûre, & la réussite beaucoup plus prompte.

Il ne reste qu'à ajouter que, quelque envie qu'ait le Roi de la Grande-Bretagne (le Chevalier de St. George) de seconder les desirs & les bonnes dispositions de ses fideles sujets d'Ecosse, il ne lui seroit jamais venu dans la pensée de proposer cette expédition dans la conjoncture présente, s'il n'avoit principalement en vûe le grand avantage que la France en peut

défendre , parce qu'il devient mauvais voilier , & perd l'usage d'une partie de ses Canons. Les Vaisseaux d'Escorte peuvent être armés à Rochefort ; & s'il se trouve en France des Vaisseaux Ecoffois de Glascow , d'Aire , de Kircubricht , & d'autres ports sur la côte Occidentale d'Ecosse , il faudroit les retenir sous divers prétextes , parceque leurs Mâtelots serviroient de bons Pilotes.

Pour ce qui régarde le bien du débarquement , cela dépend du port où l'on s'embarquera : Car si l'embarquement se fait à Dunkerque , on pourra débarquer ou à Hall dans l'embouchure de la Rivière de Humbre , pour marcher de-là en Ecosse par le Nord d'Angleterre , où l'on trouvera assez suffisamment de Chevaux , ou à un autre Port de la côte Orientale d'Ecosse. Le Port de Leith dans le Golfe d'Edimbourg , est le plus proche & le meilleur , & en cas que l'on ne puisse pas débarquer-là , il y a plusieurs autres endroits sur cette Côte connue des Mariniers depuis ce Golfe jusqu'au Bord de passage de Cromarty & d'Inverness

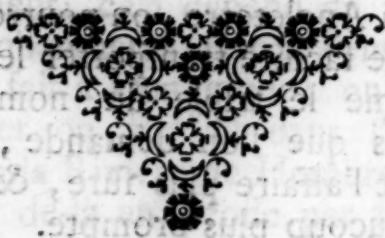
verness où l'on pourra débarquer en cas que l'embarquement se fasse à Brest, ou au Port de passage, ce débarquement se fera sur la Côte Occidentale d'Ecosse depuis Kircubricht jusqu'à Glasgow dans l'embouchure de la Rivière de Clyde, & en cotoyant l'Irlande pour y aller, on pourroit mettre à terre des Officiers Irlandois avec des armes, pour mettre les habitans en état de se soulever.

S'il étoit question d'un débarquement en Angleterre, on pourroit avec la même facilité transporter le double ou même le triple du nombre des Troupes que l'on demande, ce qui rendroit l'affaire plus sûre, & la réussite beaucoup plus prompte.

Il ne reste qu'à ajouter que, quelque envie qu'ait le Roi de la Grande-Bretagne (le Chevalier de St. George) de seconder les desirs & les bonnes dispositions de ses fideles sujets d'Ecosse, il ne lui seroit jamais venu dans la pensée de proposer cette expédition dans la conjoncture présente, s'il n'avoit principalement en vûe le grand avantage que la France en peut

tirer, & s'il n'étoit absolument persuadé que c'est le meilleur & le plus sûr moyen pour rétablir ses affaires.

C'est à Sa Majesté Très-Chrétienne d'en juger par sa prudence consommée, & d'en décider par rapport à ses propres affaires, indépendamment de Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George).



EXPLICATION

DE L'ENTREPRISE DE

MR. DE MARLEANNE

*Par manière d'objections & de
Réponses.*

C E

MEMOIRE

a été donné par le

ROI D'ANGLETERRE

(le Chevalier de St. George)

AU ROI TRES-CHRETIEN.

EXPLICATION

DE L'ENTREPRISE DE

M. DE MARLEAUNE

Par manière d'objection & de
Réponse.

C E

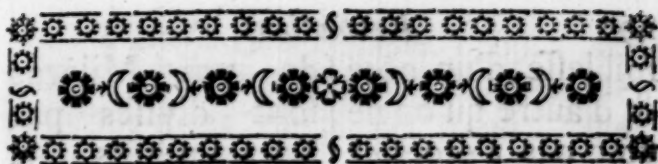
M E M O I R E

à été donné par le

ROI D'ANGLETERRE

(le Chevalier de St. George)

AU ROI TRES-CHRÉTIEN.



EXPLICATION
DE L'ENTREPRISE
DE MR.
DE MARLEANNE.

Objection 1.

IL y a tant de contradiction & de disparité dans les propositions, qu'on a dressé sur les affaires d'Ecosse, tant de Friponnerie & de trahisons, tant d'emportements & de

Réponse.

NOUS sçavons bien que plusieurs Fripons & gens intéressés se sont mêlés de nos affaires bien ménagées, par une politique raffinée des Anglois.

Les plus grands

foiblesse d'un côté de vos Milords
 & d'autre qu'on ne sont divisés par
 doit pas s'étonner leurs intérêts, la
 qu'il n'y a rien en- jalousie & la mé-
 core de décidé sur fiance s'en mêlent,
 ce sujet. Les uns les bons compa-
 & même les plus triottes se brouil-
 grands de vos Mi- lent avec ceux qui
 lords ne s'accor- favorisent la fac-
 dent pas dans leurs tion Angloise; mais
 demandes, tantôt quoique la plus
 ils veulent une cho- grande partie de
 se & tantôt une nos Milords, &
 autre, il n'y a que quasi toute la peti-
 Mr. de Marlean- te Noblesse soient
 ne qui tienne tou- bien disposés pour
 jours le même lan- une Révolution,
 gage, c'est-à-dire ils ne sont que des
 qu'il faut commen- particuliers, il n'y
 cer la révolte par a point de Chefs.
 une petite entre- On ne trouve per-
 prise dont il veut sonne assez hardie
 avoir la conduite, pour commencer
 c'est pourquoi les la révolte. On
 autres le traitent cherche en vain un
 en visionnaire, sans Ragotzki. Ceux
 prendre la peine qui en ont les mo-
 de sçavoir ses rai- yens ne veulent
 sons. pas

sons. Comment pouvons-nous décider cette dispute qu'en disant que, si les Ecoffois sont portés à secouer le joug Anglois, le feront-ils comme ont fait les Hongrois?

pas encore risquer leurs biens, sans avoir les assurances qu'on ne peut pas leur donner. Ceux qui en ont les meilleures volontés, n'ont pas les moyens. Un bon commencement mettra les uns & les autres en train, l'entreprise de Mr. de Marleanne le fera bien, puisqu'il donnera les prétextes & les occasions à tout le monde de prendre les armes.

Objection 2.

Nous sommes persuadés que vos Montagnards ou Highlanders sont prompts à prendre les

Réponse.

Mr. de Marleanne doit sçavoir ce que peuvent faire les gens de son Pays, où il a fait

les armes; mais on ne peut pas compter sur eux, & Mr. de Marleanne convient qu'ils ne pouvoient rien faire après la mort de Milord Dundée.

fait plusieurs Campagnes. Il a même fait des entreprises plus périlleuses & plus hardies que celle dont il s'agit présentement. Milord Dundée se mit à la hâte à la tête de deux mille Highlanders pour aller au-devant du Général Malay, & marcha la veille du combat 14. lieues. Mr. de Marleanne s'y trouva à la tête de son Régiment. L'armée de Malay fut taillée en pièces, quoiqu'il avoit cinq mille hommes de Troupes réglées composées de vieux Régimens tirés de l'armée d'Hollande. Mais Milord Dundée étant mort,

nous

nous n'avions pas
les moyens de pro-
fiter de notre vic-
toire, point d'ar-
gent, point de
Troupes réglées,
point de Corps for-
més qu'à la hâte
& sans discipline,
sans Généraux &
sans Officiers d'ex-
périence, nul Ma-
gasin, point de
vivres dans un Pays
quasi desert & ste-
rile, toute la Na-
tion combinée con-
tre nous: & non-
obstant toutes les
difficultés nous
continuames la
Guerre pendant
trois ans, ce qui
coûta au Prince
d'Orange & à la
Nation des sommes
immenses. Mr. de
Marleanne peut
S 6 bien

bien donner les raisons pourquoi nous ne pouvions rien faire pour lors. Il a étudié les causes & s'appliqua depuis quinze ans à y trouver le remède. C'est pourquoi il est plus capable que tout autre à y être employé. Nos ennemis combinent que si nous avons de la discipline, & les manières de nous former en Troupes réglées, qu'il n'y a point de Troupes qui nous puissent résister.

Objection 3.

Il y a quinze ans que Mr. de Mar-
lean

Réponse.

Il est sûr d'y
trouver quantité
de

leanne sert en France, je crois qu'il s'est assez bien appliqué pendant ce tems-là; mais il est hors de son Pays, quelle assurance a-t-il d'être suivi & obéi n'étant pas Chef de famille?

de ses parents & Amis, des Cadets de famille avec d'autres Gentils-hommes sans biens avec leurs gens environ trois mille hommes; il en a des assurances réitérées de leur part; les Chefs de famille n'en seront pas incommodés. Ils se trouveront par-là mieux en état de prendre leurs mesures avec le reste de la Nation. Mr. de Marleanne prétend d'en faire un Corps de Troupes bien composé, bien discipliné, & bien pourvû de toutes choses nécessaires pour aller par mer & par terre, ce qu'on n'a pas

encore vû dans ce pays-là. Ceux qui oferont faire cette guerre au Prince d'Orange soutenû par toute la Nation combinée au lieu que ceux qui l'ont fait contre leur Roi légitime (le Chevalier de St. George) n'étoient qu'une poignée d'Higlanders, ils n'avoient rien que leur courage sans aucune assistance, ni science de la guerre. Un Corps réglé fait de ces gens-là doit se faire valoir autrement aujourd'hui quand nous aurons ce qu'il nous faut pour agir, & que toute la Nation est bien disposée pour nos desseins. Ré-

Objection 4.

Si l'on peut faire de grandes choses dans ce pays-là avec si peu de monde, pourquoi est-ce que vos Milords ne veulent-ils pas s'en mêler, n'avez vous que Mr. de Marleanne pour conduire une affaire de si grande conséquence, croyez-vous qu'il est digne de la sagesse de Sa Majesté de commettre la réputation de ses armes si légèrement?

Réponse.

Il y en a des Milords plus capables de ruiner une affaire que de la bien conduire. Le titre de Milord ne donne pas la science de la guerre. Ceux qui en sont les plus capables ne savent pas comment il faut s'y prendre pour faire la guerre dans un pays si différent en toutes choses du reste de l'Europe. L'on y trouve, [outre des Montagnes inaccessibles, & les autres difficultés du climat] des Isles, des bras de mer, & des Marais in-

ac-

accessibles aux étrangers. L'humeur, l'habillement & les manières de vivre des habitants sont conformes au Naturel du Pays & inimitables aux étrangers. Leur manière de faire des expéditions par mer ou par terre, leur donne une supériorité très-grande; mais n'ayant pas la science de la guerre, ni des Officiers d'expérience, la sterilité de leur Pays leur donne tant de difficulté à l'égard des vivres, que tous les Officiers qu'on envoyoit dans ce pays-là, n'avoient point d'autres prétextes pour

pour couvrir leurs
mauvais succès
qu'en disant que les
Highlanders ne
sont nullement
propres pour la
guerre.

Mr. de Marlean-
ne, qui sçait bien
les difficultés & les
rémedes, sera bien
aise de voir un au-
tre plus capable
que lui, qui vou-
dra se charger de
la conduite & du
commandement. Il
s'engage à lui don-
ner toute l'affistan-
ce & toute l'obéis-
sance dont il est
capable. Il y a
trois ans qu'il en
a parlé à la Reine
d'Angleterre (l'E-
pouse du Cheva-
lier de St. Geor-
ge), & nomma
Mr.

Mr. d'Hamilton comme le plus capable de conduire les Troupes qu'on méditoit alors d'envoyer en Ecoffe. Car Mr. de Marleanne ne se charge de rien que de bien commencer la Révolte, & de former un Corps de Troupes plus capable d'agir & d'aller par-tout ou en Ecoffe, ou en Irlande, selon les ordres de ceux qui feront nommés pour commander les armées & les Provinces, & comme la Révolte doit commencer par les Highlanders, & qu'il n'y a de cette Nation en France que Mr. de Marleanne

leanne, il doit être le plus capable pour cet employ, puisqu'il a étudié tout ce qu'il faut faire pour y réussir; sa famille est une des plus puissantes, & une des plus guerrières du Pays. Elle lui fournira cinq cent hommes comme elle a déjà fait plusieurs fois.

A l'égard de la réputation des armes de Sa Majesté (le Chevalier de St. George), par rapport à la petitesse de notre entreprise, il est facile de répondre, puisque la Révolte doit commencer par les gens du Pays sous prétexte de

de plusieurs griefs
qui seront au gout
de tout le monde,
& que des Mar-
chands Irlandois &
autres amis nous
ont fourni l'arme-
ment. Le Comte
d'Argyle nous a dé-
jà donné un pareil
exemple quand le
feu Roi Jacques
monta sur le Trô-
ne. Sa Majesté é-
toit alors chérie &
aimée de ses peu-
ples, & maître ab-
solu de ses trois
Royaumes. Le
Comte d'Argyle
exilé alors en Hol-
lande y trouva de
l'assistance. Il
eut l'hardiesse de
s'embarquer sur
deux Vaisseaux as-
sez petits avec une
dixaine de ses A-
mis

mis & soixante Soldats. Il aborda dans nos Isles, & quoique tous ses voisins étoient ses ennemis, il ramassa trois mille hommes. Il n'étoit pas homme de guerre. Il donna pourtant assez d'occupation à cinq Vaisseaux de Guerre & à toute l'Armée du Roi pendant une campagne, ce qui coûta des sommes immenses au Roi, & à la Nation. Notre entreprise sera mieux concertée, nous y avons quantité de Noblesse & de bons Officiers. L'embarras que cela fera aux Anglois doit tout convier
à

mis & joindre les
 dans nos files, &
 quelques uns des
 voisins étoient les
 ennemis, il n'est
 la trois mille hom-
 mes. Il n'étoit
 pas homme de
 guerre. Il donna
 pendant les d'oc-
 cupation à cinq
 Vaisseaux de Guer-
 re & à toute l'Ar-
 mée du Roi pen-
 dant une cam-
 pagne, ce qui coûta
 des sommes im-
 menses au Roi, &
 à la Nation. No-
 tre entreprise sera
 mieux concertée,
 nous y avons plus
 tiré de Noblesse &
 de bons Officiers.
 L'embaras que ce-
 la fera aux Anglois
 doit tout couvrir

à encourager Mr.
 de Marleanne de
 bien conduire son
 entreprise, & quoi-
 qu'on croira que
 l'affaire ne pou-
 voit pas être faite
 sans ordres secrets
 de la Cour de Fran-
 ce, cela nous fera
 plus de bien, cela
 affoiblira les An-
 glois, & le coura-
 ge de leurs enne-
 mis en sera aug-
 menté, ils seront
 obligés de négli-
 ger ou leurs expé-
 ditions transma-
 rines, ou les Ré-
 voltes ; puisque
 dix mille Anglois
 ne nous feront pas
 de la peine chez
 nous.

Ré-

Objection 5.

Réponse.

Supposons que vos quatre mille hommes soient formidables dans vos Montagnes, & que les Anglois & les autres Ecossois ne peuvent pas, ou ne veulent pas s'amuser à vous faire la guerre, quelle conséquence peut-on en tirer pour le service du Roi (le Chevalier de St. George)?

Il est raisonnable de croire que les Anglois tâcheront d'insulter les postes que nous aurons sur les Côtes, à cause que de-là on pourra désoler une grande partie de leur Commerce. Quoi qu'il en soit notre Corps fera en état d'animer la Révolte en plusieurs endroits & de subsister malgré toute opposition. Voilà tout ce que Mr. de Marleane promet. Le Ministre sçait bien les conséquences qu'on peut en tirer pour une Révolte générale, & pour faire

faire une grande diversion.

Objection 6.

Réponse.

L'armement que Mr. de Marleanne demande coûtera de l'argent au Roi (le Chevalier de St. George), outre le risque des Vaisseaux de transport d'Ecosse; n'est-il pas raisonnable d'avoir quelque bonne assurance du succès avant que de l'accorder?

L'argent du Roi avec les autres choses nécessaires pour l'expédition sera entre les mains d'un Tresorier ou Commissaire de Sa Majesté. Ils auront les deux cent Grenadiers François pour leur garde dans un poste imprénable. Les mesures qu'on prendra pour s'embarquer en France, & pour aborder nos Isles, seront si sûres qu'il n'y aura rien à craindre du côté des ennemis. Mais comme on ne doit pas

pas croire Mr. de Marleanne sur sa parole [quoiqu'il ait donné assez de marques de son zèle pour la France, où il laisse sa femme & ses enfans] il est content de s'embarquer incessamment sur une Frégate où un Armateur avec celui qui sera nommé avec lui, pour montrer les postes & les Côtes, pour s'aboucher avec quelques-uns du Pays, & pour faire voir la solidité de tout ce qu'il avance.

Objection 7.

Réponse.

Supposons encore que Mr. de Marleanne est arrivé avec son armement dans les Isles & qu'il a ramassé quatre mille hommes dans un Pays inaccessible ; faut-il croire aussi que toutes les autres Provinces prendront les Armes, & que toute la Nation fera de même ?

Comme les entreprises militaires dépendent de la benediction du Ciel, sur la justice, & la bonne conduite ; Mr. de Marleanne promet seulement bien ménager les occasions qu'on lui donnera en Irlande & en Ecosse. Ces dispositions dans ces deux Royaumes pour la Révolte sont assez connues pour en tirer la conséquence dès qu'on y pourra arriver pour concerter les Expéditions transmarines des Anglois.

Ré-

Objection 3.

Supposons encore que les Provinces les plus voisines des Highlanders prendront d'abord les Armes, & que la petite Noblesse & les plus animés de vos Milords obligeront les autres à se déclarer, que les Episcopaux déposés se joindront à eux, & qu'ils prendront le prétexte du bien public & de la Nation pour engager les Presbytériens, & pour avoir un Parlement libre; alors les Écossais ne feront rien sans l'assistance de la France, ils

dé-

Réponse.

Mr. de Marleane n'ose pas raisonner si haut, cela appartient à ceux qui ont la conduite des Etats; l'on ne peut pas décider sur les événements d'une guerre civile. Il est assez notoire que si les Irlandois avoient une tête d'armée pour couvrir leurs Provinces Catholiques & pour leur donner du tems pour armer & se former, qu'ils mettront trente mille hommes en campagne. Mr. l'Évêque de Naterford, & Mr. le Colonel Dillon,

T 2

qui

Ré-

démanderont de favoriser la Révolte en Irlande, où les Ecoſſois joints avec les Irlandois Catholiques ſe rendront facilement maîtres à ce qu'on dit.

Objection 9.

Si l'on trouvoit à propos d'employer Mr. de Marleanne pour ſe joindre aux Officiers Irlandois pour faire la tête d'armée en queſtion ; comment pourroient-ils transporter leur quatre mille hommes après que les Vaiſſaux François ſeront de retour ?

qui ſont de concert avec Mr. de Marleanne, répondront de ce fait, ils ſont autorifés de leurs compatriottes pour cela.

Réponſe.

Mr. de Marleanne ſ'engage d'avoir en ſûreté des Bâtimens en aſſez grand nombre pour faire le transport. La Connasie, qui eſt la Province la plus forte des Catholiques, eſt dans le voiſinage.

Il eſt facile de régler ce qui régarde les Vaiſſeaux de transport en Ecoſſe, le tems de ſ'em-

de
cel
St.

s'embarquer, & les mesures pour la sûreté du trajet.

L'on fera comprendre aussi comment notre armement fera son progrès malgré les Vaisseaux ennemis, quand même ils s'y trouveroient aussi-tôt que nous, & comment notre Escorte pourra se retirer de nos mers sans danger, & comment nous ramasserons les Bâtimens du Pays pour nous transporter par-tout, & comment nous les mettrons en sûreté.

Il est évident qu'il est de l'intérêt de Sa Majesté, aussi bien que de celui d'Angleterre (le Chevalier de St. George), de faire tout le possible.

pour fomenter une guerre civile en Ecosse.

Puisque le seul bruit de la dernière entreprise avoit déjà produit un tel effet en Angleterre, que chacun s'empressant à retirer son argent, la Princesse de Dannemarck auroit eût bien de la peine à soutenir la Guyenne pour peu que les affaires eussent tirées en longueur; du moins est-il certain que, loin d'envoyer aucun secours aux alliés, elle eût été contrainte de rappeler la plupart de ses Troupes pour sa propre défense.

Les signatures des principaux Seigneurs Ecossois sont une preuve évidente de leur fidélité, & ils n'ont en rien donné lieu d'en douter, quoique le public en pourroit peut-être penser tout autrement, ne sçachant pas les ordres que le Roi leur avoit envoyés de ne rien entreprendre jusqu'à l'arrivée & débarquement du Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), & sur-tout de garder le secret préféablement à toutes autres considérations.

Le

Le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George), loin d'être rebuté par cette dernière entreprise, ne s'en trouve encore que plus animé; & résolu de n'épargner jamais sa personne, mais de remuer Ciel & terre pour le recouvrement de ses Etats.

C'est dans cette vûe qu'il propose d'envoyer incontinent une personne aux Montagnards d'Ecosse avec les instructions suivantes.

Qu'en cas qu'il les trouve en armes, de les assurer que Sa Majesté Britannique (le Chevalier de St. George) viendra se mettre incessamment à leur tête, & leur porter armes, munitions de Guerre, & argent; s'ils ne sont point en armes, qu'il leur propose de se soulever, avec pareille assurance que le Roi d'Angleterre (le Chevalier de St. George) est tout prêt d'aller en personne les joindre en attendant que Sa Majesté Très-Chrétienne puisse le faire suivre par des Troupes, ce qui s'exécutera dès que le transport pourra s'en faire avec sûreté.

Enfin

Enfin que l'on sçache des Ecoſſois ce qu'ils peuvent faire , & ce qu'ils ſouhaitent que le Roi Très-Chrétien faſſe pour les aider.

Il faudra auſſi que la ſuſdite perſonne envoyée concerté avec les dits Ecoſſois ſur les différentes Provinces & Ports où il conviendra pour le plus de ſûreté pour faire le débarquement , & ſur-tout de ne pas manquer de ramener avec lui des Pilotes.

Fin de la Seconde Partie.

10 DE 88

dis
ils
en

er-
its
es
us
t,
a-

le

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni

ni